



Université du Québec
à Rimouski

**STRATÉGIES DE SPATIALISATION DANS LE RECUEIL DE NOUVELLES *IL
EST VENU AVEC DES ANÉMONES* DE LYNE RICHARD SUIVI DE *LES
CONSERVES,***

Mémoire présenté
dans le cadre du programme de maîtrise en lettres
en vue de l'obtention du grade maître ès arts

PAR
©STÉPHANIE MICHAUD

Octobre 2022

Composition du jury :

Claude La Charité, président du jury, Université du Québec à Rimouski

Martin Robitaille, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski

Christiane Lahaie, examinatrice externe, Université de Sherbrooke

Dépôt initial : avril 2022

Dépôt final : 27 septembre 2022

Université du Québec à Rimouski
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements reviennent à mon directeur de maîtrise, Martin Robitaille, qui a accepté de prendre le flambeau et de me guider jusqu'à la fin.

Je tiens aussi à remercier les professeurs du département de lettres de l'UQAR qui m'ont accompagnée durant mes études universitaires. Je remercie Camille Deslauriers de m'avoir donné le goût de poursuivre mes études à la maîtrise.

Merci tout spécialement à Catherine Broué, qui a su me guider et me rassurer durant le temps que nous avons travaillé ensemble. Merci de m'avoir poussée vers les bonnes réflexions et de m'avoir donné confiance en moi, même lors de mes grands doutes.

Merci à Myriam Côté, ma chère amie, qui m'a soutenue durant ce projet et qui a été là pour moi du début à la fin. Merci à mes collègues enseignants qui m'ont supportée durant mon parcours. Merci à mon conjoint, mon pilier, qui m'a épaulée durant mes études alors que j'enseignais à temps plein et que je devenais une nouvelle maman.

Je remercie également Claude La charité et Christiane Lahaie, qui ont accepté d'évaluer ce mémoire et de me donner, par le fait même, leurs précieux commentaires.

Merci à tous ces mentors qui ont contribué de près ou de loin à la création de mon mémoire!

RÉSUMÉ

Le présent mémoire poursuit deux objectifs complémentaires. Dans un premier temps, il vise à étudier quelques stratégies de spatialisation de la nouvelle et, en particulier, la notion de réversibilité cadre-personnage pour comprendre comment le lieu devient à la fois décor et personnage dans le recueil de nouvelles *Il est venu avec des anémones* de Lyne Richard. Dans un second temps, il vise l'exploitation d'une figure spatiale principale, dans un recueil de dix nouvelles inédites constituant, à l'instar de celui de Lyne Richard, ce qu'on peut appeler un *roman par nouvelles*.

Le premier volet s'appuie sur les travaux de Christiane Lahaie, Bertrand Westphal et Fernando Lambert, ainsi que sur certains aspects de la définition de la nouvelle pour montrer que les stratégies de spatialisation utilisées par Lyne Richard dans le recueil de nouvelles *Il est venu avec des anémones* permettent à la ville de Roses-sur-Mer de devenir un lieu-personnage et qu'elles répondent, du même coup, au principe d'économie inhérent au genre nouvellier. Les fondements théoriques abordés dans le premier chapitre de ce volet constituent un rappel des différents outils d'analyse étudiés. Le deuxième chapitre, intitulé « Les stratégies de spatialisation », montre que les stratégies de spatialisation de l'auteure, Lyne Richard, sont variées et que le rapport des protagonistes au lieu principal mis en scène, ou chorésie, est particulier : ceux-ci n'arrivent pas à investir la ville de Roses-sur-Mer et sont résignés, voire destinés, à y mourir. Le troisième chapitre, intitulé « Un lieu-personnage », montre que cette ville agit comme un personnage à part entière et que les êtres humains se voient – la plupart du temps – chosifiés et les objets anthropomorphisés, phénomène appelé réversibilité *cadre-personnage*.

Le second volet présente dix nouvelles où un même lieu – l'épicerie *Bon marché* – est présenté selon différentes focalisations. Ce lieu participe ainsi activement au tissu narratif, c'est-à-dire qu'il façonne les personnages et se voit aussi façonné par eux. Les différentes figures spatiales sont soumises au phénomène de focalisation et la perception des narrateurs d'une même figure traduit leur état psychique. De plus, chaque nouvelle est autonome et participe à la structuration globale de l'œuvre, à son homogénéité, et ce, à travers la cotextualisation et les échos créés par des éléments récurrents : la figure spatiale principale, les personnages, les objets et les thèmes.

Mots clés : Chorésie, Figure spatiale, Géocritique, Lieu, Lyne Richard, Nouvelle, Réversibilité cadre-personnage, Stratégies de spatialisation

ABSTRACT

This thesis pursues two complementary goals. First, it will examine various strategies of spatial setting in short stories and, more specifically, the notion of setting-character reversibility, in order to understand how setting becomes both the environment and the character in Lyne Richard's collection of short stories *Il est venu avec des anémones*. The second section of the thesis will explore a main spatial figure, in a collection of ten original short stories which, just as Lyne Richard's work, constitutes a short story cycle.

The first section draws on the work of Christiane Lahaie, Bertrand Westphal and Fernando Lambert, as well as on certain aspects of the short story's definition, to show that the spatial setting strategies used by Lyne Richard in her work *Il est venu avec des anémones* allow the town of Roses-sur-Mer to become a character, thus fulfilling the genre's inherent principle of economy. The theoretical bases outlined in the first chapter of this section are a review of the various analytical approaches studied. The second chapter demonstrates that the spatial setting strategies of author Lyne Richard are diverse and that the relation between the protagonist and the main setting (choresis) is distinctive: incapable of truly inhabiting the city of Roses-sur-Mer, they are resigned, even destined, to die there. The third chapter depicts how the town acts as a proper character and that human beings are, in most cases, objectified whereas objects are anthropomorphized, a concept called setting-character reversibility.

The second section includes ten short stories in which the setting — a corner store *Bon marché* — is presented through different perspectives. The setting therefore actively contributes to the narrative, whereas it both moulds the characters and is also moulded by them. The different spatial figures are subject to this focalization phenomenon; the perception of the same figure by the different narrators reveals their interiority. Moreover, each short story is autonomous and contributes to the structure uniformity in the cycle, mainly through the cotextualization and the resonances generated by recurrent elements: the main spatial figure, the characters, the objects and the themes.

Key words: Choresis, Spatial figure, Geocriticism, Setting, Lyne Richard, Short story, Setting-character reversibility, Spatial setting strategies

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	viii
RÉSUMÉ.....	x
ABSTRACT	xiii
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE 1 : FONDEMENTS THÉORIQUES.....	7
CHAPITRE 2	22
LES FIGURES SPATIALES DANS LE ROMAN PAR NOUVELLES <i>IL EST VENU AVEC DES ANÉMONES</i> DE LYNE RICHARD	22
2.1. LA PERCEPTION DES LIEUX À TRAVERS LA STRUCTURE DU RECUEIL	23
2.2 L'ORGANISATION DE L'ESPACE DANS LE RECUEIL : LA CONFIGURATION ET LA DISPOSITION DE LA FIGURE DE ROSES-SUR-MER	30
2.3 L'ÉTUDE DE LA FIGURE SPATIALE PRINCIPALE DE ROSES-SUR-MER ET DE SES SOUS-FIGURES	32
CHAPITRE 3	45
L'ÉTUDE DE LA RÉVERSIBILITÉ CADRE-PERSONNAGE DANS LE RECUEIL <i>IL EST VENU AVEC DES ANÉMONES</i>	45
3.1. L'ANTHROPOMORPHISATION DU LIEU.....	45
3.2. LA VILLE DE ROSES-SUR-MER ET SON EMPRISE SUR LES PERSONNAGES	50
3.3. L'INVERSION DES ATTRIBUTS ANIMÉ/INANIMÉ : QUAND LE PERSONNAGE SE FOND AU DÉCOR ET QUE LES OBJETS SE PERSONNIFIENT.	54
VOLET CRÉATION.....	59
<i>LES CONSERVES</i>	59
Café colombien.....	62
Nectarines.....	71
Rouge framboise.....	80
Le reflet du glaçage	88
Homard et Ketchup	99
Jambon sans nitrite	108
Croquettes pour chat.....	121
Melon d'eau.....	127

Couches et sucre en poudre	137
L'épicerie <i>Bon marché</i>	145
CONCLUSION GÉNÉRALE	151
BIBLIOGRAPHIE	159

INTRODUCTION GÉNÉRALE

« L'humain agit sur son environnement, le modifie, l'imprègne de sa présence. L'inverse est également vrai. Nous vivons dans des espaces plus ou moins contraignants, qui déterminent notre réalité. Nous les subissons parfois, mais ils nous galvanisent aussi en retour. Quels effets produisent-ils sur nous? En quoi peuvent-ils devenir de véritables miroirs de notre existence? »

Jean-François Chassay, *Les lieux du combat*¹

Le présent mémoire comporte deux volets, comme le veut la maîtrise en création littéraire de l'Université du Québec à Rimouski : un volet recherche et un volet création. En écho à ce roman par nouvelles ainsi esquissé, nous nous sommes intéressée, en premier lieu, dans une perspective géocritique, aux figures spatiales représentées dans le recueil de nouvelles québécois contemporain *Il est venu avec des anémones* de Lyne Richard. Cette analyse a permis d'éclairer chaque élément spatial mis en place dans cet ouvrage et de mettre en évidence la structuration globale de l'œuvre pour en dégager les configurations spatiales². Pourquoi cet ouvrage ? Ce choix s'explique d'abord par la façon dont l'auteure y exploite l'espace. D'un point de vue géocritique, en effet, ce recueil présente une matière très riche : les personnages et les lieux sont intimement liés, et le lieu principal, soit la ville de Roses-sur-Mer, se déploie en éventail, livrant des bribes d'informations et de nouveaux réseaux de sens dans chacune des nouvelles.

Dans ce recueil où les stratégies de spatialisation rivalisent d'inventivité, les objets, les lieux et le paysage reflètent l'intériorité du personnage, voire, anthropomorphisent le décor : l'auteure va parfois jusqu'à personnaliser la ville

¹ Jean-François, Chassay, *Les lieux du combat*, Montréal, Léméac, 2019, 179 p. (citation extraite de la quatrième de couverture)

² Configurations spatiales selon Lambert : « qui articulent ces différents espaces en une grande figure spatiale d'ensemble », Fernando Lambert, « Espace et narration », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 114.

représentée, Roses-sur-Mer, et la décrire comme une meurtrière ; de telles personnifications sont fréquentes tout au long du roman par nouvelles. Ainsi, les gens viennent à Roses-sur-Mer pour se cacher, être oubliés, voire y mourir ou être emportés par la mer. Pour les personnages comme pour le paysage, la fin est tragique. Une malédiction semble planer sur la ville, la mort y rôde comme une ombre.

Ce terme de *roman par nouvelles* désigne un regroupement de nouvelles autonomes dans un ordre précis, créant lui-même une nouvelle histoire. Comme le souligne Jean-Noël Blanc, le roman par nouvelles est « constitué de fragments, de morceaux, tissé par chaque nouvelle aussi bien que par les vides qui les séparent. [...] [i]l est fait de relations probables et de liaisons improbables. Il ne dit jamais tout. Il n'est jamais parfait. Il est toujours troué. Il ne prétend pas la totalité, il se sait fait de bribes, et de bribes incomplètes. Il avance dans l'incertitude ³». Cette définition est précisée par Kiev Renaud dans son mémoire *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle. Actes du colloque de l'Année Nouvelle à Louvain-la-Neuve*, qui souligne que

[l]e roman par nouvelles trouve sa richesse dans son éclatement, sa narration polyphonique, ses zones d'ombres, sa chronologie floue – les données nécessaires à la compréhension sont livrées de manière allusive et dans le désordre. Le développement hachuré et anti chronologique crée des rebondissements qui dynamisent la narration. La reconstitution du sens doit passer par un travail actif du lecteur, et elle n'est jamais définitive : l'œuvre résiste à toute lecture monolithique ⁴.

Ainsi, l'appellation de *roman par nouvelles* décrit bien un tout cohérent où les nouvelles se complètent les unes les autres à la manière d'un roman, comme c'est le cas dans *Il est venu avec des anémones*.

Pour le genre romanesque, la représentation du lieu, qui peut être réaliste ou inventé, passe souvent par la description. Le genre de la nouvelle, qui « exprime l'instant

³ Jean-Noël Blanc, dans Engel, Vincent, dir. *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle*, Echtermach/ Québec/Canevas/ PHI, L'instant même, 1995, p. 177.

⁴ Kiev Renaud (2015), *Le roman par nouvelles : essai de définition d'un genre suivi du texte de création* Notes sur la beauté, mémoire de maîtrise, Montréal, Université McGill, p. 26-27.

plutôt que la durée », possède « sa manière propre de raconter le lieu ⁵ ». Le nouvellier a souvent recours à des stratégies spécifiques pour entrer rapidement dans la psychologie des personnages, comme l'explique Pierre Tibi dans son essai *La nouvelle : essai de compréhension d'un genre*. Pour ce chercheur, une certaine osmose entre lieux et personnages s'opère souvent par la personnification des uns et la réification des autres. Ainsi, « cadre et personnage, dans la nouvelle, en viennent fréquemment à échanger leurs qualifications, de sorte que le lieu peut revêtir, dans la description, des caractères anthropomorphiques, tandis que l'actant humain peut, à son tour, recevoir les attributs d'un univers chosal » (*N*, p. 57). Autrement dit, l'évocation et la condensation qu'exige le genre nouvellier entraînent fréquemment un tel effet de « réversibilité » : le paysage en vient à refléter l'état d'esprit des personnages. Évidemment, comme ce chercheur le souligne, ce phénomène se retrouve aussi dans le roman, notamment, mais il est plus fréquent dans la nouvelle à cause du principe d'économie (en dire beaucoup avec peu de mots). Dans le recueil *Il est venu avec des anémones* de Lyne Richard, on observe une stratégie de spatialisation particulière : la figure spatiale principale ne se contente pas de refléter ou de conditionner l'état d'esprit d'un personnage, elle *agit* comme un personnage.

En nous appuyant sur cette notion de réversibilité cadre-personnage de Pierre Tibi, nous analyserons comment, dans le recueil de nouvelles *Il est venu avec des anémones*⁶, cadre et personnage s'amalgament au point de créer un lieu-personnage. Nous nous intéresserons à cette notion plus particulièrement dans dix nouvelles sur vingt-et-une : « Rose-sur-Mer », « L'histoire de Rose », « Au commencement était la chair », « Le vingt-huit août 1989 », « L'invitation », « Le voyage », « Une robe en coton jaune », « Madame Mado », « L'enquêteur », « Il est venu avec des anémones », « Cet été-là », où le lieu qu'elles mettent en place participe activement au récit, voire, plus souvent qu'autrement, au caractère d'un personnage.

⁵Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Québec, L'instant même, coll. « Essai », 2009, p. 58. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle MB, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

⁶ Lyne Richard, *Il est venu avec des anémones*, Montréal, Québec Amérique, 2009, 181p. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle IA, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

Il faut d'abord analyser les figures spatiales complétives⁷ qui composent la figure spatiale principale et étudier les diverses configurations spatiales utilisées ainsi que les modalités de leur agencement. Il semble que la ville de Roses-sur-Mer, en plus d'être elle-même un personnage, est également révélatrice du destin des personnages ou, du moins, y joue un rôle déterminant. Dans chacune des nouvelles de ce recueil, le personnage principal apparaît prisonnier du village et de ses problèmes, ce qui, d'ailleurs, constituerait une constante du genre de la nouvelle selon Christiane Lahaie⁸. Dans *Il est venu avec des anémones*, la mer envoie des signaux, des indices de ce qui suivra, comme si un meurtrier avertissait sa victime avant de l'attaquer. Dans plusieurs nouvelles, une odeur de rose annonce la mort d'un personnage.

L'approche géocritique, qui permet des analyses polyvalentes et flexibles, servira donc d'outil d'analyse. Selon Bertrand Westphal (précurseur de la géocritique), cette approche est interdisciplinaire et « s'incline en faveur d'une démarche géocentrée, qui place le lieu au centre des débats ⁹ ». Cependant, ce chercheur ne s'étant pas intéressé au genre de la nouvelle, nous nous concentrerons davantage sur les travaux de Christiane Lahaie, selon qui ce genre fait appel à des procédés différents du roman pour établir un lieu.

La notion de « lieux-miroirs » (à savoir des lieux liés à la psychologie des personnages), à laquelle Christiane Lahaie a recours pour aborder la question de la polysensorialité, est convoquée pour observer comment les odeurs, les sons, les objets matériels se reflètent dans l'état d'esprit des personnages. Dans son essai *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Lahaie insiste en effet sur cette caractéristique du genre novellier : l'esthétique de la brièveté nécessite l'utilisation de « stratégies de spatialisation spécifiques », puisque ce genre « a sa manière propre de raconter le lieu » (*MB*, p. 58).

En deuxième lieu, nous présenterons un recueil homogène comportant dix nouvelles de huit à dix pages, intitulé *Les conserves*. Deux contraintes sous-tendent le

⁷ Ces notions de géocritique seront définies ultérieurement, dans la section « Cadre théorique » du projet.

⁸ Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Québec, L'instant même, Coll. « Essai », 2009.

⁹ Bertrand Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, 2007, p. 185.

travail de création. Tout d'abord, à l'instar de Lyne Richard – dont le roman par nouvelles¹⁰ *Il est venu avec des anémones* – met en scène le village fictif de Roses-sur-Mer, « un bien étrange coin de pays¹¹ » –, nous présentons un recueil de nouvelles qui met de l'avant un lieu du quotidien : une épicerie imaginaire, soit l'épicerie *Bon marché*, un endroit favorisant les rencontres entre plusieurs personnages qui entretiennent divers liens avec la nourriture et avec cette tâche récurrente dans nos vies : faire ses provisions. De la même manière que dans le recueil de Lyne Richard, les personnages de mon recueil se voient liés par cette figure spatiale principale. Chaque nouvelle apporte de nouvelles informations sur ce lieu raconté tantôt du point de vue des clients, tantôt du point de vue des employés qui y travaillent, exploitant du même coup un des concepts importants de la géocritique : la multifocalisation, à savoir le fait de faire appel au point de vue de plusieurs auteurs. (Nous reviendrons sur l'emploi différent de ce critère dans la section suivante.) À titre d'exemple, dans « Rouge framboise », nous suivons les pensées d'une jeune anorexique qui n'achète presque rien et tergiverse devant chacun des produits qu'elle achète ou n'achète pas. Dans « Melon d'eau », une femme infertile se voit sans cesse confrontée à son rêve de devenir mère en regardant les enfants des autres. L'aquarium inhabité de la poissonnerie reflètera aussi le vide du ventre du personnage principal. La polysensorialité, autre concept géocritique, permet de rendre compte du lieu par tous les sens : odorat, goût, toucher, vue, ouïe, projetant ainsi les états d'âme des personnages par l'entremise du lieu. En d'autres mots, chaque élément spatial mis en place dans les nouvelles de notre recueil dévoile un aspect du personnage dans sa relation avec un autre personnage ou avec lui-même, exploitant de ce fait la notion de réversibilité cadre-personnage¹² empruntée à Pierre Tibi et abordée dans le volet théorique du présent mémoire. Comme ces exemples le montrent, les protagonistes de notre recueil se trouvent, la plupart du temps, dans une impasse, tout comme les personnages dans *Il est venu avec des anémones*. L'épicerie *Bon Marché* est le ciment de ce recueil et contribue à

¹⁰ Jean-Noël Blanc, dans Engel, Vincent, dir. *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle*, loc.cit.

¹¹ Lyne Richard, *Il est venu avec des anémones*, Montréal, Québec Amérique, 2009, extrait de la quatrième de couverture.

¹² Pierre Tibi, « La nouvelle : essai de compréhension d'un genre », dans Paul Carmignani (dir), *Aspects de la nouvelle* (II), *Cahiers de l'université de Perpignan*, n° 18, 1^{er} septembre, 1995, p. 55. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *N*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

construire les personnages en reflétant leurs caractéristiques physiques, émotionnelles et comportementales. C'est au contact des odeurs, des sons, des gens ou des objets que le lieu est investi et transformé par le regard de chacun d'entre eux. L'épicerie n'est pas uniquement un lieu clos cristallisant l'enfermement des personnages en eux-mêmes : il leur permet également de s'évader, de se sentir prisonnier ou bien de se remémorer des souvenirs. Ainsi, d'autres concepts importants comme l'intratextualité (échos relevés entre les textes du recueil) et la cotextualisation (dialogue entre les textes d'un même recueil, assemblés dans un ordre précis) tissent peu à peu le fil conducteur du recueil.

VOLET REFLEXION

CHAPITRE 1 : FONDEMENTS THÉORIQUES

« Tout ce que l'homme ressent est supporté par les formes matérielles de ce monde.

Sylviane Coyault, « Parcours géocritique d'un genre : le récit poétique et ses espaces ¹³»

Pour réaliser cette analyse du lieu dans *Il est venu avec des anémones*, nous aurons recours à plusieurs concepts de la géocritique. Dans la perspective analytique qui est la nôtre, l'approche de Christiane Lahaie en regard de la nouvelle permet de modifier ou d'« aménager » certains concepts mis de l'avant par Bertrand Westphal, fondateur de la géocritique, afin d'adapter cet outil analytique à la nouvelle. De fait, l'approche de Westphal se dit « “géocentrées [sic]” (qui assigne donc la priorité à l'espace observé plutôt qu'à l'observateur), “multifocale” (qui confronte la variété des points de vue endogènes, allogènes, exogènes), “polysensorielle” (qui prend en compte une perception échappant au monopole du regard), “stratigraphique” (qui oriente l'espace en fonction d'une profondeur temporelle) ¹⁴». Autrement dit, pour faire une véritable analyse géocritique, au sens où l'entend ce chercheur, il faudrait faire du lieu un point focal de l'analyse, dans une perspective diachronique et par le biais de tous les sens. Il faudrait également englober, dans le corpus d'étude, toutes les œuvres – littéraires, historiques, artistiques – représentant ce lieu, ce qui est toutefois impossible à réaliser par une seule personne, comme le souligne Robert Tally dans son ouvrage *Spatiality*

¹³ Sylviane Coyault, « Parcours géocritique d'un genre : le récit poétique et ses espaces », dans *La géocritique mode d'emploi*, Presses Universitaires de Limoges et du limousin, 2000, p. 51.

¹⁴ Bertrand Westphal, « Préface », dans Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, ouvr. cité, p. 10.

[...] the work Westphal envisions is likely to involve broadly collaborative or quasi-scientific research [...]. Any meaningful corpus of texts that aim to represent a given place [...] will require far more material than any one person could read, and any narrowing of the field or reduction in the corpus could lead to the suggestion that the geocritic has omitted or overlooked something crucial concerning the particular place that is the object of study. [...] In addition to innumerable literary works associated with such places, Westphal allows that ostensibly non-literary texts such as tourist brochures or advertising would be suitable for geocritical analysis¹⁵.

Il faut donc réduire le champ d'études pour réaliser une recherche dans le cadre d'un mémoire de maîtrise.

Notre approche s'appuie de même sur certains éléments retenus de Westphal, mais diverge aussi de la perspective de ce dernier à plusieurs égards. Comme Westphal se concentre sur le genre romanesque et qu'une des caractéristiques de ce genre est la représentation de la réalité, Westphal écarte de son étude les lieux inventés, sans toutefois exclure que le référent puisse ne pas être « réel ». La ville de Roses-sur-Mer, lieu non référentiel omniprésent dans l'œuvre à l'étude, ne répond pas aux critères de Westphal, puisqu'elle ne se retrouve, dans son aspect spécifique, dans aucun autre livre, film ou œuvre quelconque. Cependant, on pourrait considérer qu'elle fait partie, non pas d'une « chaîne intertextuelle » au sens où Westphal l'entend, mais qu'elle s'inscrit dans une « chaîne intratextuelle », ce même lieu se retrouvant dans un ensemble de nouvelles. Par ailleurs, reprenant la taxonomie d'Umberto Eco, Westphal parle d'« utopie » pour signifier un non-lieu, un lieu imaginaire qui n'a pas de référent dans le monde réel. En outre, il exclut de sa géocritique « les entités qui renvoient à des lieux non géographiques¹⁶ », comme les espaces intimes. Dans son essai, Lahaie n'écarte pas totalement la notion de topophilie (espace vécu et heureux) de Gaston Bachelard pour qui

¹⁵ « [...] l'étude qu'envisage Westphal implique une recherche collaborative ou quasi scientifique [...]. Tout corpus significatif tendant à représenter un lieu donné [...] requerrait bien trop de documentation pour qu'une seule personne s'y attarde, et toute réduction du champ d'études ou du corpus pourrait vouloir dire que le géocritique a omis ou négligé un détail crucial concernant l'objet d'étude, c'est-à-dire le lieu donné. [...] En plus de cet immense corpus littéraire généré par un seul lieu particulier, Westphal soutient que certains textes non littéraires tels que des brochures touristiques ou publicitaires pourraient servir à l'analyse géocritique. » Robert Tally (2013), *Spatiality*, London, Routledge, p. 143 ; je traduis.

¹⁶ Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, Coll. « Paradoxe », 2007, p. 194.

« ce qui relie l'humain à certaines portions de l'espace reste de l'ordre de l'affect » (*MB*, p.44): bien que, pour Westphal, Bachelard ne se livrerait guère qu'à une visite des « espaces de l'intimité », le sentiment de topophilie serait, selon Lahaie, « un puissant déclencheur des processus d'écriture » (*MB*, p. 29). L'approche géocritique de Lahaie, davantage littéraire que géographique, évacue ainsi la référentialité des lieux chère à Westphal pour s'adapter au genre nouvellier dont les « lieux succinctement décrits, quand ils ne sont pas passés sous silence, confèrent au genre une fonction référentielle restreinte, une « [p]ortion limitée de la réalité symbolique ¹⁷ ». On peut donc dire que l'écriture de la nouvelle n'a pas pour objectif l'imitation du réel, d'autant qu'elle priorise « l'évocation au détriment de la description d'espaces diégétiques précis, ceux-ci se révélant plus proches des lieux intérieurs, imaginaires ou créés à partir de souvenirs des auteurs eux-mêmes, c'est-à-dire peu référentiels et hautement subjectifs » (*MB*, p. 17). Le lieu étudié dans notre recueil *Les conserves* ne possédant pas de référent dans la réalité et la ville de Roses-sur-Mer étant un lieu imaginaire, le mécanisme référentiel se retrouve alors à l'intérieur même du recueil.

Néanmoins, il faut nuancer un tel constat : malgré l'absence de référence toponymique, les lieux inventés ne sont jamais tout à fait exempts de toute référentialité. Un ou des lieux ont pu inspirer Lyne Richard quand est venu le temps de créer la ville de Roses-sur-Mer. Les mots « désert », « forêt », « mer », par exemple, sont empreints d'attentes, de référents... Le fleuve Saint-Laurent, notamment, reste sensible à la mémoire populaire et est lié par des cosmologies anciennes. Le nom même de la ville de Roses-sur-Mer évoque le littoral bas-laurentien ou gaspésien et ses rosiers sauvages. La mer est à l'origine de toute création, mais elle est aussi associée à la mort. Elle donne et reprend la vie. Ainsi, cette perception déjà établie de la mer teinte les nouvelles du recueil *Il est venu avec des anémones*. Nous nous sommes intéressée cependant davantage au rapport à l'espace, à la portée symbolique des lieux (par exemple, celle de la mer) qu'à une ville et ses représentations.

¹⁷ Henri-Dominique Paratte, « L'architecture de la nouvelle. Émergence d'un lieu ailleurs », dans Agnès Whitfield et Jacques Cotnam (dir.), *La nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, Toronto, GREF, coll. « Dont actes », n°10/ Montréal, XYZ, coll. « Documents », p. 19.

Ainsi, pour mettre en place un lieu diégétique, Lyne Richard a recours à diverses stratégies de spatialisation, dont celles que permet la toponymie. Parfois référentielle (seulement dans une nouvelle du recueil), parfois imaginaire, la toponymie fictionnelle assure au recueil une certaine cohésion, dans sa constance d'une nouvelle à une autre. De même, la récurrence de certains personnages et de certains lieux, comme le Resto Chez Mado qui revient dans quelques nouvelles du recueil, apporte un éventail de points de vue sur un même lieu (Roses-sur-Mer), et c'est à partir de cette intratextualité que le lieu acquiert des caractéristiques propres issues des rapports que les personnages entretiennent avec lui. Dans le même sens, le critère multifocal de la géocritique dérogera aussi de l'acception que lui donne Westphal pour qui « [l']étude du point de vue de l'auteur ou d'une série d'auteurs ressortissants à une isotopie identitaire sera dépassée au profit de l'examen d'une multiplicité de points de vue, éventuellement hétérogènes, qui tous convergeront vers un lieu donné ¹⁸ ». Ainsi, pour être efficace, une approche géocritique devrait rassembler, d'après ce chercheur, les points de vue du plus grand nombre d'auteurs possible. La notion de multifocalisation utilisée dans ce mémoire s'inspire de celle de Westphal, dans le sens où la multiplicité des points de vue converge vers un même lieu. Cependant, ces multiples points de vue proviennent des personnages du recueil plutôt que de différents auteurs. Ainsi, à la différence de ce que conçoivent Westphal et Lahaie, nous envisagerons la multifocalisation comme un outil analytique davantage interne qu'externe. De fait, pour établir le lieu dans ce recueil de nouvelles, Lyne Richard varie les procédés narratifs. Par exemple, elle use parfois d'un narrateur homodiégétique (narrateur présent dans l'histoire qu'il raconte), d'autres fois d'un narrateur hétérodiégétique (narrateur absent de l'histoire). Elle use également de différentes focalisations : la focalisation zéro (le narrateur en sait plus que le personnage) et la focalisation interne (le narrateur ne dit que ce que sait le personnage). Ainsi, le concept de géocentralité demeure pertinent, puisque le lieu, bien que non référentiel, sera l'objet de notre analyse. En d'autres mots, cette recherche se concentrera sur le lieu observé plutôt que sur l'observateur.

¹⁸ Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, Coll. « Paradoxe », 2007, p. 199.

En troisième lieu, bien que, selon Westphal, « toute approche géocritique à travers l'étude d'un seul texte, ou d'un seul auteur serait périlleuse¹⁹ » et se risquerait à ressembler à une analyse propre à l'imagologie, notre approche théorique devra être adaptée, puisque l'analyse ne portera que sur une seule œuvre (contenant plusieurs textes) et sur un seul auteur. La présente démarche entendra montrer les quelques avenues possibles d'une analyse faisant appel à des concepts géocritiques dans le cas où un recueil de nouvelles représente un seul lieu en éventail. Il existe d'ailleurs quelques articles présentant une analyse géocritique sur une seule œuvre.²⁰ Le concept d'intertextualité, critère important de la démarche géocritique selon Westphal, sera donc abandonné au profit de celui d'intratextualité car, dans le roman par nouvelles, les nouvelles d'un même recueil renvoient les unes aux autres. « Intratextualité », « autotextualité », « intertextualité restreinte » sont les étiquettes le plus souvent données à ce phénomène de renvoi entre plusieurs œuvres signées du même nom pour le différencier de l'intertextualité.

Si Gérard Genette utilise indifféremment « autotextualité » et « intratextualité », certains théoriciens, notamment Lucien Dällenbach, estiment que l'autotextualité serait un phénomène immanent à un texte particulier (« Intertexte et autotexte »). Jean Ricardou privilégie la notion d'« intertextualité restreinte », tandis que d'autres parlent d'« intertextualité interne » ou « d'intra-intertextualité ». Pour cette analyse, le terme « intratextualité », simple et non équivoque, sera privilégié, puisqu'il permettra d'observer les échos entre les nouvelles du recueil et la relation que chaque nouvelle entretient avec son référent intratextuel.

En marge de l'intratextualité et de la multifocalisation, l'effet de cotextualisation, c'est-à-dire l'effet produit par une succession de textes apparentés, où même les silences

¹⁹ Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes – Esquisse », *SFLGC (Vox Poetica)*, 30 septembre 2005, [en ligne], [<http://www.vox-poetica.net/sflgc/biblio/gcr.html>]. Consulté le 23 juin 2010. Article aussi publié dans *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Espaces Humains », 2000, p. 9-40

²⁰ À titre d'exemples : Le mémoire de maîtrise de Maude Huard *Quand la pluie traverse les murs suivi de L'objet comme figure spatiale à part entière dans Cet imperceptible mouvement* d'Aude, Le mémoire de maîtrise de Joanie Lemieux *Les trains sous l'eau prennent-ils encore des passagers ?*, suivi de *Fragilité des espaces et fragmentation formelle dans Banc de brume ou Les aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain* d'Aude et l'analyse de Sandra Breux *Ces spectres agités (Louis Hamelin, 1991)*, cette liste n'est pas exhaustive. Il est possible de voir les références dans la bibliographie.

caractéristiques de la nouvelle brève se trouvent, d'une certaine manière, comblés²¹, met en place un système double de lecture, comme le souligne Carpentier : « Ce constat de cotextualisation suppose que les nouvelles réunies sont l'objet d'un double système de lecture. D'abord, la lecture de nouvelles comme objet singulier, qui actualise une certaine forme d'autonomie de ces nouvelles les unes par rapport aux autres ; et parallèlement, lecture d'une série, qui met les nouvelles en relation avec leurs voisines et qui fait peser sur chacune d'elles la dynamique d'un mode de rassemblement²² ». Dans le cas d'un roman par nouvelles comme *Il est venu avec des anémones* de Lyne Richard, cet effet de cotextualisation est déterminant pour l'image d'ensemble que l'on se fait du lieu, donc pour l'interprétation qui est faite de l'œuvre globale²³. Christiane Lahaie, en analysant sa propre création dans son essai, admet d'ailleurs avoir « pris le parti de la cotextualisation, c'est-à-dire celui d'écrire plusieurs histoires se déroulant dans un lieu similaire afin de rendre ce dernier plus tangible, à défaut d'être vraisemblable » (*MB*, p. 409).

En ce qui concerne la polysensorialité, le géocriticien devrait être attentif aux diverses vibrations sensorielles présentes dans le texte. Ainsi, comme le fait Lahaie dans son essai, il sera nécessaire de considérer, en plus de l'aspect visuel, les sens olfactif, auditif et tactile pour dresser l'inventaire des représentations liées à l'espace. Nous tâcherons donc d'être également attentive à cette polysensorialité dans le volet création.

Christiane Lahaie adhère à l'essence de l'approche géocritique de Westphal et tient compte de certains critères pour faire son analyse géocritique dans son essai. Cependant, Lahaie se concentre sur la nouvelle, genre que ce dernier néglige au profit de l'étude des espaces romanesques, le roman multipliant la représentation de lieux souvent référentiels. La nouvelle, « moins friande de descriptions mais avide d'évocations » (*MB*, p. 18), ouvre ainsi sur des perspectives et des concepts géocritiques différents et c'est pour cette raison que la vision de Lahaie sera privilégiée.

²¹ Carolyne Therien, *Tasséomancie (nouvelles), suivi de Effets de cotextualisation dans Insecte de Claire Castillon (essai)*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2015, p. 69.

²² André Carpentier, *Ruptures : genre de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, Coll. « Erres Essais », 2007, p. 17.

²³ André Carpentier, *Ruptures : genre de la nouvelle et du fantastique*, ouvr. cité. p. 57.

Dans son essai *Ces mondes brefs : pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*²⁴, et dans une double démarche de recherche-création, Christiane Lahaie a analysé un vaste corpus de nouvelles, réalisé des entrevues auprès de quatorze nouvelliers et exploré le rapport à l'espace réel mis en place dans la nouvelle qu'il leur a été proposée d'écrire à partir d'une contrainte spatiale donnée. À partir de ces textes inédits, Lahaie relève les stratégies de spatialisation propres aux auteurs·trices choisis·es. Cinq types de lieux étaient imposés aux auteurs·trices : un lieu référentiel et urbain s'apparentant à un lieu de mémoire (le pont Jacques-Cartier), un lieu intime (une chambre d'enfant), un entre-lieu naturel et sauvage (une clairière dans une forêt dense), un lieu imaginaire et mythique (l'Atlantide) et, enfin, un non-lieu inaccessible (le pénitencier de Donnacona). Même si cette étude ne s'intéresse qu'à un seul lieu non référentiel (l'Atlantide), mais hautement connoté, les outils qui y sont présentés divergent notablement de ceux de Westphal, car Lahaie priorise la *chorésie* (le rapport de l'humain à son milieu) plutôt que la *topicité* (le lieu dans sa dimension cartographiable). Pour cerner les figures spatiales, soit les « divers espaces inscrits dans le récit²⁵ », Lahaie tient compte des deux premiers critères de Westphal en se concentrant toutefois sur l'espace observé (espace géocentré) et en confrontant plusieurs points de vue sur un même lieu (multifocalisation).

L'ouvrage de Lahaie sera également utile afin de définir deux concepts au cœur de ce mémoire : l'espace et le lieu. Dans la langue courante, le mot « espace » est défini comme une « [é]tendue indéfinie qui contient tous les objets » ou une « partie déterminée de l'espace²⁶ ». Cependant, la notion d'espace renvoie à beaucoup d'autres approches et, comme le souligne Lahaie, « mobilis[e] les penseurs depuis au moins deux millénaires » (*MB*, p. 24). La géocritique, pour sa part, « invite à tenir compte de la pluralité des représentations et des points de vue sur un même lieu, tout en scrutant l'apport de chaque auteur dans la représentation des espaces humains » (*MB*, p. 26). Elle favorise ce faisant

²⁴ Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Québec, L'instant même, Coll. « Essai », 2009. 456 p.

²⁵ Fernando Lambert, « Espace et narration », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 114. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle EN, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

²⁶ Larousse, « Espace », [en ligne]. URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/espace/31013?q=espace#30932> (Page consultée le 19 février 2020).

l'espace observé et ne peut mettre de côté l'importance de la *perception* de l'espace, perception qui peut changer selon la personne qui l'observe. Il serait intéressant d'ajouter, également : selon le personnage qui le regarde. Cette notion d'espace a également tendance à varier selon le genre littéraire : la nouvelle a sa propre manière de traiter la spatialisation. Si plusieurs théoriciens ont réfléchi à la représentation de l'espace dans le texte narratif - signalons notamment Iouri Lotman et Jean Weisgerber pour ce qui a trait à l'espace dans le roman - Pierre Tibi et Christiane Lahaie, de leur côté, se sont concentrés sur l'espace dans la nouvelle.

En ce qui a trait à la définition du lieu, il est, selon le dictionnaire Larousse, décrit comme une « [s]ituation spatiale de quelque chose, de quelqu'un permettant de le localiser, de déterminer une direction, une trajectoire : endroit, localité, édifice, local, etc. ²⁷ ». Les recherches du philosophe et géographe Augustin Berque sont importantes à ce propos. Remontant jusqu'aux concepts d'Aristote et de Platon, Berque explique qu'Aristote appelle *topos* un lieu « cartographiable », un « lieu réel/référentiel, qu'il faut envisager essentiellement à partir de ses coordonnées spatiales et de ses propriétés physiques » (*MB*, p. 34). Alors que Platon définissait de façon nébuleuse le concept de *chôra*, ce dernier serait, pour Berque, « un lieu existentiel qui excède son seul *topos*²⁸ ». Christiane Lahaie, de son côté, emploie plutôt le terme *chorésie* pour traiter de « l'occupation particulière d'un lieu par l'humain, occupation allant jusqu'à l'aménagement, voire à la transformation complète du paysage » (*MB*, p. 35). Son analyse de l'écriture penche plus vers le concept de *chôra* que le concept de *topos*, puisque « la création littéraire, en tant qu'appropriation des lieux réels, a pour but non pas de restituer un donné topographique, mais de recréer une « déambulation » une « visite » du lieu et, surtout, une manière d'être quelque part » (*MB*, p. 35).

En revanche, selon Bernard Chevalier, si « l'espace se situe principalement dans le domaine de l'intellect », le lieu, quant à lui, se trouve être la portion d'un tout, voire « comme une expérience fondatrice dans un éventuel investissement de l'espace ». Le

²⁷ Larousse, « Espace », [en ligne]. URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/lieu/47076> (Page consultée le 19 février 2020).

²⁸ Augustin Berque, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2000, p. 144.

lieu est unique, en ce sens qu'il a « une valeur géographique, cartographique ²⁹ ». Pour sa part, Thomas Guillaumot propose une délimitation plus trouble entre ces deux notions: « [l]e lieu désigne une aire aux limites perceptibles. L'espace, lui, contient. Ainsi, le lieu est une « espèce d'espace ». Le lieu peut contenir une aire, un peu d'espace, parfois habitable ; cela dépend de sa superficie. Un lieu est une quantité relative d'espace ³⁰ ». Pour lui, par ailleurs, l'espace ne peut être défini seulement par des coordonnées spatiales, car il n'est pas qu'une « propriété du réel, [il est aussi] une construction de l'esprit³¹ ».

Dans son introduction au collectif *La géocritique mode d'emploi*³², Jean-Marie Grassin s'est aussi arrêté sur le concept d'espace en précisant qu'il est difficile à cerner, parce que ce concept est très abstrait et qu'il en existe plusieurs acceptions, souvent métaphoriques. Il propose ainsi d'en distinguer trois définitions principales relevant de leurs dimensions poétique, géographique et épistémologique. La géocritique se concentrerait sur la troisième en s'intéressant à l'espace que l'humain peint, représente, imagine, interprète et transforme dans la littérature afin de connaître et de comprendre le monde.

Ainsi, tout comme Lahaie, nous nous concentrerons davantage sur l'analyse du lieu (du côté de la *chôra*) plutôt que de l'espace dans le présent mémoire, puisque les lieux dont nous parlons ont des limites perceptibles: une maison, un restaurant, un atelier, la mer, le village de Roses-sur-Mer, etc. Toutefois, nous aurons aussi besoin d'utiliser les concepts d'espace strié et d'espace lisse de Gilles Deleuze et Félix Guattari³³ – aussi utilisés par Bertrand Westphal dans son essai³⁴ – afin de mieux cerner l'espace qui se

²⁹ Chevalier, « Introduction : espace vécu, mesuré, imaginé », dans Christine Bousquet-Labouérie (dir.), *Espaces vécu, mesuré, imaginé. Mélanges en l'honneur de Christiane Deluz*, Paris, Librairie Honoré Champion, coll. « Cahiers de recherches médiévales », n° 3, 1997, p. 9.

³⁰ Thomas Guillaumot, « Le spectateur comme objet », dans Éliane Chiron & Claire Azéma (dir.), *L'objet et son lieu*, Paris, 2004, Publications de La Sorbonne, coll. « Arts Plastiques », no.5 : 77-103

³¹ Georges Maurand, « De l'espace dans le texte à l'espace-texte (avec application du conte littéraire) », dans Milagros Ezquerro (dir.), *Espaces. Séminaire d'études littéraires*, Toulouse, Paris, A.-G, Nizet, 1988, p. 117.

³² Bertrand Westphal (dir.), *La géocritique mode d'emploi*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000, 311 p.

³³ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie : Mille plateau*, Paris, Les éditions de minuit, 1980, 645 p.

³⁴ Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*. ouvr. cité, p. 69.

trouve autour et dans la ville de Roses-sur-Mer. Comme dirait Westphal, l'espace correspond plutôt à « une aire de liberté » alors que le lieu est considéré comme « un espace clos et humanisé³⁵ ». Ainsi, à partir de cela, nous pouvons dire que la ville de Roses-sur-Mer est un espace organisé et habité, donc porte l'appellation de lieu et ce lieu fusionne avec un espace ouvert comme la mer qui est un « archétype de l'espace lisse³⁶ ». Ainsi, selon Deleuze et Guattari, un espace lisse est hétérogène et ouvert sur l'infini alors que l'espace strié est homogène, aménagé, organisé³⁷. La plupart du temps, « un espace strié est délimité, fermé sur un côté³⁸ ». Il arrive que la distinction entre les deux se trouve nébuleuse puisque les deux se chevauchent souvent et « que l'espace lisse est en permanence menacé par le striage³⁹ ». Pour notre analyse, la ville de Roses-sur-Mer sera donc perçue comme striée et la mer comme lisse.

Pour l'analyse du lieu, nous ferons d'abord l'inventaire des figures spatiales et déterminerons leur configuration. Pour ce faire, nous utiliserons la grille d'analyse de Fernando Lambert enrichie par Lahaie.

De fait, la nouvelle étant dotée de caractéristiques différentes et étant « moins friande de descriptions mais avide d'évocations » (*MB*, p. 18), elle exige une approche géocritique différente qui fait appel à d'autres outils d'analyse, dont la grille d'analyse de l'espace narratif de Fernando Lambert. Plus précisément, dans son article « Espace et narration », Lambert étudie les figures spatiales dans le roman *Le vieux nègre et la médaille* à l'aide des acquis de la narratologie (selon Genette), c'est-à-dire qu'il analyse « l'inscription de l'espace dans le récit, par la narration » (*EN*, p. 111). Lambert distingue deux catégories construites par la narration, soit celle des *figures* spatiales « qui permet de rendre compte des divers espaces inscrits dans le récit » (*EN*, p. 114) et celle des *configurations* spatiales, « qui articule ces différents espaces en une grande figure spatiale d'ensemble » (*EN*, p. 114). Lambert (ainsi que Lahaie) utilise l'expression « figure spatiale », qui renvoie aux lieux et aux espaces diégétiques, afin d'éviter les

³⁵ Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*. ouvr. cité, p.15

³⁶ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie : Mille plateaux*, Paris, Les éditions de minuit, 1980, p. 599.

³⁷ *Ibid.*, p. 593

³⁸ *Ibid.*, p. 593.

³⁹ Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*. ouvr. cité, p. 69.

éventuelles équivoques terminologiques qui concernent les termes « espace » et « lieu ». La figure spatiale « a comme fonction de rendre compte de l'organisation spatiale dans l'ensemble du récit » (EN, p. 114). Selon Lambert, la configuration spatiale d'une œuvre peut être simple (une figure spatiale unique) ou complexe (constituée de plusieurs figures spatiales). Les figures et la configuration spatiale seraient construites par le tissu narratif, tandis que l'espace, lui, participerait de la production du sens de l'œuvre en s'insérant dans la « structure narrative globale ⁴⁰ ». Toujours selon Lambert, les figures spatiales peuvent également être caractérisées par leur disposition: enchaînées (complétives) si elles se suivent selon l'ordre logique d'un récit, alternées (répétitives) si la narration opère un va-et-vient entre deux ou plusieurs espaces, enchâssées (antithétiques) lorsqu'elles se trouvent à différents niveaux du récit. À ces trois sous-catégories empruntées à Todorov, Lambert ajoute la figure spatiale superposée, qui surgit lorsqu'« une même figure spatiale revien[t] dans le récit et que chaque fois, soit elle donne lieu à de nouvelles données sur cette figure spatiale, soit elle est soumise à un nouveau regard, c'est-à-dire à une nouvelle focalisation » (EN, p. 115). Une nouvelle focalisation permettrait en effet à l'espace de prendre « tout son sens en fonction du regard par lequel il nous est donné à voir, soit le regard du narrateur, soit celui d'un personnage » (EN, p. 115). On peut ainsi dire que l'espace est subjectif et que les différents points de vue sur un même lieu permettent de mieux rendre compte de ce même espace, chaque personnage constituant un morceau d'une grande mosaïque.

Toutefois, cette typologie établie par Lambert pour le roman fait abstraction de certaines caractéristiques spécifiques à la nouvelle. L'essai *Ces mondes brefs : pour géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*⁴¹ de Lahaie, qui ajoute trois catégories de figures, soit les figures fusionnées, projetées ou dérivées, me servira donc également à enrichir la typologie de Fernando Lambert. Pour Lahaie, il y a *fusion* lorsque deux figures spatiales s'emboîtent dans la narration : le personnage pourra alors avoir l'impression d'être à deux endroits au même moment. On parlera de *projection* lorsqu'un

⁴⁰ Marc Boyer, *L'espace et le fantastique : Étude de la spatialisation dans quelques nouvelles fantastiques de Bertrand Bergeron, d'Hughes Corriveau et de Carmen Marois*, mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2004, p. 33.

⁴¹ Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs : pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, ouvr. cité, p. 56.

espace ou un lieu « survient lors du passage d'un personnage d'une [figure] spatiale première, souvent concrète, à une figure seconde, cette dernière étant mémorielle, onirique ou imaginaire⁴² ». De son côté, la *dérivation* est caractérisée par l'intervention de figures spatiales partielles qui vont et viennent dans un même texte. La dérivation a aussi pour effet de déréaliser les figures spatiales référentielles au départ. Selon Lahaie, ces trois nouvelles catégories de figures spatiales sont soumises au « phénomène de focalisation » (*MB*, p. 57), puisque le lieu devient subjectif, change selon le personnage qui le regarde. Il faudrait donc analyser la focalisation⁴³ pour mieux comprendre les figures spatiales dans la nouvelle et mieux en dégager le sens qui en découle. Mieke Bal, dans « The Laughing Mice or On Focalization », affirme que, puisque la focalisation est subjective, elle « inclut tous les actes mentaux : tant dans la vision, qui implique la proximité spatiotemporelle [focalisation perceptive], que le souvenir, les désirs, etc. [focalisation non perceptive]⁴⁴ ».

De plus, chaque figure spatiale peut être « complète [ou] partielle » (*EN*, p. 115). Cependant, comme le souligne Lahaie, « une donnée n'est jamais complète » dans une nouvelle, car « bien des informations brillent par leur absence » (*MB*, p. 56). Michel Lord ajoute aussi que « [l]es idées et les images y sont fulgurantes, elliptiques et syncopées, comme en poésie. Le nouvelliste a besoin de raccourcis, d'éclairs, au risque parfois de laisser dans l'ombre ou l'imprécision des pans entiers de l'univers fictif dans lequel vivent les personnages.⁴⁵ » Ainsi, les figures spatiales dans la nouvelle sont plus souvent qu'autrement partielles.

L'analyse des figures spatiales suppose de procéder d'abord à l'inventaire des lieux diégétiques et de relever les différentes stratégies de spatialisation utilisées par l'auteure pour rendre compte de l'espace dans la nouvelle, comme la métaphorisation des lieux, la récurrence d'une structure de base, l'emploi de lieux pré-codés, l'utilisation

⁴² Marc Boyer, *L'espace et le fantastique : Étude de la spatialisation dans quelques nouvelles fantastiques de Bertrand Bergeron, d'Hughes Corriveau et de Carmen Marois*, mémoire de maîtrise, ouvr. cité, p. 37.

⁴³ « Par focalisation, j'entends donc bien une restriction de "champ", c'est-à-dire en fait une sélection de l'information narrative par rapport à ce que la tradition nommait l'omniscience [...]. » Genette, Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, 1983. « Il s'agit d'une question de perceptions : celui qui perçoit n'est pas nécessairement celui qui raconte, et inversement. », Repéré à Signo, <http://www.signosemio.com/genette/narratologie.asp>. (Page consultée le 4 janvier 2019).

⁴⁴ Mieke Bal, « The Laughing Mice or On Focalization », *Poetics Today*, vol. 2, n° 2, Winter, 1981, p. 205.

⁴⁵ Michel Lord, « Les genres narratifs brefs : Fragments d'univers », *Québec français*, n° 66, 1987, p. 34.

de figures spatiales projetées⁴⁶. Ces stratégies étant conditionnées par le genre même de la nouvelle, nous aurons recours à deux traits fondamentaux de la nouvelle soulignés par Pierre Tibi dans son essai : la brièveté et la narrativité. Pour lui, la nouvelle « se situe grosso modo entre deux pôles antithétiques : le pôle poétique et le pôle narratif.⁴⁷ » Ainsi, la contrainte de brièveté de la nouvelle impliquerait que la nouvelle doive se plier au principe d'économie qui consiste à écrire peu de mots pour en dire beaucoup (*N*, p. 45). Ce principe d'économie pousserait alors le nouvellier à utiliser des lieux récurrents, par exemple les trains, les aéroports, les gares, les chambres d'hôtel, les hôpitaux, les salles d'attente, les cafés, etc.

C'est que ces lieux sont, à l'image de la nouvelle, rigoureusement circonscrits. Mais présentent aussi l'avantage inestimable, dans la perspective d'économie, d'être en quelque sorte pré-codés, de véhiculer des significations et de remplir des fonctions données d'avance et qui, parce qu'elles sont fondées sur un consensus du corps social, n'ont pas besoin d'être explicitées⁴⁸.

Tout comme certains lieux, certains éléments de la nature comme le désert, la forêt et même la mer sont pré-codés, c'est-à-dire qu'ils possèdent des significations préexistantes. Ainsi la mer, dans les légendes et les récits anciens, ne serait pas seulement, selon Gaston Desjardins, perçue comme une ressource, mais également comme

une entité personnifiée, bien vivante, à la fois calme et violente, douce et cruelle. Ainsi, le voisinage de la mer, la fascination qu'elle exerce, la relation intime et quasi organique des habitants avec leur milieu, tout cela contribuait à modeler l'imaginaire des peuples du littoral. La mer faisait peur, mais il fallait s'en accommoder, vivre avec elle⁴⁹.

⁴⁶ Un espace ou un lieu qui survient quand un personnage passe d'une figure spatiale première (concrète) à une figure spatiale autre (mémorielle, onirique...).

⁴⁷ Pierre Tibi, « La nouvelle : essai de compréhension d'un genre », dans Paul Carmignani (dir.), *Aspects de la nouvelle (II)*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 1995, p. 14. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *N*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

⁴⁸ Gaston Desjardins, *La mer aux histoires : Voyage dans l'imaginaire maritime occidental, de l'antiquité méditerranéenne jusqu'aux rives du Saint-Laurent*, Québec, Les Éditions GID, 2007, p. 53.

⁴⁹ Gaston Desjardins, *La mer aux histoires : Voyage dans l'imaginaire maritime occidental, de l'antiquité méditerranéenne jusqu'aux rives du Saint-Laurent*, Québec, ouvr. cité, p. 19.

Aussi, utiliser un élément de la nature possédant déjà une signification importante pourrait s'avérer une stratégie de spatialisation efficace répondant en même temps au principe d'économie. Or, la brièveté de la nouvelle facilite le regroupement de différents éléments qui vont jusqu'à se fondre l'un dans l'autre. Ainsi, les couples cadre/personnage, narration/description et dialogue/narration peuvent aller « jusqu'à se résorber l'un dans l'autre : le texte fait alors d'une pierre deux coups » (N, p. 55). La réversibilité, résultat du principe d'économie, se manifeste lorsque le lieu et le personnage échangent leurs caractéristiques : le lieu s'anthropomorphise tandis que le personnage se chosifie. Parce qu'ils s'emboîtent l'un dans l'autre, on pourrait supposer que « le paysage prend vie, fait corps avec le personnage, quand il ne l'engloutit pas tout simplement⁵⁰ ». Ainsi, le paysage dans le recueil de Lyne Richard est susceptible de représenter l'intériorité du personnage, et vice-versa. La vision du lieu des personnages devient alors révélatrice de l'emprise que le lieu exerce sur eux, la vision du narrateur étant « fragmentaire, partielle, individualisée, perçue à travers une lentille subjective⁵¹ ».

Ce même principe d'économie souligné par Pierre Tibi s'applique en particulier à l'*incipit* et à la conclusion d'une nouvelle. Selon ce chercheur, « la conclusion de la nouvelle est un lieu d'intensité maximum, un moment de "renforcement" » (N, p. 21). Aux marges du texte, le début et la fin se signalent par une espèce de scintillement : ce sont deux lieux privilégiés » (N, p. 23). Or le début et la fin sont tout aussi importants dans un roman par nouvelles, nous semble-t-il, et, souvent, la première et la dernière nouvelle se font écho. De fait, les nouvelles de Lyne Richard, dans leur individualité comme dans l'économie d'ensemble du recueil *Il est venu avec des anémones*, évoquent tantôt la création, tantôt la destruction, la première nouvelle du recueil raconte la légende de Rose et la dernière raconte la destruction de la ville par un déluge, un peu à la manière du premier livre du Pentateuque et du dernier livre du Nouveau Testament.

⁵⁰ Christiane Lahaie, « Le paysage dans la nouvelle québécoise », *Québec français*, n° 69, 2013, p. 42.

⁵¹ Cristina Minelle, *La nouvelle québécoise (1980-1995). Portions d'univers, fragments de récits*. ouvr. cité, p. 155.

CHAPITRE 2

LES FIGURES SPATIALES DANS LE ROMAN PAR NOUVELLES *IL EST VENU AVEC DES ANÉMONES* DE LYNE RICHARD

L'analyse des figures spatiales dans le recueil *Il est venu avec des anémones* est essentielle pour mieux saisir la façon dont les personnages occupent l'espace, car chaque élément spatial mis en place contribue à la structuration globale de ce recueil.

Dans la narration nouvellière, on remarque que, plus souvent qu'autrement, on privilégie une construction analogique plutôt que logique. En d'autres termes, souvent, pour en dire le plus possible avec le moins de mots possible, on va jusqu'à associer les personnages aux lieux qu'ils fréquentent, qu'ils habitent, voire aux lieux dans lesquels ils ne font que passer : ces derniers s'avèrent une projection de l'intériorité des personnages, c'est-à-dire qu'ils deviennent une manière d'« amplification du personnage, incarnant ses états d'âme, ses émotions, ses peurs et ses cauchemars⁵² ».

La brièveté de la nouvelle facilite le regroupement de différents éléments qui vont jusqu'à se fondre l'un dans l'autre. Sachant que cette réversibilité existe, il était donc intéressant de se pencher sur les lieux du recueil de nouvelles *Il est venu avec des anémones*, parce qu'ils étaient à même d'exposer des informations sur les personnages qui y évoluent et sur leur vision du lieu, celle-ci étant révélatrice de l'emprise que le lieu exerce sur eux, et la vision du narrateur étant « fragmentaire, partielle, individualisée, perçue à travers une lentille subjective⁵³ ». Ainsi, le paysage dans le recueil de Lyne Richard est susceptible de représenter l'intériorité du personnage, et vice-versa. Il s'agit là d'un résultat du principe d'économie inhérent à la nouvelle.

Comme il a déjà été mentionné, *Il est venu avec des anémones* prend la forme d'une mosaïque spatiale, chaque nouvelle apportant une information nouvelle ou

⁵² Cristina Minelle, *La nouvelle québécoise (1980-1995). Portions d'univers, fragments de récits*, ouvr. cité, p. 163.

⁵³ *Ibid*, p. 155.

complémentaire sur la figure spatiale principale du recueil, soit la ville de Roses-sur-Mer. Plusieurs autres figures spatiales apparaissant dans l'une ou l'autre des nouvelles et en constituent le prolongement, en ce qu'elles peuvent être considérées comme des sortes de « synecdoques géocritiques » de la ville de Roses-sur-Mer, assurant ce faisant, d'une nouvelle à l'autre, la continuité et la cohérence spatiale du recueil. Ainsi, les figures spatiales se croisent comme les gens dans la ville de Roses-sur-Mer. Les personnages Emma, Florence, Madame Mado et Blanche reviennent dans plus d'une nouvelle, tout comme le quai, le restaurant chez Mado, la boutique de fleurs, la *track* de chemin de fer, la maison de Rose, la mer et la ville même. Au fil de sa lecture, le lecteur voit ainsi passer et repasser des personnages qu'il apprend à connaître. Certains personnages deviennent des témoins. Par exemple, dans la nouvelle « l'enquêteur », le narrateur témoigne de la mort de Blanche, personnage d'une autre nouvelle : il était à sa fenêtre quand elle s'est suicidée. Les destins s'entrecroisent, finissant par former un tout, tous les liens contribuant ainsi au tissu narratif de ce roman par nouvelles.

2.1. LA PERCEPTION DES LIEUX À TRAVERS LA STRUCTURE DU RECUEIL

L'EFFET DE COTEXTUALISATION DANS LE ROMAN PAR NOUVELLE

La particularité du recueil à l'étude est l'image globale du lieu qui se construit grâce au côtoiement de toutes les nouvelles. Comme nous l'avons vu un peu plus tôt, l'effet de cotextualisation rend le lieu plus complet, plus tangible et, grâce à cette stratégie de spatialisation, il semble plus vivant puisque le lecteur peut rassembler toutes les pièces du *puzzle* afin de représenter le lieu dans son ensemble. Chaque nouvelle est une partie d'un tout.

Dans *Il est venu avec des anémones*, la ville de Roses-sur-Mer est décrite de la même façon dans les nouvelles. Cependant, son caractère cruel est accentué par la mise en commun des textes. Les liens laissés ci et là dans les nouvelles rendent le recueil plus riche et contribuent à son appellation de roman par nouvelles. L'effet de cotextualisation permet également de montrer la concordance des points de vue sur un même lieu. On

comprend que la cruauté de la ville de Roses-sur-Mer n'est pas exagérée par un ou quelques personnages seulement puisque cette vision est la même dans tout le recueil, ou presque. Les nouvelles se répondent en échos par la récurrence des thèmes, des personnages et des lieux. Le croisement des mêmes personnages dans les nouvelles confirme qu'ils sont bien à Roses-sur-Mer sans même que l'on ait besoin de nommer le lieu. Par exemple, dans la nouvelle « Ce que dit Juliette », jamais on ne mentionne, dans le texte, que tout se déroule à Roses-sur-Mer, mais une foule d'éléments nous l'indique. L'histoire est narrée par un narrateur-personnage, Alice, qui ne cesse de répéter que ceci ou cela se passe « ici ». Elle mentionne que lorsqu'elle ne prend pas ses pilules, le soir, elle voit passer la femme de la nuit, celle qui est muette et qui porte une jupe rouge. Toutes ces informations nous permettent de conclure que le personnage dont Alice parle est Florence, le personnage principal de la nouvelle « Le vingt-huit août 1989 ». Cette nouvelle a également été placée au début du recueil pour que le lecteur puisse faire aisément ces liens. Alice parle aussi de son amie d'enfance dont elle a oublié le nom, qui est devenue muette un jour et qui a mis sa tête sur le rail. Ce personnage est Blanche, la protagoniste d'une autre nouvelle du recueil. Ces exemples clarifient le fait que le « ici » dont parle la narratrice est en fait Roses-sur-Mer. Alice semble être aux prises avec des pertes de mémoire et la folie, ce qui expliquerait pourquoi elle répète le mot « ici », car elle ne se rappelle plus le nom de l'endroit tout comme les noms des autres personnages. La nouvelle commence d'ailleurs par « bien sûr, je ne me rappelle presque plus rien » (IA, p. 159). Ainsi, les nouvelles du recueil sont placées de façon stratégique, car les informations des textes précédents permettent au lecteur de combler les vides. Bien sûr, la nouvelle « Ce que dit Juliette » pourrait être lue de façon indépendante, comme le veut l'esthétique du genre novellier, mais la cotextualisation lui donne un nouveau sens lorsque mise en commun avec les autres textes.

Dans *Il est venu avec des anémones*, le destin des personnages est sans issue. Ils sont emprisonnés par la ville et une sorte de frontière brumeuse s'érige autour d'eux comme une ceinture. On observe le même phénomène comme stratégie scripturale : le texte est « emprisonné sur lui-même », c'est-à-dire que, la plupart du temps, l'*incipit* répond en écho à l'*explicit* du texte par le retour à la même figure spatiale; ce sont des nouvelles-ouroboros puisque le début et la fin de la nouvelle finissent par se rejoindre

d'une façon ou d'une autre. Selon Pierre Tibi, « la conclusion de la nouvelle est un lieu d'intensité maximum, un moment de « renforcement » (N, p. 21), et « le début et la fin se signalent par une espèce de scintillement: ce sont deux lieux privilégiés » (N, p. 23). Le cadencement rhétorique est un mode de conclusion qui consiste en une répétition ou un renvoi circulaire (N, p. 25) et c'est ce type de conclusion que l'on retrouve dans plusieurs nouvelles. Ainsi, comme le dit Pierre Tibi, dans ce type de construction finale, « la récurrence de la conjonction tisse une chaîne, compactise la phrase qui semble alors borner le texte à la manière d'un infranchissable garde-fou » (N, p. 26). On pourrait également attribuer le mode du verrouillage maximum à la fermeture de plusieurs nouvelles puisque les protagonistes principaux meurent souvent à la fin.

Le recueil en entier est également construit de la même façon, avec un double mode de fermeture puisque les lieux et les événements vécus par chacun des personnages évoquent tantôt la création, tantôt la destruction. Ce recueil commence avec la création du village de Roses-sur-Mer et se termine avec sa destruction, dans un déluge, à la manière du premier livre du Pentateuque et du dernier livre du Nouveau Testament⁵⁴. La nouvelle initiale « Roses-sur-Mer » pourrait être considérée comme l'*incipit* du roman par nouvelles ; elle donne le ton au reste du recueil. La nouvelle finale « Cet été-là » pourrait être vue comme l'*explicit*, car elle en présente la conclusion. L'ordre des nouvelles suit également cette logique de création-fin : « Ailleurs dans le pays, on appelle Roses-sur-Mer la dernière escale » (IA, p. 11). Il a donc fallu porter une attention particulière aux nouvelles initiale et terminale qui participent à une autre manifestation qui découle du principe d'économie de la nouvelle : le début et la conclusion. Or le début et la fin sont tout aussi importants dans un roman par nouvelles, nous semble-t-il, et, souvent, la première et la dernière nouvelle se font écho. Plusieurs éléments comme le coquillage de la légende, le premier buisson de roses, la robe de Rose et sa maison sont des figures spatiales qui se trouvent dans la première nouvelle du recueil et qui sont de retour dans la dernière. Aussi, les mêmes thèmes tourbillonnent également dans ce roman par nouvelles : les amours perdues, la solitude, l'abandon, la mort, la folie... Tous les personnages sont dans des impasses, même la ville connaît une fin tragique.

⁵⁴ À cet effet, le titre du recueil est révélateur : la locution *Il est venu*, qui évoque un messie du passé, semble permettre, déjà, une lecture qui irait en ce sens.

On assiste aussi à un retour à la naissance, au commencement lorsqu'un personnage, vers la fin du texte, devient aussi nu que le fœtus dans le ventre d'une femme enceinte ou lorsqu'il se dépouille de ses bijoux, de son maquillage et de ses cheveux avant de mourir. Pour plusieurs, c'est un retour dans le ventre de la mer/ mère, « dans le confort des eaux du ventre » (*IA*, p. 155). Les rituels que font certains personnages, les trajets qu'ils effectuent jour après jour dans plusieurs nouvelles donnent aussi cette impression que tout tourne en boucle.

Par ailleurs, comme nous l'avons déjà mentionné, chaque nouvelle est indépendante, comme l'exige l'autonomie qui définit le genre, mais l'ordre dans lequel elles ont été placées est stratégique, comme le relève d'ailleurs Sébastien Lavoie : « c'est que tout tourbillonne lentement, dans ce livre, tout revient sans cesse [...]. Chaque nouvelle est largement autosuffisante et son pouvoir d'évocation se trouve démultiplié au contact des autres nouvelles qui lui répondent⁵⁵ ».

Finalement, ces observations justifient l'étiquette de roman par nouvelles pour le recueil *Il est venu avec des anémones*. De fait, l'homogénéité de ce recueil de Lyne Richard vient d'une triple récurrence : celle du lieu, des personnages et des thèmes. Ainsi, on comprend rapidement que « la mise en présence de textes les éclaire en outre les uns les autres, leur donne une signification qu'ils n'avaient pas isolément, comme une exposition de tableaux révèle, selon l'accrochage, ce que souvent on n'avait pas encore vu en eux⁵⁶ ».

LES STRATÉGIES DE SPATIALISATION

Les lieux prédéfinis comme la mer, qui possède déjà des significations paradoxales et la ville de Roses-sur-Mer, qui possède une signification importante dès le

⁵⁵ Sébastien Lavoie « Lyne Richard, Ryad Assani-Razaki, Francine D'Amour. » *Lettres québécoises*, n°137, 2010, p. 35–36.

⁵⁶ Jean-Pierre Boucher, *Le recueil de nouvelles. Études sur un genre littéraire dit mineur*, Montréal, Fides, 1992, p. 11.

départ, contribuent à mieux construire le recueil et à rendre le lieu plus tangible sans trop avoir recours à la description.

La mer est un lieu « chargé de mémoire et de culture » (CB, p. 404). Elle n'a donc pas besoin d'être réinventée puisqu'elle possède déjà plusieurs significations et se caractérise, la plupart du temps, par une teneur métaphorique marquée. Les liens qui existent entre les deux, dans plusieurs mythologies, sont indéniables. Gaston Desjardins écrit d'ailleurs, dans son livre *La mer aux histoires, voyage dans l'imaginaire maritime*, que : « comme la femme, la mer est cyclique, elle est à la fois bienfaitrice et menaçante, d'humeur changeante, énigmatique et complice des forces occultes⁵⁷ ». D'un autre côté, il faut aussi noter que Pontos, Océanos (un Titan, fils d'Ouranos) et Poséidon, pour ne nommer que les figures les plus évidentes de l'imaginaire occidental associées à la mer, sont toutes des entités masculines. La mer n'est donc pas toujours associée à une figure féminine. Cependant, nous pouvons quand même conclure que l'utilisation d'un lieu ayant déjà des significations préexistantes et étant une figure paradoxale d'emblée est une stratégie de spatialisation efficace. Stratégie qui répond non seulement au principe d'économie de la nouvelle, mais qui contribue également à rendre le lieu diégétique plus vivant et plus inquiétant puisqu'il est source de vie et de mort. Ainsi, la mer sort de son rôle principal : être un simple décor.

Outre la mer, Lyne Richard utilise des lieux publics tels qu'un restaurant, une gare et un quai. Ils ont cet avantage d'avoir des significations connues d'avance – ils n'ont pas besoin d'être élaborés. De même, le fait que la légende Roses-sur-Mer soit présentée dès le début permet d'établir cette aura de mystère, à caractère maléfique, tout au long du recueil. Ainsi, la légende n'a pas besoin d'être présentée dans toutes les nouvelles, ce qui sert bien le principe d'économie.

Contrairement au roman, le genre de la nouvelle ne présente que très rarement des descriptions détaillées. Dans le recueil *Il est venu avec des anémones*, il est difficile de se faire une image des lieux puisque la description est lapidaire. Lyne Richard n'utilise pas la description comme principal moyen pour établir le lieu, elle se concentre à dépeindre

⁵⁷ Gaston Desjardins, *La mer aux histoires, voyage dans l'imaginaire maritime*, ouvr.cité, p. 67.

les états d'âmes des personnages qui arpentent le lieu en question ainsi que de raconter leur sombre histoire. Autrement dit, l'auteur mise davantage sur l'atmosphère qui se dégage du lieu et sur la teneur des événements pour suggérer les lieux. Comme le souligne Pierre Tibi, il arrive souvent que le nouvellier représente le lieu à partir des sens « [c]omme le poème[,] [...] peut fixer une humeur, un état d'âme, une atmosphère plutôt que chercher à articuler une histoire » (N, p. 15). Il y a quelques indications qui nous donnent un petit aperçu de la ville. Par exemple, on apprend le nom de quelques rues et le nom de certains commerces. On sait également que l'autoroute, près de la station-service, s'érige comme une sorte de frontière entre la ville de Roses-sur-Mer et l'ailleurs. L'extérieur de la ville est un espace flou puisque le lecteur n'a aucune précision sur ce qui se trouve près ou en dehors de Roses-sur-Mer. Ces minces renseignements sur la situation géographique de la ville, et sur ce qui se trouve autour, restent vaporeux et donc, donnent l'impression que Roses-sur-Mer est isolée du reste du monde. D'ailleurs, paradoxalement, on remarque que malgré son appellation de « ville », Roses-sur-Mer ressemble étroitement à un petit village de bord de mer.

D'un autre côté, Roses-sur-Mer, endroit peu décrit, est une ville fantomatique. En fait, comme le dit Pierre Tibi, la nouvelle est friande de « fausses descriptions » (N, p. 56), c'est-à-dire que les repères topographiques servent plus à rendre compte du lieu ou de la psychologie des personnages qu'à représenter le paysage lui-même. Il arrive souvent que le paysage naturel devienne le paysage mental. Dans ce recueil de Lyne Richard, le caractère malsain de la ville se révèle à travers les événements tragiques que vivent les personnages et à travers leur désespoir. Ainsi, le lieu se matérialise dans la tête du lecteur surtout parce que la façon dont il a été relaté tout au long du recueil a de quoi bouleverser. Je pourrais emprunter les propos de Lahaie pour l'analyse d'une nouvelle de Corriveau dans *Ces mondes Brefs* en disant qu'« [u]n tel site localisé quelque part entre la réalité et le [mythe] [...] n'a pas besoin de contours : il suffit de lui insuffler une aura de violence et de cruauté pour qu'il se concrétise » (MB, p. 360).

Comme autre stratégie de spatialisation, Lyne Richard confère souvent aux lieux diégétiques un caractère métonymique. On remarque que les rues, le quai, la gare, semblent tous déserts ou presque. Ils sont révélateurs de la psyché des personnages ; les

lieux comme les personnages sont plongés dans la solitude. Exception faite du resto chez Mado, on voit rarement les personnages se rassembler ou se croiser dans les lieux. Chacun semble vivre sa vie de son côté sans se soucier des autres. Comme le remarque Gaëtan Brulotte, « l'espace favori de la nouvelle québécoise est d'ailleurs plus ou moins désert⁵⁸ ».

Bien que la ville de Roses-sur-Mer soit un lieu inventé et ne possède pas de référent dans la réalité, on remarque que l'auteure utilise parfois la toponymie pour évoquer un lieu sans le décrire. C'est comme si l'insertion de noms de lieu connus comme Rimouski, Québec, les Jardins de Métis, le jardin Van den Hende dans le recueil, donnait un côté plus tangible et plus vraisemblable à l'intrigue. Ces figures spatiales sont le fruit d'une évocation fugace, car seulement les noms sont mentionnés. La ville de Roses-sur-Mer devient encore plus mystérieuse puisqu'elle n'existe pas. Cela donne l'impression qu'elle était là autrefois et qu'elle a disparu comme l'Atlantide, lieu mythique, lieu inventé. La dernière nouvelle du recueil confirme même sa destruction, ce qui crée un doute dans la tête du lecteur qui connaît bien le Bas-Saint-Laurent, surtout que le nom de la ville ressemble beaucoup à Métis-sur-Mer.

La figure spatiale de la grande ville de Québec apparaît deux fois dans le recueil et s'oppose à la ville de campagne Roses-sur-Mer. La figure de Québec est également associée au personnage du frère de Rose qui s'oppose à la mer pour sauver les cendres de sa sœur. Ce dernier pourrait être considéré comme une figure de libre arbitre, Roses-sur-Mer n'ayant pas d'emprise sur ses actions, alors que les habitants de Roses-sur-Mer n'ont aucune prise sur leur vie. On comprend rapidement que la ville n'a pas le même pouvoir sur les habitants que sur les touristes qui, eux, n'ont pas peur de la ville, mais sont plutôt curieux. Certains vont dans cette ville pour y mourir. D'autres viennent en visite pour voir mourir quelqu'un qui leur est cher, comme le narrateur dans la nouvelle « La femme que j'aime », qui « aimerai[t] qu'elle meure là, sur-le-champ » (*IA*, p. 119) pour se sentir plus vivant. Certains viennent à Roses-sur-Mer par curiosité et « s'font prendre au piège. Ils se croient plus fins que les malédictions et que la mer » (*IA*, p. 137). Par exemple, le

⁵⁸ Gaëtan Brulotte, « Situation de la nouvelle québécoise contemporaine », in Vincent Engel (dir.), op. cit., 1995, p. 140.

personnage de Béatrice dans la nouvelle « Le voyage » part en voyage à Roses-sur-Mer et lorsqu'elle retourne chez elle et qu'elle touche les pétales qu'elle avait cueillis à Roses-sur-Mer, elle décide d'y retourner et de prendre, cette fois, un aller simple. Les touristes semblent être des proies parfaites pour la ville. Au final, « tout finit toujours de la même façon : ici, c'est un endroit où les gens aiment mourir. Ici, c'est un endroit qui aime voir les gens mourir » (*IA*, p. 137).

2.2 L'ORGANISATION DE L'ESPACE DANS LE RECUEIL : LA CONFIGURATION ET LA DISPOSITION DE LA FIGURE DE ROSES-SUR-MER

Ainsi, en sachant que la configuration spatiale permet de dévoiler « l'organisation de l'espace dans l'ensemble du récit » (*EN*, p. 114) et de mieux comprendre comment le lieu se construit, on peut dire que le recueil de Lyne Richard présente une configuration complexe puisqu'il est constitué de plus d'une figure spatiale. Ainsi, les multiples figures spatiales liées à la ville de Roses-sur-Mer et à son histoire mythique forment une séquence narrative.

Très souvent, la figure spatiale de la mer et de Roses-sur-Mer se côtoient dans un même texte. Nous verrons les particularités de ces figures spatiales dans le prochain chapitre. Autrement, on remarque une alternance entre les deux figures qui s'entrecroisent comme dans un tricot pour concevoir la toile narrative du récit global du recueil. On peut également dire que la mer et la ville sont des figures complémentives puisqu'elles suivent, la plupart du temps, l'ordre logique du récit (la création de la ville, la vie des habitants et la destruction de la ville). Aussi, Roses-sur-Mer pourrait être qualifiée de figure superposée puisque toutes les fois où elle fait son apparition dans les nouvelles, elle donne de nouvelles informations sur le lieu et/ou est soumise à une nouvelle focalisation. Le constat est donc que la ville de Roses-sur-Mer se retrouve dans absolument toutes les nouvelles du recueil et qu'elle devient une figure complète au final.

La teneur des figures spatiales ne varie pas beaucoup, car la plupart des narrateurs posent le même regard sur la ville et la considèrent maléfique. Aussi, la focalisation zéro

est le point de vue le plus récurrent dans le recueil, ce qui amène un examen plutôt objectif des lieux. C'est surtout le regard des touristes qui semble différer des autres points de vue puisque ces derniers sont attirés vers la ville comme par curiosité puisque la légende circule à travers le livre de L'Écrivain et ensuite par envoutement, ils ne la voient donc pas encore d'un mauvais œil. Par exemple, le personnage de Béatrice, dans la nouvelle « Le voyage », montre bien cet intérêt que portent la plupart des touristes qui viennent séjourner à Roses-sur-Mer.

Dans le premier tiroir de la commode, elle trouve un feuillet racontant la légende de Rose. Elle sourit. Il y a si longtemps qu'elle voulait venir ici. À vrai dire, c'est depuis qu'elle a lu ce livre qui l'a tant fascinée, *Il est venu avec des anémones*. Elle voulait voir l'endroit où ce livre avait été écrit. Comprendre comment on peut, avec les mots, rendre un endroit si vivant. À la fois repoussant et attirant. (*IA*, p. 66)

La mise en abyme du livre *Il est venu avec des anémones* tend aussi dans ce sens. Dans la nouvelle éponyme, on apprend qu'un écrivain, aussi habitant de Roses-sur-Mer, a rédigé ce livre parce qu'il n'avait jamais oublié ce jour où « son père poussant la porte du moustiquaire de la cuisine, [...] venait de voir son fils assis sous les pieds ballants de sa femme. Il avait laissé tomber le bouquet d'anémones qu'il avait apporté pour elle » (*IA*, p. 174). L'histoire de Rose de Chatigny s'était imposée à L'Écrivain. Il avait voulu l'écrire pour parler de cette malédiction qui avait tué sa mère et son enfance du même coup. Fait intéressant, dans la première nouvelle du recueil « Roses-sur-Mer », l'apparition de la phrase : « Nous avons des ventouses sous nos semelles » (*IA*, p. 11) est le seul élément qui nous permet de dire que la narration n'est pas en mode focalisation zéro, mais plutôt en focalisation interne. Cela nous laisse donc croire que ce texte doit se retrouver dans le roman *Il est venu avec des anémones* écrit par L'Écrivain de Roses-sur-Mer. Un constat semblable peut être fait à propos de la nouvelle finale « Cet été-là », dans laquelle on retrouve certains passages qui nous confirment que le narrateur est témoin de la destruction de la ville de Roses-sur-Mer :

Sur la crête, je ne sais pas si c'est la peur, mais j'ai cru voir des silhouettes, des centaines de silhouettes grises et pâles s'agiter dans un ballet étourdissant. [...] Je suis de ceux qui ont fui. [...] J'ai aussi vu deux squelettes qui se tenaient par la main. [...] Cette année, je suis tout seul. Les autres ne sont pas venus. La mer est calme. Je suis assis devant la maison de Rose. Rien n'a changé. Tout est désert. Il y a juste un coquillage là, à côté du premier rosier. Et, je vous jure, il chante (*IA*, p. 180-181).

Cependant, nous ne connaissons pas l'identité du narrateur, nous savons seulement que c'était un habitant de Roses-sur-Mer. Nous pouvons écarter le protagoniste de l'Écrivain puisque dans cette nouvelle on en parle à la troisième personne et on mentionne que « L'Écrivain a raconté son histoire à la télévision. Il n'a plus rien écrit depuis *Il est venu avec des anémones* » (*IA*, p. 181).

En faisant l'inventaire de toutes les figures spatiales du recueil, on remarque que chacune d'entre elles est reliée à la figure principale de la ville de Roses-sur-Mer. Les figures telles que le restaurant chez Mado, le quai, l'immeuble juché sur une falaise, la boutique de fleurs, l'auberge, la maison du poète, les maisons des habitants, et bien d'autres, sont des figures métonymiques de la ville elle-même. Les objets sont également métonymiques, ils renvoient à d'autres figures. À titre d'exemple, les roses et les pendentifs sont des représentations de Roses-sur-Mer et les coquillages renvoient à la mer. Dans ce recueil, tout s'emboîte à la manière de poupées gigognes. Par exemple, Madame Mado habite dans un appartement qui se trouve dans son restaurant, qui lui se trouve dans la ville, un espace lui aussi clos. Nous verrons cette caractéristique un peu plus en détail dans le prochain chapitre.

2.3 L'ÉTUDE DE LA FIGURE SPATIALE PRINCIPALE DE ROSES-SUR-MER ET DE SES SOUS-FIGURES

LES CARACTÉRISTIQUES DE LA VILLE DE ROSES-SUR-MER

Le recueil *Il est venu avec des anémones* regorge de figures spatiales. Cependant, pour mener à bien cette étude, nous nous sommes concentrée sur la figure principale de Roses-sur-Mer.

On appelle la ville de Roses-sur-Mer la dernière escale. Les gens y habitent ou y viennent pour y mourir. Même s'ils savent ce qui les attend, les habitants cherchent rarement à fuir et y accueillent plutôt leur destin. À cause de la légende qui hante les lieux, Roses-sur-Mer est associée au personnage mythique de Rose de Chatigny. En juillet 1846, Rose, vêtue de sa robe de future mariée, implore la mer de lui redonner son homme, parti depuis deux mois en bateau, et en échange elle offre sa voix à la mer : « Prends ma voix que j'ai si belle, supplie-t-elle, et pares-en tes plus magnifiques coquillages » (*IA*, p. 15). Elle finit par se défaire en cendres et sa robe blanche reste debout « comme une statue de satin » (*IA*, p. 16). Quelques jours plus tard, au même endroit, un rosier rouge prend naissance et défie le paysage. Le premier rosier rouge qui pousse devant la maison de Rose se trouve à être la réincarnation du personnage : Rose fait maintenant partie du paysage et devient le symbole de la ville et des amours perdues.

Le toponyme même de Roses-sur-Mer inscrit sa trace, la mer y est indissociable de la ville. Ainsi, le mot « Roses » est associé à Rose de Chatigny et donc à la propre cosmogonie du lieu; le mot « sur » pourrait représenter les rivages qui séparent la mer et la ville; le mot « Mer » représente le fleuve. Ainsi, l'usage de traits d'union pourrait même évoquer le lien entre ces trois figures spatiales. Mer et ville déterminent la vie et la mort des habitants de cette localité.

En somme, Roses-sur-Mer – la figure spatiale la plus importante du recueil – est une figure multiforme puisqu'elle est fusionnée à d'autres figures à la fois semblables et dissemblables : la mer, les rosiers, les rives⁵⁹. Ainsi, elles sont perçues comme des sous-figures de la ville de Roses-sur-Mer qui agissent toutes dans le même intérêt.

À Roses-sur-Mer, la senteur de rose est insupportable. Elle est semblable à l'odeur de la mort : « il ne m'est resté que cette odeur de mort dans la gorge, odeur de roses fanées [...] » (*IA*, p. 159). Cette senteur est un signe de mauvais présage ou pire encore un indice prémonitoire de la mort d'un personnage et, fait important, elle est plus

⁵⁹ La ville de Roses-sur-Mer fait penser à la Sainte Trinité, présente dans le Christianisme; elle est à la fois un tout et trois figures semblables. De la même manière, Dieu est à la fois unique et trois personnes égales (le Père, le Fils et le Saint-Esprit) qui sont fondamentalement distincts, mais qui représentent la même essence divine. D'ailleurs, Lyne Richard fait plusieurs fois référence aux textes bibliques dans son recueil. Ce phénomène pourrait, à notre avis, constituer l'objet d'une étude plus poussée.

présente à l'anniversaire de la mort de Rose, personnage de la légende dont on parle dans la nouvelle « Rose ». L'odeur de rose est un repère pour le lecteur, car elle constitue un indice qui permet de confirmer que tel ou tel personnage se trouve bien à Roses-sur-Mer. Cette petite localité marque tous les habitants et les touristes par son odeur; elle colle à la peau et reste dans les narines. Autrement dit, elle est un fil conducteur qui contribue à l'homogénéité du recueil. L'auteure utilise la toponymie comme stratégie de spatialisation dans la nouvelle « Roses-sur-Mer » pour comparer les parfums de Roses-sur-Mer aux odeurs que dégagent les Jardins de Métis et le jardin Van den Hende. Selon le narrateur, une fois que votre corps s'est empreint du parfum de Roses-sur-Mer, « plus rien ne vous rattache au reste du pays. Pas même l'odeur des azalées des jardins de Métis, pas même la beauté des pivoines du jardin Van den Hende. » (*IA*, p. 11) Ces deux figures spatiales servent à mettre en évidence l'envoutement des rosiers à Roses-sur-Mer, car rien n'égale le parfum de rose qui annonce la mort aux quatre coins de la ville : « il ne m'est resté que cette odeur de mort dans la gorge, odeur de roses fanées [...] » (*IA*, p. 159).

En analysant le recueil, on remarque qu'il y a presque autant de paradoxes que de figures spatiales. La rose, omniprésente dans la ville de Roses-sur-Mer est, elle-même, une figure paradoxale en ce qu'elle est à la fois douce à cause de ses pétales et sauvage à cause de ses épines et de sa tige rude. La couleur rouge des roses possède aussi différentes significations; elle est à la fois symbole d'amour, de passion et symbole de danger et de sang. Cette couleur se reflète autant sur le paysage (les rosiers rouges) que sur les lèvres des femmes qui se mettent du rouge à lèvres. La mer, de son côté, est aussi une figure paradoxale : son odeur peut être considérée à la fois comme étant agréable (odeur fraîche de sel marin) ou forte et nauséabonde (odeur de varech et de soufre).

Le simple fait qu'on caractérise Roses-sur-Mer comme une ville est par ailleurs contradictoire puisqu'elle ressemble plutôt à un petit village de bord de mer comme on en voit au Bas-Saint-Laurent avec peu d'habitants et peu de services.

À Roses-sur-Mer, le taux de suicide est élevé, les gens perdent l'usage de la parole après un traumatisme profond et souvent sombrent dans la folie. « Tous les étés, on ne compte plus les morts » (*IA*, p. 11) et l'hiver, il semble y en avoir moins. Ici, il y a

une inversion de ce qui est attendu comme représentation des saisons. L'hiver symbolise habituellement la mort et pourtant, à Roses-sur-Mer, alors que les rosiers sont gelés, on compte moins de morts. C'est lors de cette saison que les protagonistes se permettent plus de liberté et semblent mieux vivre. L'été, en revanche, la ville de Roses-sur-Mer est plus vivante que jamais et s'empare des êtres humains. La chorésie diffère d'une saison à l'autre. Roses-sur-Mer a un tempérament qui est régi par les saisons, tout comme dans la réalité, alors que les gens ont également tendance à réagir aux saisons et qu'ils doivent s'adapter en même temps que le changement du paysage. Ainsi, à Roses-sur-Mer, l'hiver, quand le paysage est figé, les habitants arrivent à mieux investir le lieu ou bien trouvent le courage de partir alors que l'été, les personnages n'arrivent pas à investir le lieu, ils le subissent.

Il n'y a pas que les figures spatiales principales qui sont paradoxales dans le recueil, les sous-figures⁶⁰ le sont souvent aussi. D'un point de vue extérieur, la ville de Roses-sur-Mer paraît charmante et intrigante. Le même effet se produit lorsqu'on regarde les habitations dans la ville et pourtant, dans les deux cas, l'extérieur est plus joli que ce qui se passe à l'intérieur. Par exemple, dans la nouvelle « Retour », Sarah revient à Roses-sur-Mer et cogne aux portes « des maisons qu'elle trouve sympathiques à cause de leur architecture, des couleurs, ou tout simplement parce qu'elles lui paraissent jolies » (*IA*, p. 31). Pourtant, même si les maisons sont accueillantes et que Sarah se dit « Ça doit être des bonnes personnes » (*IA*, p. 32), les habitants, eux, sont loin de l'être. On la gifle, on essaie de l'agresser sexuellement et on appelle le 9-11 en la voyant. Finalement, l'extérieur de leur demeure ne traduit pas leur caractère fort antipathique.

La mer est la deuxième figure spatiale la plus importante du recueil. Elle est à la fois une figure différente de celle de la ville de Roses-sur-Mer et en même temps très semblable puisqu'elle en fait partie. Elle est perçue comme le cimetière liquide de Roses-sur-Mer, là où reposent d'innombrables habitants et touristes. On dit aussi qu'à Roses-sur-Mer, « les drames fleurissent autant que les rosiers. » (*IA*, p. 160). De fait, les rosiers sauvages du recueil, qui évoquent ceux du littoral bas-laurentien, constituent une figure

⁶⁰ Les figures spatiales qui s'emboîtent telles des poupées russes dans des figures spatiales plus importantes.

spatiale et une métonymie de la mer. Les rives sont en quelque sorte complices de la mer tout au long du recueil.

La plupart des figures spatiales qui apparaissent dans le recueil à l'étude sont des synecdoques de la ville. Ainsi, les maisons, les commerces, le quai, le chemin de fer et plusieurs autres figures font partie de la ville de Roses-sur-Mer. Selon Lambert, « chacune des figures spatiales peut être complète, partielle, complétive ou répétitive » (*EN*, p. 115). Ainsi, la figure spatiale de Roses-sur-Mer est partielle lorsque analysée dans chaque nouvelle, mais elle devient complète lorsqu'on analyse le recueil d'un point de vue global et c'est là une particularité de *Il est venu avec des anémones*.

LA POROSITÉ DES FRONTIÈRES DE LA FIGURE DE ROSES-SUR-MER ET L'EFFET GIGOGNE

Selon les concepts d'espace strié et d'espace lisse de Deleuze et Guattari⁶¹, on remarque que la ville est un espace considéré comme strié puisque c'est un lieu organisé, habité. On y retrouve des maisons, des commerces, des rues : la rue Marina, la rue des Bouquets, la rue des Vagues-Bleues. La mer, elle, est plutôt perçue comme un espace lisse et ouvert, « espace non délimité, non partagé⁶² » qui s'oppose à la ville.

La délimitation de la ville de Roses-sur-Mer montre que le paysage est à la fois clos et ouvert. D'une nouvelle à l'autre, la ville de Roses-sur-Mer paraît parfois bien délimitée et parfois floue. Par exemple, le rivage est en quelque sorte une frontière entre la mer et la terre. Il est facile d'entrer à Roses-sur-Mer, mais très difficile d'en sortir. Paradoxalement, la ville possède un contour flou et pourtant les habitants sont emprisonnés comme sous une cloche de verre. Les visiteurs peuvent y entrer, mais les habitants, la plupart du temps, ne peuvent pas en sortir. Ceux qui veulent partir ou qui s'enfuient subissent un grand malheur. Par exemple, dans la nouvelle « Retour », la ville punit Sara lorsqu'elle s'enfuit vers une autre ville. Elle subit un accident de voiture

⁶¹ Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Gallimard, 1980, p. 600.

⁶² Deleuze et Guattari font remarquer que l'espace lisse correspond à ce que les Grecs anciens appelaient le *nomos* « espace non délimité, non partagé », qui s'oppose à la *polis*, c'est-à-dire à la cité, à la ville. Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Gallimard, 1980, p. 600.

quelques heures après être sortie de Roses-sur-Mer. Lorsque Sara revient à Roses-sur-Mer, dix ans après, elle est punie de nouveau : personne ne veut d'elle dans cette ville : tous, ou presque, lui referment la porte au visage, même sa propre mère. Paradoxalement, elle arrive à entrer dans la ville, mais n'arrive pas à entrer chez les habitants qui la repoussent tous en lui claquant la porte au nez.

Ainsi, on remarque une certaine porosité des frontières tout comme il y a une porosité entre la vie et la mort. Rose de Chatigny meurt et devient un élément du décor (un rosier) ; son âme traverse la frontière entre la vie humaine et la réincarnation. Aussi, on remarque que lorsque l'extérieur (le paysage) réussit à infiltrer l'intérieur (maison ou mental), il se passe des choses horribles. L'odeur de roses ou les bouquets de roses s'infiltrent parfois à l'intérieur des endroits clos et du même coup les drames arrivent. On pourra donc dire que le paysage olfactif, métonymie du rivage, s'infiltré dans les espaces fermés, comme les maisons des habitants. De ce point de vue, selon notre avis, on pourrait considérer les lieux comme des métonymies des personnages puisque lorsque l'extérieur s'infiltré dans un lieu à travers une brèche, le personnage est automatiquement contaminé, envouté.

Dans la nouvelle « Les crayons de feutres », au moment où le personnage principal ouvre les fenêtres et que « l'odeur des roses s'engouffre dans la maison », il prend le crayon feutre rouge, il se met à sourire et « un goût de sang arrive de plein fouet dans sa bouche » (*IA*, p. 59). Il se met alors à écrire avec rage et une odeur oubliée de son père refait surface, celle de la lotion Old Spice de Mennen. On comprend ensuite que le personnage se remémore un de ses souvenirs : il a tué son père pour défendre sa mère.

De son côté, le personnage de Blanche, dans la nouvelle « Une robe en coton jaune »,

longea les haies de rosiers sauvages et s'imprégna de leur odeur. Quand elle entendit le chant du train se rapprocher, elle s'agenouilla en tenant son immense bouquet contre elle. [...] Elle posa alors sa tête sur le rail pour aller retrouver Antoine à la dernière page du journal (*IA*, p. 80).

Ici, on mentionne que le personnage remplit ses poumons de l'odeur de rose juste avant de mettre fin à sa vie. Cet exemple montre que ce parfum est un signe précurseur de la mort.

Dans la nouvelle « Ce que dit Juliette », la narratrice raconte la mort tragique d'un personnage qui vivait dans le même établissement qu'elle.

Hier le détective est venu ici pour faire une enquête sur la vieille qui s'est pendue avec ses draps après la visite de son fils. Avant de venir lui rendre visite, son fils, qui n'était pas venu depuis des années, a cueilli des roses près du rivage. Il paraît que dans sa chambre ça sentait déjà le cadavre quand il est parti. Le fils ne comprenait pas pourquoi il devait tenir un foulard sur sa bouche alors qu'il avait apporté au moins trois tiges de roses très fournies (*IA*, p. 160).

Dans cet extrait, les roses que le fils apporte exhalent déjà l'odeur de la mort. Une fois que les roses ont franchi les murs de l'appartement, sa mère se donne la mort. Si ce n'est pas dans l'espace mental que s'infiltré l'extérieur, il arrive que ce soit simplement par une brèche, comme une fenêtre ou une porte. À titre d'exemples : Ophélie orne sa table d'un bouquet de roses avant de se suicider, Madame Mado laisse entrer l'odeur des roses dans son appartement avant d'y mettre le feu, des centaines de bouquets de roses séchées sont entreposées dans le grenier de Léa et son mari, Blanche dépose un bouquet de roses sur le chemin de fer avant d'y coller sa tête.

L'immeuble juché sur une falaise est un exemple de lieu qui montre cette porosité des frontières dans la ville de Roses-sur-Mer ainsi qu'entre la vie et la mort. Ophélie, dans la nouvelle « l'invitation », se suicide en sautant de la fenêtre de son immeuble - elle franchit une brèche et atterrit dans l'espace lisse, l'espace de la mort, et au même moment, « on dirait une colombe déchirant le bleu profond de la nuit » (*IA*, p. 52); elle finit par se fondre au décor. On dit aussi de cet immeuble qu'il est placé sur le bord de la mer et qu'il contraste avec le décor puisqu'il n'est pas naturel: « c'est un édifice très moderne qui occupe le paysage comme un faux bijou. » (*IA*, p. 45) Alors que la falaise et la mer semblent ne faire qu'un, l'édifice est considéré non authentique par les habitants puisqu'il n'est pas naturel. Cette figure spatiale semble jouer le même rôle que le quai, c'est-à-dire qu'elle est comme une sorte de porte entre l'espace strié et l'espace lisse, un

point de non-retour. Dans la nouvelle « L'invitation », l'appartement d'Ophélie contraste avec l'immeuble dans lequel elle habite qui contraste, lui aussi, avec le paysage. On dit aussi que sa personnalité ne concorde pas avec les autres locataires (ses voisins) qui parlent d'elle et la trouvent étrange. On pourrait donc dire que l'appartement d'Ophélie est une métonymie d'Ophélie, que l'immeuble en est une de la ville et donc que l'extérieur de la fenêtre est un passage de la vie à la mort.

Le personnage de Mado est également très lié au restaurant Chez Mado. Les deux sont indissociables et on dit que les deux sont aussi vieux et qu'après tout, « sa vie, c'était son resto » (*IA*, p. 83). Madame Mado passe son temps à travailler et « s'abreuv[e] à la vie des autres, grapillant des bribes de leur vécu et leurs expériences » (*IA*, p. 83). La figure spatiale du resto chez Mado est scindée en deux parties, c'est-à-dire qu'elle constitue à la fois la partie restauration et l'appartement de Madame Mado, situé au-dessus – dans ce sens le nom du restaurant est bien choisi. Alors que le restaurant est un lieu de rassemblement, rempli de nostalgie puisqu'elle repense à sa jeunesse en voyant ses jeunes clients, son appartement, lui, représente un lieu où Madame Mado est confrontée à elle-même. C'est à cet endroit qu'elle se met à nu : elle se lave, se déshabille, se démaquille et pleure en se voyant dans le miroir. À la fin de la journée,

Madame Mado monte à ses appartements au-dessus du restaurant. Elle se déshabille et prend une douche. Elle se regarde intensément dans le grand miroir qui vient de sa grand-mère. Mouillés, ses cheveux n'ont plus cette allure « grichoue ». Débarrassé de son maquillage, son visage perd son air grotesque et devient vulnérable. [...] Elle aurait tant voulue devenir autre chose qu'une vieille serveuse décatie. (*IA*, p. 87).

Ensuite, Madame Mado ouvre la fenêtre et respire l'air frais de la mer et l'odeur des roses qui semble la réconforter, même si elle est symbole de mort. « Elle a toujours aimé ce lieu malgré les menaces, la mort semée aux milles vent de la mer » (*IA*, p. 88). Paradoxalement, le personnage prend contact avec l'extérieur (lieu ouvert) à l'intérieur, dans un lieu fermé. Madame Mado entre en relation avec le paysage depuis son appartement (lieu fermé), en ouvrant les fenêtres de la même manière qu'elle entre en relation avec les gens (associés à l'extérieur) lorsqu'ils viennent dans son restaurant. Il y a constamment une barrière entre elle et le reste du monde; même sa vie, elle la vit à

travers les autres. Aussi, comme nous l'avons vu plus tôt, l'espace lisse et l'espace strié peuvent se rejoindre et se chevaucher et nous pourrions aussi dire que ces concepts ne sont pas fixes et peuvent changer selon la focalisation de la narration. Ainsi, dans la nouvelle « Madame Mado », puisque la vision du narrateur reste à l'intérieur du restaurant, cela fait en sorte qu'on le perçoit comme un espace strié (aménagé) et l'extérieur comme un espace lisse (ouvert). La lisibilité⁶³ des lieux est parfois différente selon l'angle de focalisation.

La figure spatiale du quai est considérée comme une ouverture de l'espace strié à l'espace lisse. Dans le recueil, on mentionne que « [p]rès du quai, la joie des hommes est désaccordée et les bateaux ne vont pas plus loin que leurs amarres » (*IA*, p. 12). Du moment qu'une personne quitte ce quai, il ne revient pas. C'est donc dire que la figure spatiale du quai ainsi que les rivages incarnent, symboliquement, la frontière physique entre les deux mondes (vie et mort). Le quai est aussi vu comme un simple lieu de passage lorsque le personnage ne franchit pas la limite, comme le personnage de Florence qui s'arrête tous les soirs sur le quai pour y jeter « une lettre d'amour dans les eaux sombres de la mer » (*IA*, p. 39).

À la fin du recueil, on remarque un débordement de l'espace ouvert vers l'espace lisse lorsque la mer se met à vomir des os et des débris de bateaux sur le rivage. « [La mer] prend possession de la ville avec ses vagues chargées de déchets » (*IA*, p. 179) et elle détruit tout sur son passage. Ainsi, bien que Westphal, Deleuze et Guattari expliquent que « l'espace lisse est en permanence menacé par le striage⁶⁴ », on remarque que le contraire se produit à la fin du recueil *Il est venu avec des anémones* puisque l'espace strié devient lisse. Après le déluge, il n'y a plus de trace d'organisation de l'espace, excepté la maison de Rose qui tient encore debout.

Bien que l'on arrive à se faire une image d'ensemble de la ville, il s'avère difficile de situer les sous-figures spatiales par rapport aux autres. Tous ses personnages seuls et cette série de lieux, qui apparaissent dans le recueil et qui sont plus ou moins connectés

⁶³ Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, ouvr. cité, p. 18.

⁶⁴ Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, ouvr. cité, p. 69.

entre eux dans un même monde, accentuent cette impression de solitude qui tourbillonne dans le roman par nouvelles.

Au-delà de la configuration, la structure de l'œuvre est elle aussi complexe. Il y a deux niveaux de narration. Le premier niveau englobe l'histoire globale où s'entremêlent les récits-témoignages des autres personnages de l'histoire qui sont parfois narrés au « je » et les écrits d'un narrateur omniscient, qui n'est pas L'Écrivain. Le second récit se trouve à être un extrait du roman *Il est venu avec des anémones* écrit par L'Écrivain de Roses-sur-Mer. La présence du pronom « nous », figurant dans l'*incipit* et l'*explicit* du recueil, indique que la narration est en focalisation interne. Ceci est un autre exemple de l'effet gigogne qui règne dans *Il est venu avec des anémones*, en plus des lieux et des histoires qui s'imbriquent les unes aux autres.

L'INVESTISSEMENT DE L'ESPACE PAR LES PERSONNAGES (CHORÉSIE)

Comme le fait Lahaie dans son essai, nous nous sommes penchée sur la relation entre les personnages et le lieu afin de voir comment le lieu dépend des personnages et vice versa. Ainsi, l'analyse de la chorésie a servi à comprendre comment les personnages du recueil s'approprient l'espace diégétique à l'étude, à saisir, comme le dit Christiane Lahaie, leur « manière d'être quelque part » (*CB*, p. 35) et plus précisément à Roses-sur-Mer.

Rapidement, on comprend que, dans *Il est venu avec des anémones*, la chorésie est fuyante puisque l'occupation est problématique : le territoire est lui-même un ennemi. Les habitants de Roses-sur-Mer habitent la même ville, mais vivent chacun pour soi, enfermés dans leur propre monde. Ils sont tous ancrés dans leur solitude: « des gens devant le téléviseur. Des chicanes d'amour, des insomniaques. Une vieille dame abandonnée près d'une fenêtre. Le poète qui écrit jusqu'aux petites heures » (*IA*, p. 39), un homme qui joue la même pièce au piano tous les soirs, Florence qui marche dans les rues de la ville, des gens, pour la plupart, abandonnés par leur mère. En bref, la solitude est partout à Roses-sur-Mer.

Dans le recueil, les protagonistes n'arrivent pas à investir l'espace et ils essaient de contrer l'enfermement par divers moyens. Le personnage de l'écrivain et du poète écrivent pour mieux habiter leur corps et l'espace qui les entoure. Madame Mado, à défaut de vivre sa propre vie, s'abreuve à la vie de ses clients. Elle se terre dans la routine et les histoires qu'elle entend.

Florence, elle, toutes les nuits, quelle que soit la température, marche dans la ville de Roses-sur-Mer depuis le vingt-huit août 1989. Elle a peur des souvenirs qui sortent le soir dans sa tête et « elle a peur de la mer qui prend des vies. Alors elle ne dort pas » (*IA*, p. 37).

Quand elle rentre chez elle, à l'aube, [...]. Elle prend [...] des notes sur tout ce qu'elle a observé. Elle note tout : les heures, les minutes, la température. Puis, elle se couche sur un lit installé en pleine clarté dans le salon. Et elle se remémore toujours la même histoire, car la nuit ne réussit pas à tuer sa mémoire. (*IA*, p. 40).

Tout porte à croire qu'elle n'arrive pas non plus à investir sa propre chambre, ce qui explique pourquoi elle place son lit dans le salon. Elle essaie de fuir la ville et ses propres pensées en restant toujours en mouvement et elle fuit sa chambre qui lui fait trop penser à son enfance.

Alice, « dans son mouroir » comme elle appelle le lieu où elle habite, réussit à s'évader en regardant par la fenêtre toute la journée et parfois même la nuit quand elle ne prend pas ses pilules. « Ici, dans mon mouroir, je regarde par la fenêtre toute la journée. Avec ce cahier et un crayon dans les mains. Depuis que je suis ici, mon univers se résume à cela. » (*IA*, p. 159). Elle se réfugie également derrière le personnage de son roman, Juliette, à qui elle parle comme à une amie imaginaire. Elle compose des poèmes d'asile comme Nelligan et écrit car, comme lui dit Juliette, « la littérature nous empêche de mourir » (*IA*, p. 160). Juliette lui dit aussi qu' « elle ne peut pas [la] faire sortir [de cet endroit], car elle pourrait être dangereuse pour [elle-même]. [Elle] pourrai[t] faire comme Virginia Woolf [...] » (*IA*, p. 160). En même temps, c'est comme si ce lieu clos lui permettait d'être à l'abri d'elle-même et de la mer qui pourrait la pousser à mettre fin à ses jours, à la manière de Virginia Wolf.

De son côté, le personnage de Sarah, dans la nouvelle « Retour », n'arrive à investir aucun lieu depuis qu'elle est partie de Roses-sur-Mer, il y a dix ans. Quand elle revient, les autres habitants la repousse et sa mère ne la laisse pas entrer. Elle ne semble trouver sa place nulle part.

Dans la nouvelle « Invitation », Ophélie, de par le décor de son appartement, semble avoir réussi à investir son logement. Tout dans son appartement traduit bien sa personnalité. La figure spatiale de l'appartement fait partie des figures les plus décrites dans tout le roman par nouvelles, on arrive à bien l'imaginer. Le décor est alourdi par la couleur foncé des murs et par toutes les babioles accumulées au fil du temps : des murs complets de livres et d'aquariums, dont certains sont remplis uniquement de coquillages. Les trois passions d'Ophélie sont les livres, l'eau et les vêtements noirs, ce qui explique la présence abusive de certains objets. Ce lieu permet de mieux saisir l'évolution psychologique du personnage puisqu'il change en même temps que lui. Au début, l'appartement est coloré et enseveli sous les objets tandis qu'à la fin, il est dépossédé de ses biens, car Ophélie décide de tout vendre en quelques heures. Au final, il ne reste que des assiettes bleues et un bouquet de roses sauvages qui orne le centre de la table. Ophélie repeint également tous les murs de son appartement en blanc, trois jours avant son anniversaire, un peu comme si elle tentait d'effacer son passé. Le lieu reflète l'état d'esprit du personnage. C'est une mise à nu complète: son crâne est nu (elle rase ses longs cheveux que ses amants aimaient tant), ses pieds aussi, son visage est sans maquillage, son appartement est vide et elle porte une robe blanche qui rappelle la pureté. « Elle se sent nue comme aux origines. Il ne peut avoir de nudité plus extrême que celle-là, quand, devant le miroir, elle ne trouve même plus de quoi s'identifier. » (*IA*, p. 47) D'ailleurs, son père lui dit : « T'as l'air d'un fantôme, ma fille, avec tes yeux perdus pis ta peau blanche et pis ta robe... » (*IA*, p. 49)

Ce ne sont là que quelques exemples qui montrent comment les habitants réussissent à habiter une ville qui les terrifie ou plutôt à survivre en contrant l'enfermement physique et mental par divers moyens. Ils sont à la fois prisonniers de leur propres malheurs et prisonniers de la ville elle-même. Seule Emma, la descendante de Rose, visite les autres personnages, des hommes seuls qu'elle console. On remarque que

le personnage d'Emma – qui est associé à Rose de Chatigny – est souvent caractérisé comme un objet faisant partie du décor - nous le verrons plus en détail dans le dernier chapitre du présent mémoire. On dit d'Emma qu'elle se fond dans le paysage et qu'elle habite la mer comme un poisson puisque « l'eau est aussi nécessaire à sa vie que l'air pour respirer » (*IA*, p. 21). Elle est un peu comme une Marie-Madeleine des temps modernes et une sirène. Contrairement aux autres habitants de Roses-sur-Mer, Emma arrive à se fondre à tous les espaces qu'elle rencontre sur sa route sans jamais toutefois se poser. Emma est la seule à pouvoir traverser la frontière entre la ville et la mer, sans subir la malédiction de Roses-sur-Mer; « elle défie le paysage, comme le premier rosier il y a un siècle et demi » (*IA*, p. 21). Les gens la détestent puisqu'elle est insouciante, inatteignable, « elle ne porte pas en elle de multiples malédictions » (*IA*, p. 22) et c'est probablement parce qu'elle est la fille de Rose qu'elle possède cette immunité. C'est donc la seule qui semble profiter de la vie à Roses-sur-Mer. En revanche, Emma ne réussit pas à habiter la ville (espace strié), elle vit plutôt sur son bateau (placé sur la mer, espace lisse), incapable de se loger dans la maison de Rose de Chatigny, sa mère. Emma ne s'attache pas non plus à un homme, elle les visite un après l'autre comme si l'amour ne l'intéressait pas ou lui faisait peur⁶⁵. Peut-être que sa malédiction consiste à rester seule comme sa mère, devenue buisson de roses.

En somme, les personnages sont loin de conquérir l'espace, ils le subissent, sont plutôt victimes et tentent de survivre de leur mieux. Alors que les habitants souhaiteraient partir de la ville, paradoxalement, les touristes, eux, tentent de fuir quelque chose en venant visiter la ville de Roses-sur-Mer.

⁶⁵ Emma ne s'attache à aucun homme qu'elle visite, comme si elle ne voulait pas connaître le même sort que sa mère Rose. D'ailleurs, elle refuse aussi d'habiter la maison de Rose.

CHAPITRE 3

L'ÉTUDE DE LA RÉVERSIBILITÉ CADRE-PERSONNAGE DANS LE RECUEIL *IL EST VENU AVEC DES ANÉMONES*

3.1. L'ANTHROPOMORPHISATION DU LIEU

En littérature, un personnage évolue habituellement dans un lieu, qui peut être réaliste ou inventé. Dans le roman, la représentation du lieu passe souvent par la description. Le genre de la nouvelle, qui « exprime l'instant plutôt que la durée » (CB, p. 61) déploie ses propres manières pour instaurer un lieu. Ainsi, le nouvellier a souvent recours à des stratégies spécifiques pour entrer rapidement dans la psychologie des personnages, comme l'explique Tibi dans son essai *La nouvelle : essai de compréhension d'un genre*. Pour ce chercheur, une certaine osmose entre lieux et personnages s'opère souvent, dans la nouvelle, par la personnification des uns et la réification des autres. Ainsi, comme le dit si bien Pierre Tibi, « cadre et personnage, dans la nouvelle, en viennent fréquemment à échanger leurs qualifications, de sorte que le lieu peut revêtir, dans la description, des caractères anthropomorphiques, tandis que l'actant humain peut, à son tour, recevoir les attributs d'un univers chosal » (N, p. 57). Autrement dit, l'évocation et la condensation qu'exige le genre nouvellier entraînent fréquemment un tel effet de « réversibilité »: le paysage en vient à refléter l'état d'esprit des personnages. Évidemment, comme ce chercheur le souligne, ce phénomène se retrouve aussi dans le roman, mais il est plus fréquent dans la nouvelle à cause du principe d'économie (en dire beaucoup avec peu de mots). Cette réversibilité cadre/personnage se traduit de plusieurs façons dans le recueil à l'étude.

Dans le roman par nouvelles *Il est venu avec des anémones* de Lyne Richard, on observe une stratégie de spatialisation particulière : la figure spatiale principale agit comme un personnage. Ainsi, on remarque que cadre et personnage sont amalgamés au point de créer un lieu-personnage.

La ville de Roses-sur-mer est présentée tantôt comme un décor, tantôt comme un personnage de l'histoire : elle est caractérisée comme un actant humain. Ce qui distingue cette ville, c'est qu'elle n'agit pas seulement comme un décor statique, elle participe activement à la structure de l'œuvre.

En ce qui a trait à la définition du personnage au sens plus large, [il] est une entité anthropomorphe impliquée (ou susceptible de l'être) en tant qu'agent (ou sujet) dans l'action thématifiée (c'est-à-dire « racontée » dans les signifiés) et fictive d'un produit sémiotique (un texte, une image, etc.)⁶⁶ ». C'est donc dire que la ville de Roses-sur-Mer peut véritablement être définie comme un personnage puisqu'elle est une entité anthropomorphe qui pose des actions et parce qu'elle possède une conscience, elle vit des émotions et suscite des émotions chez les autres personnages. Dans cette ville, il y a quelque chose dans l'air qui fait que même les gens seuls ne le sont jamais complètement. Le chant de la mer les accompagne, il s'accroche aux épaules.

Roses-sur-Mer n'est pas seulement un décor, elle est un être doté de raison et elle manipule les êtres humains comme elle le veut. Par exemple, dans le recueil, on peut voir que les gens sont amenés à pousser des gestes de destruction envers eux ou envers autrui. Les personnages du recueil sont abandonnés, tués, agressés, blessés et d'autres deviennent fous ou perdent la voix. La ville de Roses-sur-Mer est impitoyable et ne laisse personne indemne. Le narrateur de la nouvelle « Roses-sur-Mer » dit que « Ici, à Roses-sur-mer, on croit que la mer sort ses couteaux la nuit et vient trancher les cordes vocales de ceux qui n'ont plus assez de mots pour la douleur » (*IA*, p. 11). Cette citation est un bel exemple de personnification, elle rend le décor vivant. La mer accomplit une action que seul l'être humain peut réaliser, elle est décrite comme une meurtrière qui « s'empar[e] des êtres pour satisfaire son besoin d'histoires inachevées » (*IA*, p. 11). La ville de Roses-sur-Mer devient la mort elle-même.

Les verbes utilisés pour parler de la ville nous donnent souvent l'impression qu'elle est vivante. Dans la première nouvelle du recueil, le narrateur déclare que « la

⁶⁶ Louis Hébert, *Introduction à l'analyse des textes littéraires : 60 perspectives*, 2020, p. 106.

mer [...] est d'humeur à courir les cendres » (*IA*, p. 12). On suppose que cette affirmation signifie que la mer a le goût de tuer. Dans la nouvelle « L'enquêteur », le narrateur parle de Roses-sur-Mer comme si elle était un paysage et ensuite comme si elle était un personnage: « ici, c'est un endroit où les gens aiment mourir. Ici, c'est un endroit qui aime voir les gens mourir » (*IA*, p. 137). Cette citation illustre parfaitement cette particularité du lieu-personnage. Non seulement les verbes « aimer » et « voir » servent à personnifier la mer, mais on lui attribue également des sentiments et de mauvaises intentions en déclarant qu'elle se plaît à voir ses habitants mourir. À plusieurs reprises dans le recueil, les différents narrateurs vont par ailleurs qualifier la mer de cruelle comme si elle était un être malintentionné.

Ville et mer travaillent en chœur pour détruire les couples qui se forment à Roses-sur-Mer. Les couples ne résistent pas à la malédiction et ce, malgré tous leurs efforts. Les femmes se suicident ou deviennent folles, les hommes sont emportés par la mer, ou bien connaissent tout autre sort tragique.

Comme la ville de Roses-sur-Mer, la mer est une entité vengeresse. Rares sont ceux qui partent en mer à partir du quai de Roses-sur-Mer et qui en reviennent vivants. Dans la nouvelle « Océane », encore une fois, la mer est agissante et se mêle du destin des personnages : Océane naît sans jambes et « à la place, [elle avait] un membre plat qui ressembl[ait] à une nageoire. [...] Comme si [...] à force d'entendre [sa] mère parler de ses dauphins, [ses jambes] avaient décidé de se joindre, de s'aplatir et d'arrêter leur croissance » (*IA*, p. 143). À la suite de cet événement, la mère abandonnera sa fille et la mer emportera le père d'Océane, Jack. Dans la nouvelle « Le vingt-huit août 1989 », la mer semble également s'opposer au bonheur de Florence. Malheureuse depuis que ses parents l'ont abandonnée, celle-ci reste enfermée dans sa maison, mutique, jusqu'au jour où elle rencontre Olivier, le livreur de livres dont elle tombe follement amoureuse. Jalouse, la mer s'empare d'Olivier en renversant son bateau. Florence replonge alors dans son silence et ne redit plus un mot. Cette nouvelle illustre le rôle qu'exerce la mer sur ses habitants « aussi silencieux qu'un buisson de roses » (*IA*, p. 42).

Paradoxe, la figure spatiale de la mer, en plus d'être une entité vengeresse, sait aussi se montrer accueillante, comme les bras d'une mère. En cela, le recueil ne s'écarte

pas du symbolisme associé à la mer dans de nombreuses mythologies, comme le souligne Gaston Desjardins dans son ouvrage⁶⁷

si la mer apparaît fortement associée à la mort, elle semble pareillement être la source de fécondité, source de vie. Elle peut être associée à la naissance, à la renaissance ou à diverses formes de transformation. Dans de nombreuses mythologies, on l'a déjà dit, la mer symbolise les eaux primordiales, l'origine de toute création⁶⁸.

Dans la nouvelle « Le voyage », la mer est ainsi l'analogon de la mère pour Béatrice, venue séjourner dans une auberge de Roses-sur-Mer : « [e]lle aimerait vivre dans le ventre de la mer nuit et jour. Se perdre en elle. La saisir vraiment » (*IA*, p. 67). Toutefois, cette image maternelle n'est pas sans revers : dans la nouvelle « Retour », la mère de Sara est moins tendre que la mer à Roses-sur-Mer, mais tout aussi manipulatrice (*IA*, p. 31). Le rapprochement phonétique et symbolique des mots *mer* et *mère* perdure ainsi tout le long du recueil, entremêlant êtres animés et figures spatiales dotées d'organes ou d'attributs du vivant, comme dans « Prendre la route », où le fleuve devient cordon ombilical (*IA*, p. 156). Il est aussi possible de constater que les images sont parfois à double sens, comme lorsque l'enquêteur, dans la nouvelle « Prendre la route », dit « observer le visage de [sa] mère qui se brise dans le soleil couchant » (*IA*, p. 155), comme s'il parlait à la fois de sa mère et de la mer.

La dernière nouvelle du recueil, « Cet été-là », illustre le renversement à l'œuvre dans cette figure paradoxale de la mer : celle-ci est comparée à une mère accouchant, mais, au lieu de donner vie, elle s'apprête à anéantir la ville.

Le vent était très doux, ce qui était encore plus effrayant, car la mer semblait se mouvoir par elle-même avec rage et douleur. Oui, avec douleur. La mer était un grand cri de douleur. Comme une femme qui accouche (*IA*, p. 179).

⁶⁷ Cependant, plusieurs figures masculines évidentes, tirées de l'imaginaire occidental, sont également associées à la mer : Océanos (un Titan, fils d'Ouranos) et Poséidon, etc.

⁶⁸ Gaston Desjardins, *La mer aux histoires, voyage dans l'imaginaire maritime*, ouvr. cité, p. 98-99.

Naissance, renaissance et destruction font ainsi de la mer un symbole de purification et une source de rédemption. Si dans la nouvelle « Au commencement était la chair », pour le personnage Emma, ou dans « Les crayons feutres » pour le personnage-narrateur qui « a le sentiment que l'eau passe à travers lui et le lave de sa misère » (*IA*, p. 58), la mer est le bain primordial lavant de tous les péchés, elle apparaît aussi, au final, comme l'ultime punition divine.

L'étude de la polysensorialité dans le recueil est incontournable pour comprendre comment le lieu tend à se personnifier. Comme le dit Wetsphal, dans une perspective géocritique, il importe d'être à l'écoute des vibrations sensorielles du texte qui représentent un autre support pour présenter le lieu⁶⁹. Quand on analyse tous les sens, on remarque que l'odeur de rose est un peu comme une métonymie des rosiers et elle est personnifiée, c'est donc dire que le paysage olfactif est une synecdoque de la ville. L'odeur de rose présente dans la ville de Roses-sur-Mer est particulière en ce sens qu'elle devient presque humaine. Par exemple, dans la nouvelle « Le vingt août 1989 », on dit, en parlant du personnage de Florence, que « l'été, l'odeur des roses la prend si terriblement à la gorge qu'elle court très vite vers d'autres chemins » (*IA*, p. 39). Ainsi, l'odeur devient une menace pour le personnage qui tente de s'enfuir avant de se faire étrangler comme si l'odeur était un personnage sadique. On dit aussi que « Y en a à qui l'odeur des roses monte à la tête au point d'étrangler leur cerveau » (*IA*, p. 137). Ces extraits montrent que l'on prête des intentions malsaines à cette odeur de rose - complice de la ville - anthropomorphisée par l'emploi du verbe « étrangler » et par la formulation « prendre à la gorge ».

Si l'analyse du sens olfactif dans le recueil est importante, celle du sens auditif l'est tout autant. À Roses-sur-Mer, on entend surtout le chant de la mer et la plupart des gens ont perdu la parole après avoir vécu des traumatismes, car, nous l'avons dit plus tôt, la mer « tranche les cordes vocales » (*IA*, p. 11). Les habitants de cette ville sont atteints de solitude et de mutisme, ce qui n'est pas le cas de la mer : « [m]ême dans la plus grande des solitudes, il y a un souffle qui accompagne l'air, un chant qui se lève de la mer » (*IA*, p. 12). Ce phénomène n'est pas surprenant lorsqu'on sait que le personnage

⁶⁹ Bertrand Wetsphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, ouvr. cité, p. 199.

légendaire de Rose a donné sa propre voix à la mer. Dans ce cas-ci, le chant de la mer est une métonymie de la mer elle-même qui arrive à se propager d'une certaine façon vers la terre ferme grâce à son chant et donc, à avoir une meilleure emprise sur les habitants.

3.2. LA VILLE DE ROSES-SUR-MER ET SON EMPRISE SUR LES PERSONNAGES

Comme Roses-sur-Mer est considérée comme un lieu-personnage, elle suscite des émotions chez les protagonistes du recueil, mais surtout, elle semble les influencer, les manipuler. La plupart des habitants de Roses-sur-Mer vivent constamment dans la peur. Ils y demeurent alors qu'ils préféreraient partir, ils ont « des ventouses sous [leurs semelles] » (*IA*, p. 11). Autrement, lorsqu'ils réussissent à partir de ce lieu, quelque chose les pousse à revenir. « À Roses-sur-Mer, ça prend une forte raison pour partir. Cette raison doit posséder l'être en entier. Il faut le faire en avril avant que les nouvelles pousses des rosiers sortent de la terre » (*IA*, p. 40-41). Dans la nouvelle « Le vingt-huit août 1989 », on comprend que la ville de Roses-sur-Mer a une grande emprise sur les habitants et qu'elle trouve le moyen de les garder auprès d'elle puisque même ceux qui sont terrifiés et malheureux ne trouvent pas l'envie ou l'énergie de partir. Ils habitent la ville, sans réellement vivre pleinement leur vie. Ils se sont résignés à côtoyer la mort, car « à Roses-sur-Mer, la mort ne surprend plus personne. Elle est là en permanence, entre le petit déjeuner et l'aveu tout simple d'un amour. » (*IA*, p. 115-116)

Dans la nouvelle « Le voyage », Béatrice, le personnage principal, vient visiter Roses-sur-Mer lors d'un court séjour. « Il y a si longtemps qu'elle voulait venir ici. À vrai dire, c'est depuis qu'elle a lu ce livre qui l'a tant fasciné, *Il est venu avec des anémones* » (*IA*, p. 66). Elle voulait comprendre à quel point cet endroit si vivant pouvait être « à la fois repoussant et attirant » (*IA*, p. 66). Une fois rendue à Roses-sur-Mer, elle est comme envoûtée, « la mer au loin l'émerveille. Elle aimerait vivre dans le ventre de la mer nuit et jour. Se perdre en elle. La saisir vraiment » (*IA*, p. 67). Ici, il y a encore un jeu d'association entre mer et mère. Quelques jours plus tard, Béatrice repart et lorsqu'elle arrive à la gare (on suppose à Québec), elle ne veut plus rentrer chez elle et elle

fouille à l'intérieur [de son sac de voyage], porte à son nez les pétales qu'elles a ramassés là-bas. Son cœur bat tellement qu'elle n'a plus le contrôle de ses pensées. Celles-ci s'agitent autant que ses mains restées au fond du sac à tripoter les pétales de roses. Elle se lève soudain, envahie par une nausée qui amène à ses lèvres une eau salée qu'elle reconnaît. [...] D'un pas décidé, elle s'en va vers le guichet. Elle achète un billet, aller simple, pour Roses-sur-Mer (*IA*, p. 71).

Ce passage démontre l'ampleur des pouvoirs de Roses-sur-Mer. À partir des pétales de roses, elle réussit à manipuler les pensées de cette touriste, elle réussit à la convaincre de revenir et de tout abandonner. La ville de Roses-sur-Mer agit comme un filet à poisson : lorsqu'on est pris dedans, on ne peut plus en sortir.

Les personnages du recueil sont prisonniers de toute part puisque s'ils tentent de s'enfuir, ils mourront et s'ils restent, ils courent aussi le risque de mourir, car la malédiction plane sur tous les habitants. C'est Roses-sur-Mer qui a le dernier mot. Les personnages, engouffrés dans une impasse, se voient ainsi prisonniers du lieu et de leurs propres démons intérieurs (les personnages sont également prisonniers de leur propre corps, de leur propre douleur, leur corps étant la prison de leur âme). Ils décident souvent de se donner la mort pour se libérer; c'est pour cette raison que le taux de suicide est élevé à Roses-sur-Mer.

De plus, la ville s'attaque souvent à la mémoire de ses habitants, ce qui lui permet de mieux les manipuler. Dans la nouvelle « Retour », Sarah revient à Roses-sur-Mer après plusieurs années, sans trop savoir pourquoi et c'est comme si elle avait oublié les raisons pour lesquelles elle avait fui et «sa mémoire a gardé très peu de choses à la suite de son accident de voiture, quelques heures après être sortie de Roses-sur-Mer, il y a dix ans (*IA*, p. 32).

Autre exemple, dans la nouvelle « Ma mémoire d'elle », la ville semble s'infiltrer dans la mémoire de Léa pour y laisser sa trace alors que tout le reste s'évapore. Il n'y a même plus de place pour le nom de son propre mari, il n'y plus de place pour leur amour, les souvenirs d'eux. Au fil du texte, Léa débaptise son mari, sans jamais dire son vrai

nom. C'est uniquement à la fin de la nouvelle qu'on apprend qu'il s'appelle Emmanuel, puisque le narrateur nous le dévoile. Ainsi, Roses-sur-Mer devient la seule chose importante pour Léa. Par exemple, Léa lit tous les jours le livre *Il est venu avec des anémones*, taille les squelettes de rosiers nus dans la neige, rappelle à son mari à quel point ils sont chanceux d'habiter à Roses-sur-Mer. Son mari dit qu'elle ne disait pas grand-chose à part « les rosiers auront de belles fleurs, tu ne trouves pas, André » (IA, p.126). Lorsque Léa taille les rosiers, les épines transpercent sa peau. On pourrait croire que cela est une métaphore pour refléter le fait que Roses-sur-Mer s'empare du peu d'espace qu'il reste dans la mémoire de Léa : l'épine transperce la peau comme Roses-sur-Mer s'empare de sa mémoire. Plus le temps avance et plus elle est en symbiose avec la mer: « Tous les jours elle marchait près de l'eau, s'assoyait et méditait avec la mer, en parfaite communion avec l'eau » (IA, p. 129). À un moment dans la nouvelle, le mari de Léa la cherche et monte au grenier. Il remarque alors qu'il y a une grande quantité d'objets accumulés, principalement des souvenirs d'enfance et puis il aperçoit des centaines de bouquets de rose séchées accrochés aux poutres. Le grenier reflète la psyché de Léa, son paysage mental. Ses souvenirs d'enfance restent dans sa mémoire, mais les rosiers bourgeonnent et prennent beaucoup de place dans sa tête, ils s'accrochent à sa mémoire.

Si la ville fait tout en son pouvoir pour manipuler les gens et décider de leur sort, la mer veut, elle aussi, toujours avoir le dernier mot et ce du début jusqu'à la fin du recueil. Dans la dernière nouvelle, alors que la ville de Roses-sur-mer vient d'être engloutie par la mer, « le maire du village voisin a parlé d'en faire un musée et de redonner vie à Roses-sur Mer. Deux jours plus tard, il était retrouvé noyé dans la petite baie au cœur de son village » (IA, p. 181).

Quand ce n'est pas la mer qui est violente envers les personnages, ce sont eux qui le deviennent. La ville semble avoir tellement d'emprise sur les protagonistes qu'elle les pousse à poser des gestes irréparables : « Vous n'avez qu'à laisser monter la haine en vous et l'odeur des roses s'en mêle, s'entête à vous montrer le vertige de ses falaises. Le chant de la mer guide la main dans le geste le plus incroyable. Donner la mort » (IA, p.116). Ainsi, les protagonistes finissent souvent par se donner la mort ou tuer des

gens. Dans la nouvelle « Vous », on apprend que la narratrice a poussé sa mère du bord d'une falaise :

Vous ai-je dit que j'avais tué ma mère? Ce fut si facile. Des vacances inoubliables! Et ma mère qui adorait marcher la nuit. [...] Pousser sa mère et la repousser encore puisqu'elle hésite au bord, se débat un peu, s'accroche, s'agite. Elle ne crie pas cependant. Elle est dans l'effroi le plus total, suspendue entre deux mondes. (IA, p. 115-116)

La narratrice affirme également que sa propre mère avait d'abord voulu l'égorger avec son cordon ombilical lorsqu'elle était enceinte d'elle. Elle dit « Vous ne le savez peut-être pas, mais ma mère a voulu m'égorger avec mon propre cordon. Il m'en est resté comme un goût de mort dans la bouche. » (IA, p. 106)

De son côté, Madame Mado était follement en amour avec son bel Alessandro. Cette passion l'avait poussé vers l'horreur. Alors que son père voulait l'empêcher de voir l'Italien, elle l'avait bousculé vers la friture pour qu'il y plonge les mains. Les deux amoureux, rendus à vingt ans, avaient l'air d'en avoir quarante, c'est comme si la vie leur avait arraché un morceau. Ils mettaient cela sur le compte de la malédiction de Roses-sur-Mer. Le personnage d'Ophélie décide de se suicider, mais avant, elle empoisonne son père et trois de ses ex-copains. L'homme dans la nouvelle « Les crayons de feutres » poignarde son père pour venger sa mère. La mère de Sarah, dans la nouvelle « Retour », l'abandonne, les parents de Florence l'abandonnent, le grand-père du protagoniste de la nouvelle « menthe poivrée » agresse sexuellement sa petite-fille. Quand les personnages ne font pas de mal aux autres, ils se font eux-mêmes violence : Madame Mado (hypothèse), Florence, Blanche, Léa et Ophélie se suicident.

Tous ces exemples montrent l'emprise que peut avoir Roses-sur-Mer sur les protagonistes : elle les pousse vers la destruction tout comme elle se détruit elle-même à la fin du recueil.

3.3. L'INVERSION DES ATTRIBUTS ANIMÉ/INANIMÉ : QUAND LE PERSONNAGE SE FOND AU DÉCOR ET QUE LES OBJETS SE PERSONNIFIENT.

La réversibilité cadre-personnage est également présente dans les constructions opposées. La mer, comme la ville, agit comme un personnage, elle fait en sorte de rendre les habitants muets, elle leur enlève les cordes vocales, comme elle l'a fait à Rose de Chatigny. Si les habitants sont silencieux, la mer, de son côté, est plutôt bruyante : son chant envoûte les personnages pour qu'ils restent près d'elle. Par exemple, le personnage de Madame Mado entend, en haut de la côte, la mer qui la rappelle juste avant de s'enfuir⁷⁰. Les caractéristiques des êtres animés et inanimés sont inversées puisque le lieu, habituellement inanimé, chante (le chant du train, le chant de la mer) alors que les êtres animés ne parlent pas, se terrent dans le silence.

Dans la nouvelle « L'histoire de Rose », le personnage du frère de Rose est important, il semble interagir avec la figure spatiale de la mer: tandis que le personnage demeure immobile, la mer ondule, « en petits mouvements qui ressemblent à un serpent » (*IA*, p. 15), inversant les attributs animé/inanimé qui devraient régir leur comportement. La comparaison de la mer avec le serpent est contradictoire puisque le serpent est un être animé et qu'il est associé à la terre. D'un autre côté, il n'est pas étonnant de voir apparaître cette comparaison puisque la mer est associée au mal, elle a soif de vengeance, et que le serpent est également le symbole du mal d'un point de vue biblique⁷¹.

Toujours dans la nouvelle « L'histoire de Rose », lorsque Rose se défait en cendres, « [l]a mer perd ses allures d'eau calme. Elle prend le rivage avec les vagues qui courent plus vite que le temps » (*IA*, p. 16). Il y a alors un combat entre la mer et le frère du Rose. Encore une fois, il y a une opposition immobilité / mouvement : la mort de Rose versus le mouvement de la mer. L'être humain meurt tandis que la nature devient plus vivante. Par ailleurs, la figure spatiale de la grande ville de Québec, qui apparaît deux fois dans le recueil, plus précisément dans les nouvelles « L'histoire de Rose » et « Le voyage », offre un contraste avec la petite ville de Roses-sur-Mer en ce que ses habitants,

⁷⁰ Cela est une hypothèse puisque la fin de la nouvelle « Madame Mado » est implicite.

⁷¹ On retrouve énormément d'allusions aux textes bibliques dans le recueil de nouvelles *Il est venu avec des anémones*. Ceci aurait pu constituer l'analyse complète d'un mémoire de maîtrise.

représentés par le personnage du frère de Rose, s'opposent à la mer pour sauver les cendres de sa sœur. Contrairement aux habitants, qui eux sont passifs, il agit et tente de fuir la mer. Ainsi, puisqu'il vient de la ville de Québec, il est également une figure de libre arbitre, Roses-sur-Mer n'ayant pas d'emprise sur ses actions, alors que les habitants de Roses-sur-Mer n'ont aucune prise sur leur vie. Pourtant, la ville exerce globalement le même pouvoir sur les habitants que sur les visiteurs.

Dans la légende de Roses-sur-Mer, l'amoureux de Rose devient lui aussi décor puisqu'un peu plus tard, alors qu'il était parti longtemps en mer, le coquillage qu'il écoutait ne faisait plus qu'un avec sa propre chair. Ainsi, c'est dans la mort que les amoureux sont réunis : le coquillage qui portait la voix de Rose ne fait plus qu'un avec François. Le couple de François et Rose semble construit en miroir puisqu'on observe des figures inversées telles que voix/coquillage, bois/cendres. Encore une fois, le personnage et l'objet se fondent l'un dans l'autre. C'est pour cette raison que l'oreille collée au coquillage représente la légende de Rose et qu'il constitue les pendentifs des colliers vendus aux touristes en guise de souvenir de leur passage à Roses-sur-Mer.

Le coquillage et le buisson de roses sont des métonymies de Rose de Chatigny. On observe que ces objets inanimés, et bien d'autres, représentent un personnage mort. Il arrive souvent, dans le recueil, que les coquillages se mettent à chanter, comme le faisait autrefois Rose avant de donner sa voix à la mer pour qu'elle en pare ses plus beaux coquillages. Par exemple, dans la nouvelle « Les crayons feutres », le personnage principal s'imagine dans la mer et « dans sa main, un coquillage chante les amours perdues » (*IA*, p. 58). Dans la dernière nouvelle du recueil, « Cet été-là », à la toute dernière ligne, alors que le narrateur décrit la destruction de Roses-sur-Mer et que tout est désert, il mentionne qu'« il y a un coquillage, là, à côté du premier buisson de rosier. Et, je vous le jure, il chante » (*IA*, p. 181). Ces exemples illustrent bien ce procédé souvent utilisé par l'auteure : l'opposition animé/inanimé.

La robe de satin de Rose Chatigny aussi est souvent personnifiée. Lorsque Rose se défait en cendres, à la fin du recueil, le narrateur dit que « la robe de satin est debout près d'une fenêtre dans la maison de Rose et on dirait que celle-ci regarde au loin, vers la mer » (*IA*, p. 181). Le verbe « regarder » utilisé pour parler de la robe donne

l'impression qu'elle est animée, qu'elle est presque un personnage. On a l'impression qu'elle est toujours en mouvement, qu'elle se promène de nouvelle en nouvelle, et ce, de la première à la dernière nouvelle du recueil. Ceci illustre, encore une fois, une opposition entre animé et inanimé : l'objet est en mouvement et agit. Au début du recueil, la robe est devant la maison de Rose, ensuite elle est vendue dans un marché aux puces, elle est portée par Opale, qui se suicide en se jetant dans la mer et à la fin du recueil, la robe reprend sa place devant la maison de Rose.

C'est donc dire que tout ce qui subsiste de Rose de Chatigny perdure. La robe de satin, le buisson de roses et sa maison restent intacts jusqu'à la fin et même après le déluge. Dans la dernière nouvelle du recueil, on dit que la ville de Roses-sur-Mer est complètement détruite et qu'« on a entassé les os dans la seule maison qui a survécu au carnage, celle de Rose. Elle est restée debout, intacte, résistant à tout même si des os venaient cogner à ses fenêtres » (*IA*, p. 181). « Les milliers de rosiers se sont déracinés aussitôt que l'eau les a touchés. Tous déracinés. Sauf un » et « la robe est [restée] debout près d'une fenêtre » (*IA*, p. 181).

On remarque parfois dans le recueil que les personnages finissent par se fondre dans le décor et qu'ils deviennent eux-mêmes une partie du décor. Ainsi, la chosification d'un être humain est un procédé récurrent dans le recueil. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le personnage de Rose est le meilleur exemple pour traduire ce phénomène puisque le personnage se réincarne en buisson de roses.

De son côté, Emma, la fille de Rose, fait plus que s'adapter aux endroits qu'elle visite, c'est comme si elle s'y camouflait à la manière d'un caméléon. Elle devient un objet et surtout la création de tous les hommes qu'elle console « pour leur donner une raison d'exister dans la chair des femmes » (*IA*, p. 12). Dans la nouvelle « Au commencement était la chair », le menuisier-charpentier caresse Emma comme il caresse habituellement le bois. L'auteure a employé le même vocabulaire pour parler du bois et de la femme. Que ce soit une pièce de bois ou Emma, dans les deux cas, le menuisier-charpentier « la flatte, la sable, la rabote ». Et quand Emma entre dans l'atelier, il « [passe] affectueusement sa main rugueuse sur le bois en plusieurs mouvements doux et sensuels et ensuite il se dirige vers Emma. » Il agit de la même façon avec l'objet qu'avec

la femme. Lorsqu'Emma se rend chez le poète, elle se glisse sous la table pendant qu'il écrit avec sa plume. Par la suite, l'auteure utilise un verbe habituellement réservé à un être vivant pour parler d'un objet : « [Emma] entend la plume gémir sur les papiers et cela est beau » (*IA*, p. 24). Cette citation est à la fois une métaphore (la plume représente le poète) et une personnification (la plume agit comme un être animé). En réalité, la plume représente le poète qui jouit. L'objet devient le personnage et vice-versa. Lorsque Emma rejoint le peintre Paolo, il se met « à la regarder, à la modeler, à la pétrir, jouant du pinceau comme de son corps pour mieux saisir l'insaisissable en elle. *Le galbe de tes flancs, comme un collier, est l'œuvre d'un artiste* » (*IA*, p. 25). Dans cet extrait, le corps d'Emma devient une œuvre d'art entre les mains de l'artiste. C'est comme si elle devenait un objet, car « [e]lle a le sentiment de mourir là, sur place, prisonnière de la posture imposée par Paolo, pendant que sa chair reprend vie sur la toile » (*IA*, p. 25). Emma devient de plus en plus inanimée et reprend vie sur la toile du peintre : cadre et objet semblent ne former plus qu'un. Ici, il y a un paradoxe puisqu'Emma se sent tout à coup prisonnière de son corps et se sent plus vivante sur la toile. Par la suite, une fois rendue dans les serres de James, ce dernier « lui dit que son ventre est la terre » (*IA*, p. 27). Il dépose une plante garnie de longues racines sur le nombril de la femme. Elle devient à la fois femme et plante. Emma se promène d'un lieu à l'autre comme si elle voulait échapper à la malédiction.

Lyne Richard emploie aussi la comparaison pour accentuer le lien qui unit les personnages au lieu. Dans la nouvelle « Menthe poivrée », la narratrice est comparée à la mer quand l'écrivain lui dit : « tu bouges comme la vague » et « ton corps est une plage où j'aimerais mourir » (*IA*, p. 150-151). Ici, l'être animé est comparé à un être inanimé, un paysage. Dans la nouvelle « Ça », le narrateur dit que « ses pensées se dispersent comme des cailloux » (*IA*, p. 166). Encore une fois, l'auteure fait une comparaison avec l'état mental du protagoniste et le décor.

Parfois, le corps est aussi personnifié, comme dans la nouvelle « Madame Mado » où on dit que la serveuse « avait des seins qui avait une âme, [...] des seins qui commandaient de tomber à genoux, de prier sur leur beauté et de communier leur peau blanche, quasi irréaliste [...] » (*IA*, p. 84-85) Dans la nouvelle « Il est venu avec des

anémones », le personnage de l'écrivain (celui qui a écrit le livre *Il est venu avec des anémones*) « s'assoit près de la mer, immobile et se fonde dans le paysage comme une pierre, il [a] le sentiment d'habiter enfin le monde, de toucher la lumière. Mais, en même temps, il aurait voulu s'approcher d'elle et s'y couler, s'y dissoudre » (*IA*, p.1 73).

Ce sentiment paradoxal est présent chez quelques personnages du recueil. Ils sont tiraillés entre l'envie d'habiter le lieu et de le fuir par le suicide ou l'évasion. On suppose que l'envoûtement de la ville est responsable de cette envie de vivre et de mourir à la fois. La dualité vie-mort est énormément exploitée dans *Il est venu avec des anémones*. Dans le même sens, la mer est à la fois un symbole de mère, berceau, tueuse et tombeau. Ainsi, l'être humain est quelquefois comparé à un élément du décor et il arrive qu'il veuille se fondre dans le paysage.

VOLET CRÉATION

LES CONSERVES

« Quand j'abandonne les mots trop longtemps, on dirait qu'ils m'en veulent. Après mon absence, ils reviennent lentement, soulevant mon âme peu à peu, dévorant les ténèbres miette par miette. Les mots reviennent, s'entassent, se déplacent au gré du cœur et de ses multiples rebondissements. C'est comme une gifle, une caresse, un couteau et je vais dans les mots comme une vague dans la mer. »

« Vous », (*IA*, p.114)

Café colombien

Au loin, une caissière entre son numéro d'employé sur une machine. Toutes ses heures seront payées, les minutes aussi, les heures supplémentaires aussi.

Parfois, Laurie aimerait être cette caissière. Entrer son numéro d'employé sur cette machine et rentrer chez elle. Aucune planification à faire pour le lendemain, aucun courriel à envoyer tard le soir, aucune pile de copies qui l'attendent sur son bureau.

Elle pourrait essayer le nouveau jeu de société qu'a fabriqué son garçon, un verre de *vino rojo* à la main.

En pénétrant dans le vestibule, le toupet de Léonie est échevelé par une bourrasque d'air climatisé. Elle le replace et enlève la mèche de cheveux qui a été envoyée dans sa bouche. S'approche des rangées de panier, emboîtés les uns dans les autres. Elle en choisit un. Le fait rouler. Quelques mouvements de va et vient. Entend un bruit suspect provenant d'une roue avant. En sélectionne un deuxième, trop rouillé et puis un troisième, trop sale et continue jusqu'à ce qu'elle trouve LE panier. Celui qui ne fait aucun bruit et qui roule sans tracas. Neuf, sans rouille, sans odeur suspecte. Pour être choisi, LE panier ne doit en aucun cas être défectueux. Léonie déteste être prise avec un charriot brisé et pousser comme une dingue pour faire avancer un engin avec une roue branlante. Elle a trop souvent eu des paniers indomptables qui refusaient d'aller dans la bonne direction. Ou encore qui poussaient des lamentations suraiguës, ce qui amenait tous les clients à la dévisager. Elle ne se fait plus prendre maintenant.

Quand elle fait l'épicerie, elle est en tête à tête avec elle-même. Pas de conjoint, pas d'enfant, pas d'adolescents.

Elle empoigne un autre panier. Après quelques vérifications, il semble performant.

Léonie aimerait franchir la barrière de métal, mais une cliente lui bloque la route. Cette dernière prend le temps de désinfecter son panier avec des lingettes qu'elle cache dans son sac à main. Léonie regarde sa montre et soupire. La femme reprend une autre lingette. Visiblement, elle a une phobie des microbes. Léonie roule des yeux. Enfin, la dame s'aperçoit que Léonie attend et dégage son panier du chemin.

Une odeur de poulet rôti s'infiltré dans les narines de Léonie. Elle imagine la peau dorée, la chair blanche et filamenteuse qui fond sous la dent. L'odeur qui emplit l'épicerie indique qu'ils viennent tout juste d'être retirés des grandes broches du four. Léonie aperçoit au loin le four à poulets. La flamme est éteinte. La commis pousse un chariot alourdi par une vingtaine de poulet installés dans des dômes de plastique. Elle les installe un par un dans le réchaud. Les clients s'empressent d'aller chercher le leur comme s'il s'agissait d'une denrée rare. C'est tout juste s'ils ne se bousculent pas.

Elle espère qu'ils en laisseront, elle en a besoin d'au moins deux. Elle doit faire des lunchs équilibrés pour toute la famille alors elle sauve du temps quand elle n'a pas besoin de les faire cuire. Laurie manque de temps pour cuisiner. Personne ne sait, mais souvent, elle achète des mets déjà cuisinés, les plus sains, pour les mettre dans les thermos de son garçon et de son amoureux. On n'y voit que du feu.

La musique qui sort de l'intercom, semblable à celle qu'elle écoute lors de ses entraînements, lui rappelle qu'elle doit contracter ses abdominaux le plus souvent possible. Elle aimerait bien faire la même chose avec son fessier. Contracter une fesse à la fois, pendant 10 secondes jusqu'à ce qu'elle sente ses muscles chauffer, mais, aujourd'hui, son manteau arrête au-dessus de ses hanches. On remarquerait tout de suite le mouvement de ses fesses. Il ne faudrait surtout pas attirer les regards sur son postérieur.

Léonie adore sentir tous ses muscles chauffer. Le lendemain d'une séance intensive de jambes, par exemple, elle s'attend à avoir de la difficulté à marcher puisqu'elle s'entraîne au point d'avoir des courbatures le lendemain. Elle aime ressentir cette inflammation satisfaisante provenant des micro-déchirures de ses muscles. Cette douleur lancinante sous sa peau est une véritable drogue, elle lui rappelle qu'elle est bien en vie. Un squat,

une fente sautée, un push-up, quelques burpees et des haltères toujours plus lourds. Elle ajoute un peu de musique latine et tout devient amusant. Et quand le refrain est de retour, elle fait rouler ses hanches comme ils roulent leur r en espagnol. Et en cachette, devant le miroir de la salle de bain, elle contracte. Elle aime regarder la courbe de ses biceps et de ses fesses rebondies.

Au département de la boucherie, des piles et des piles de paquets de steak haché en spécial empilés les uns sur les autres. Plusieurs colonnes côte à côte dans le tombeau réfrigéré.

Des piles et des piles. Comme les copies d'examen qui attendent de se faire corriger sur son bureau. Les piles et les piles de productions écrites, d'examens de lecture, de tests de conjugaison qui avalent tout cet espace derrière cette porte blanche. Cette pièce qu'elle referme chaque fois, pour ne pas voir tout ce qui s'y empile. De peur d'être elle aussi avalée.

Après ses séances d'entraînement, son tapis sous le bras, des haltères dans les mains, elle passe devant cette porte fermée. Ses muscles se recontractent aussitôt. Toutes ces piles sont cachées derrière.

Il s'agirait qu'elle entre, non pas pour corriger, mais pour attraper la copie qui règne sur la plus haute tour. Celle qui rivalise avec la Burj Khalifa. Ensuite, elle plierait la feuille, de façon bien précise, pour en fabriquer un avion.

Un avion de papier semblable à ceux confectionnés par ses élèves, ceux qui fendent l'air, parfois, dans sa classe. Et puis, elle entrerait dans sa frêle machine volante pour s'envoler en Espagne ou en Irlande, ou en Australie, ou aux Philippines ou au Portugal. N'importe où. Très loin de cette porte. *Muito longe. Por uma vida emocionante!*

À la boulangerie, des ciabattas sortent du four. Léonie contemple la vapeur qui sort des baguettes en valsant. Le boulanger remet une autre fournée et ajoute du temps à la

minuterie. Le tic-tac incessant lui fait oublier le goût tiède et le parfum de levure de la boulangerie. Elle se retrouve devant la porte. Le cliquetis de l'horloge de son bureau. Le son du temps qui passe. Un son qui a le pouvoir d'augmenter son pouls aussi rapidement que le *workout* d'hier soir. Les battements de son cœur au rythme de la petite aiguille. Les évaluations des élèves entassées sur le coin du bureau. Aucune trace d'encre, aucun résultat pour mesurer leur valeur. Elle se sent coupable. Elle laisse ses élèves s'impatienter de leurs résultats. Mais par quelle pile commencer?

Les copies sont d'une blancheur immaculée, comme cette porte close sur laquelle est écrit en lettres dorées : Bureau. La sueur dans ses yeux. Les lettres se brouillent et forment le mot : Bourreau.

À l'épicerie *Bon marché*, Léonie observe le panier des gens. Trop de glucides, trop de chips, pas assez de légumes. Son regard s'arrête sur celui d'une dame en tailleur. Son visage lui semble familier. Probablement la maman d'un élève. Son panier est rempli d'aliments frais et bio. Brocoli, concombre sans pépins, fraises du Québec, bananes, patates douces, pain sans gluten, graines de chia moulue, beurre d'arachide naturel. Enfin quelqu'un qui se soucie de son alimentation!

Tout à coup, elle croit reconnaître cette voix éraillée et puis, ces boucles dorées. Un de ses élèves. Tristan. Léonie tente de bifurquer le plus rapidement possible. Les roues lui obéissent sans problème. Elle l'a bien choisi. Il faut fuir, loin. Elle passe en deuxième vitesse. C'est le temps de savoir ce que cet engin a dans le ventre. La culpabilité monte dans sa gorge à la manière d'une éruption volcanique. Ce goût de basalte qui brûle la langue. Tristan n'a toujours pas eu sa note de production écrite. D'ailleurs, ses 89 autres élèves non plus.

Elle s'est arrêtée hier, épuisée, après avoir corrigé les 90 tests de conjugaison. Son nouveau stylo à bille venait de mourir au combat, sur le territoire du verbe « jouer ». Il n'avait pas eu la force de barrer le mot « jousent ». Son fils a cogné à la porte de son bureau. Il voulait qu'elle vienne le rejoindre. Il avait créé un jeu de société et sa mère devait être le cobaye. Léonie a dû décliner son offre. Il lui restait encore à planifier les

cours de demain sur la subordonnée relative et préparer un quiz ludique afin de consolider les apprentissages. Et comme d'habitude, tout cela lui prendrait plus de temps que prévu, car elle changerait les polices de caractère une dizaine de fois, modifierait ses exemples, ajouterait de l'animation dans son Power Point. Pour que tout soit parfait. Pour déposer une étincelle dans un œil adolescent. Un germe de plaisir, un pépin d'intérêt, un bourgeon de passion. Comme l'avait fait Monsieur Lavoie, en 3^e secondaire. Avec ses anecdotes comiques et invraisemblables, il lui avait fait aimer son cours. Jamais les participes passés n'avaient été aussi amusants à travailler. C'est à ce moment qu'elle avait décidé de devenir enseignante.

Son fils avait répété sa question

- Veux-tu essayer le nouveau jeu que je viens de créer maman? J'ai besoin de toi. Tu seras mon cobbaye.
- *Une autre fois*, avait-elle encore mentionné à son fils.

Léonie continue d'avancer. Regarde derrière. Aucune trace de Tristan. Elle semble l'avoir semé. Fait un virage dans l'allée des pains. Pain déjeuner, pain sésame, pain muffin anglais, pain naan, pain multigrain, pain hot dog, pain hamburger. Son attention a trébuché sur une affiche.

Cher clients,

Il n'y a plus pains de la marque Première Moisson. Nous n'en n'avons pas reçu dans notre commande.

Nous sommes désolés de cette situation.

Merci de votre compréhension.

Le message est bourré de fautes. Léonie cherche son cellulaire. Tapote les poches de son manteau. Il n'est pas là. Son cœur omet deux battements. Elle glisse sa main dans sa

burse. Éloigne les stylos et les post-its en forme de pomme et de cœur qui prennent tout l'espace. Des autocollants tapissent le cuir intérieur. Ceux qu'elle mettait sur les dictées en début d'année. Attrape son téléphone. Prend une photo de l'affiche pour son nouveau projet. Elle photographie régulièrement les erreurs sur les affiches dans plusieurs commerces et prend en note les erreurs syntaxiques dans les bulletins paroissiaux. Il y en a dans pratiquement tous les commerces, les menus des restaurants et sur les étiquettes mal traduites des produits. Elle est en train de préparer une activité pédagogique sur les erreurs grammaticales avec ces perles. De cette façon, elle réussira à convaincre ses ados d'apprendre à bien écrire.

En passant dans l'allée des sauces et des vins de la SAQ, Léonie attrape une grande bouteille de rouge et un rosé en spécial. Des vins d'Espagne. Les dessins sur les bouteilles font rêver. Elle s'imagine en Andalousie entourée de vallées verdoyantes, regorgeant de vignobles. Sent le goût d'un vin aromatique, fruité, riche en alcool qui coule dans sa gorge.

¡El mejor vino!

Le bruit strident d'un panier défectueux résonne dans ses tympans. Le son est semblable à celui que font des ongles sur un tableau à craie. Léonie secoue la tête pour chasser l'écho assourdissant. La propriétaire du panier qui tente de diriger son chariot défectueux en ligne droite, passe devant elle, insouciante.

Le regard de Léonie est attiré vers une jeune fille, un peu plus loin, qui avance la tête baissée. Elle la voit cracher un chewing-gum dans un mouchoir. Eurk! Pourquoi faire ce genre de chose en public? Elle n'arrive pas à voir son visage, complètement caché par ses cheveux. Sa tête, elle, est engloutie par son grand capuchon et son corps est recouvert d'un chandail trop grand pour elle. Léonie se demande comment elle fait pour voir où elle marche. Dans son panier, un céleri et un melon d'eau. Zut! Elle a manqué l'étalage de pastèques tout à l'heure. Tant pis! Pas question de retourner au rayon des fruits et légumes et risquer de tomber sur Tristan.

Léonie continue son chemin jusqu'au bout de l'allée. Fait demi-tour et remet les bouteilles de vin à leur place. Que diront les parents s'ils voient l'enseignante de leur enfant avec des bouteilles de vin dans son panier? Elle imagine déjà une photo d'elle publiée sur *Spotted l'épicerie Bon marché : ma prof est alcoolique*. Elle prend son téléphone et envoie un texto à son amoureux. Il ira en acheter après le travail. C'est plus prudent.

Léonie contracte les abdominaux. Relâche. Elle n'aura pas le temps de s'entraîner après le souper. Ce soir, c'est décidé, elle attaquera les piles. Les plus hautes, celles qui lui donnent le vertige, celles qui vacillent au moindre courant d'air. Celles qui sont confinées derrière la seule porte close de la maison.

À l'école aussi, elle n'arrive pas à faire toutes les tâches sur sa liste. Photocopier, plans d'intervention, rencontre avec la direction, appels aux parents, rencontres de suivi avec certains élèves pour faire un suivi, corrections, planification. Et puis, il y a les soirs prévus pour les formations, les rencontres des différents comités, pour les réunions mensuelles avec la direction, la rencontre de parents pour le bulletin...

À l'école, son bureau est envahi par des post-its de toutes les couleurs. Ils ne forment pas un arc-en-ciel, ils lui donnent le vertige. Elle n'arrive plus à les classer en ordre de priorité.

Léonie est payée pour 32 heures de travail hebdomadaire. Elle en fait près de 60.

Entre les boîtes de spaghettis et les boîtes de cannellonis, Léonie réfléchit. Les pâtes doivent tellement être goûteuses en Italie.

Soudain, une jeune femme passe à côté d'elle en dansant. Elle fait un tour sur elle-même, imite un mouvement de Michael Jackson. Ses écouteurs crachent une musique rythmée. Même Léonie a envie de danser.

La musique s'éloigne et laisse place à une vieille chanson de Céline Dion qui passe dans l'intercom du magasin.

*J'irai où tu iras, mon pays sera toi
J'irai où tu iras qu'importe la place*

Qu'importe l'endroit

Léonie ajoute une boîte de spaghettis dans son panier. Pour souper, elle les fera cuire

Al dente con molto formaggio.

Elle se dirige vers la section Café et Thé. Sa vie carbure à la caféine. Son efficacité en dépend. Elle choisit du colombien velouté en grain. Sa seule façon de goûter un petit bout de la Colombie. Voyager à bord de sa tasse de café, les deux pieds dans sa cuisine.

Une première gorgée. *¡Qué café de exquisito sabor!*

Une deuxième gorgée. Elle est déjà rendue près de la Bibliothèque Virgilio Barco à Bogota ou au Festival des Fleurs de Medellín. Une troisième gorgée. Elle mange un empanada bien garni et aperçoit, caché entre deux palmiers, un immense jucumari. Bientôt, elle partira en expédition dans la jungle et elle verra les singes se balancer de liane en liane.

¡Qué vida tan agitada!

Le vrombissement des réfrigérateurs commerciaux la ramène sur le carrelage froid de l'épicerie. Elle hume une dernière fois les grains, les met dans la machine à moulin. Ouvre un sac de papier. Puis vérifie ses notifications Facebook. De nouveaux documents ont été déposés sur le groupe *Enseignants de français du Québec*. Quelques exercices pour travailler les participes passés. Elle ouvre Messenger. Son amoureux lui pose la question qu'elle déteste tant : *Qu'est-ce qu'on mange pour souper?* Elle ne répond pas. Jette un œil sur la machine. Le café moulu a débordé du sac. Elle soupire. Secoue le trop plein et avertit un commis de sa maladresse.

Nectarines

Aujourd'hui, on a le même quart de travail. C'est rare que je commence à cette heure. Ma gérante m'a désignée pour former deux nouveaux employés. Il faut que je leur montre comment ouvrir le département des mets cuisinés avant l'arrivée des clients. Je trouve encore dommage que tu aies été engagée dans un autre département que le mien.

En même temps c'était prévisible. Yan, le gérant des fruits et légumes, ne demande pas aux ressources humaines de passer les entrevues, il les fait lui-même. Il n'engage que des jeunes filles.

Ce qui me console c'est que d'où je suis, j'arrive à te voir. Tu es si belle à regarder, Raphaëlle.

Tes larmes coulent sur tes pommettes *pêches juteuses*.

Ton mascara appliqué généreusement sur tes cils ne coule pas, il est hydrofuge. Tu souris comme dans une publicité de *Crest*.

C'est la première fois que tu coupes un oignon de ta vie. À l'épicerie *Bon marché*, Monique, la dame qui est chargée de te former, ne cligne pas d'un œil. Elle en a vu passer des oignons dans sa carrière.

Toi, tu n'arrives plus à voir les clients qui défilent devant le comptoir. Tes yeux sont embrouillés. Chlorure de sodium, lipides, enzymes. Quelques gouttes arrivent à s'accrocher à la commissure de tes lèvres. Le goût te rappelle les noix d'acajou rôties au sel marin que tu achètes en vrac. Celui de l'été, la puissance du soleil, le vent chaud qui roule sur ta peau. Ou celui du fleuve, des goulées fortuites d'eau de mer, quand tu nageais maladroitement dans ton maillot à falbalas.

Par chance, tu portes un gant de maille. Parfaite nouvelle employée, fidèle aux recommandations de la CNESST. Sans quoi, privée de ta vision, tu aurais pu te couper un doigt.

On t'a demandé de tout trancher en juliennes et de faire des paquets de 250 grammes. Des oignons tout prêts coupés, pour les clients pressés. En même temps, tu les comprends ces gens de ne pas vouloir couper leurs oignons. Personne n'aime avoir les yeux incendiés et les joues inondées de larmes.

Disons qu'aujourd'hui, j'en suis sûre, tu aurais apprécié avoir une paire de lunettes de piscine pour empêcher les effluves de t'écorcher la rétine. En même temps, tu sais que ce n'est pas le genre de chose que l'on traîne dans son sac à main et encore moins un objet que l'on se prête entre collègues et sœurs-de-sacoche.

Tu aurais été du genre à porter un masque de plongée ridicule et un tuba juste pour faire rire les gens.

Moi, j'aurais aimé sécher tes larmes avec un mouchoir, délicatement. J'aurais fait attention pour ne pas abîmer ton joli maquillage.

Une fois ta vision rétablie, tu vérifies ta liste de tâches. Tu dois maintenant couper les fruits. Melon miel, ananas, cantaloup, mangue. Ça sent le *popsicle*. Les morceaux de fruits doivent être coupés en cubes. L'odeur de la mangue te rappelle inévitablement ton premier voyage dans le sud avec tes parents, au Costa Rica. Tu étais tellement difficile que tu avais mangé essentiellement des fruits exotiques, bien meilleurs que ceux que l'on achète ici en magasin. Tu m'avais raconté que là-bas, les Costariciens dévorent la mangue encore verte avec juste une pincée de sel.

Tu as une envie irrésistible de danser la salsa avec des noix de coco et un collier en fleurs. Ça se voit. Tu danses dans ta tête et dans tes yeux. Ce que je donnerais pour être ta cavalière dans une petite danse salsa.

Pour les ananas, Monique te montre comment te servir de la machine afin d'enlever l'écorce et de ne garder que la chair. C'est plus rapide et moins dangereux que de peler le

tout avec un couteau. Elle te dit que tu devras en faire très souvent. Le comptoir doit être toujours plein. Ça part vite des ananas nus l'été.

Au loin, devant la section bio, Yan te regarde du coin de l'œil. Son regard fait un va et vient entre toi et son bottin de commande. C'est lui ton gérant. Il ressemble à ton père, mais avec plus de cheveux et plus de barbe. Il s'est présenté rapidement ce matin avec un sourire plein de dents et des bisous sur chaque joue. Quand il t'a serré la main, un serpent de glace a parcouru ton échine.

Tu as tout de suite remarqué qu'il était dans cette catégorie de personnes qui aiment parler de très près. Ces gens qui, malgré ton regard inquiet et tes pas de reculons, continuent d'avancer et de respirer ton oxygène. Tu n'es pas aussi à l'aise que lui avec la proximité des corps.

C'est ton premier emploi. Tu es officiellement entrée dans le monde du travail. Les sauts de joie quand tu as su que Yan t'engageait. Tu avais l'air d'une sauterelle avec tes fines jambes. On allait travailler ensemble, mais dans des départements différents.

Ton uniforme te va bien. Même avec un filet et un chapeau hideux, tu resplendis. Tout l'accent est placé sur tes longs cils et ton nez aquilin. Je crois que tu ignores à quel point tu es magnifique.

Derrière le comptoir, tu offres de jolis sourires aux clients qui croisent ton regard. Dans tes yeux, des étoiles en forme de carambole. Ton énergie chaleureuse arrive à percer la carapace des plus grincheux, même celle de Monsieur Gagnon, l'assistant-gérant de l'épicerie. Avant, je ne l'avais jamais vu sourire.

Deux semaines depuis ton embauche et te voilà aussi décoratrice culinaire. Tes mains sont habiles. Tu décores les assiettes de buffet avec des houppes de persil, des tomates cerises, des feuilles de céleris. Tout est placé stratégiquement. Les images des guides de buffet paraissent insipides à côté de tes assiettes. Tu adores travailler à l'épicerie *Bon marché*.

Pour les buffets *Fêtes d'enfants*, tu fabriques des bonhommes en carottes et bâtons de céleris. Tes sourires, tu les partages aussi dans tes créations alimentaires.

Monique est fière de toi, ton gérant aussi. Il te raconte que les trois dernières nouvelles employées ont été renvoyées. Elles n'étaient pas suffisamment autonomes, efficaces. Il te fait un clin d'œil.

Toi, tu es sa préférée.

L'autre jour, on t'a demandé de faire des heures supplémentaires, car un employé n'était pas rentré. Tu tranchais des concombres, des zucchini, des carottes pour les salades du chef. Le comptoir se vidait à mesure que tu le remplissais.

Yan s'est approché de toi. Il s'est mis à roucouler:

- Bonjour jolie demoiselle! Il paraît que tu fais de la bonne job! En tout cas, si tu travailles aussi bien que tu es *cute*, ça doit être pas pire pantoute!

Tu as fait mine de trouver ses propos comiques. Pour ne pas avoir l'air de la fille prude qui se sent harcelée. Un sourire forcé. *Relax, c'est juste des jokes*, que tu te répètes.

Il repart. Sa main frôle ta fesse. Le serpent de glace revient s'agiter dans le bas de ton dos.

Yan fait l'air de rien. Comme si c'était un accident. Comme s'il avait accroché une pastèque, en passant par-là. Oups.

Les questionnements surgissent et forment des glaçons dans ta gorge.

Et si c'était vraiment un accident?

Au loin, je te vois pousser un charriot rempli de boîtes de bananes vides. Elles valsent au rythme de tes pas. Et alors que tu tentes de franchir les portes battantes de l'entrepôt, toutes les boîtes dégringolent. Tu sembles découragée, toi qui détestes faire des gaffes.

Murielle, une commis de la charcuterie, te suit avec son panier. On la remarque facilement avec sa chevelure blanche et son rouge à lèvres foncé. Elle s'empresse de t'aider à ramasser les boîtes éparses sur le sol. Elle a sûrement peur qu'un client trébuche sur l'une d'entre elles. Je croise fort les doigts pour que tu te rappelles de ce que je t'avais dit sur elle. Si tu la vouvoies et que tu es extrêmement polie, elle t'appréciera. Autrement, elle se fera un plaisir de te reprendre sur les moindres détails, comme elle le fait avec Anaïs.

Elle te lance un grand sourire, c'est bon signe. Tant mieux, elle te montrera sûrement comment utiliser le compacteur à carton, s'il n'est pas encore défectueux. Ça te sera utile, il y a toujours une tonne de boîtes à aller porter dans l'entrepôt.

Tu es penchée pour mettre les ananas dépiautés dans le comptoir. Tu les places parfaitement. Rotation des dates, étiquettes vers l'avant, alignement à la verticale et à l'horizontale. Comme on te l'a appris.

Ton gérant, lui, s'avance avec de la salive dans les yeux. Il te regarde comme les clients regardent les pâtisseries de Manon Lepage. Avec convoitise.

Il te lance des mots qui craquent comme la glace au printemps :

- Ouf! Tu ne devrais pas rester penchée comme ça devant moi! Ça pourrait me donner des idées et devenir dangereux.

Et il se met à glousser, la tête vers l'arrière. Il te fait un clin d'œil et repart vers son bureau.

Ton sourire s'émiette.

Tu aurais préféré des mots chaleureux ou des mots tièdes. Des mots qui ne paralysent pas la langue et l'estomac au passage.

Tu ne dis rien. Le dégoût à ta lnette. Ta gorge se serre. Tu chasses les images qui commencent à pulluler dans ta tête. Tu libères ton esprit. Tu t'imagines en train de faire le lotus, la salutation du soleil face à ta fenêtre, là où la lumière naturelle s'infiltré dans ta chambre et par tes pores. La chaleur du soleil sur ta peau. Les mouvements de ton corps en symbiose avec le rythme de ta respiration.

Namasté aux ondes négatives que tu chasses hors de toi. Les mots fondent et glissent dans ton estomac. Tu recolles quelques miettes de sourire.

Ton quart de travail vient de se conclure. Tu as enlevé ton uniforme. Tes cheveux blonds se promènent en liberté sur tes épaules. On dirait la crinière d'un lion. J'aime quand tes cheveux sont ainsi ébouriffés, ça te donne un côté rebelle.

Tu as besoin d'acheter quelques provisions pour le vin et fromage de ce soir, chez notre amie Clara. D'ailleurs, ça me fait penser que, moi, je suis chargée d'apporter du raisin et du fromage de chèvre.

Tu fixes ta liste en fronçant les sourcils. Comme d'habitude, l'écriture de Clara est difficile à déchiffrer.

Au loin, il te regarde comme un loup affamé.

Ton corps est un fruit de la passion. Ses yeux alanguis ont envie de ta chair. Chair vivante, chair adolescente. Ses crocs dépassent de sa gueule et réclament le jus de tes os.

Le loup aimerait tenir en sa gueule un morceau de toi.

Libérée de ton uniforme, tu n'es plus Raphaëlle, tu es une brebis de plus dans la bergerie. Une très jeune brebis au goût de mangue et de papaye.

Le loup se considère roi de la forêt. Il a tous les droits. Ses yeux peuvent te parcourir d'un bout à l'autre, librement. Comme si ton corps lui appartenait. Tu es sur son territoire et ton corps est maintenant un empire à conquérir.

Une épaule découverte autorise tous comportements grivois. Ce ne sont pas les regards qui sont inappropriés, ce sont les épaules qui n'avaient qu'à rester cachées. Les femmes connaissent la chanson. Tu l'apprendras bientôt.

Je te vois galoper vers une cliente telle une antilope apeurée. La jeune fille s'est accroché les pieds dans ton charriot rempli de boîtes de bananes vides. Il est évident qu'elle n'a rien vu avec ses longs cheveux qui cachent ses yeux. Tu t'excuses une vingtaine de fois. La culpabilité farde tes joues.

Quand tu as voulu savoir si la jeune fille s'était blessée, elle a détourné le regard et elle a foncé en direction de mon département. Je crois qu'elle était en colère. Difficile à dire avec cet accoutrement qui lui couvrait presque entièrement le corps et le visage.

Tu la regardes partir avec son melon d'eau et ses pieds de céleri. Tu espères qu'elle ne portera pas plainte. D'habitude les clients sont hypnotisés par ton sourire et enivrés par ta chaleur humaine. Cette jeune fille devait être immunisée.

Tu te dépêches d'aller mettre toutes ces boîtes dans le compacteur à carton avant que quelqu'un d'autre ne se blesse.

Yan te suit de près. Il a sûrement vu la scène et j'imagine qu'il veut te rassurer.

Depuis quelque temps, tu ne rayannes plus. Tu portes une grosse veste de la compagnie. Comme si tu avais besoin de conserver tes rayons pour te réchauffer. Comme si dans ton corps c'était l'hiver.

Quand tu regardes la chambre froide de ton département, tes yeux s'éteignent, tes lèvres bleuissent. J'ai remarqué que tu l'évitais de plus en plus. C'est assez visible. Tu ne t'en

approches jamais. Tu en profites quand un autre commis des fruits et légumes passe par-là. Tu lui demandes de t'apporter des ananas, de la salade, des raisins...

Et quand tu as besoin d'aller mettre des boites dans le compacteur à carton, tu me demandes de t'accompagner.

Tu ne veux plus être seule.

On fait alors des voyages ensemble en direction de l'entrepôt.

J'ai voulu aborder le sujet avec toi hier. Tu t'es contenté de m'offrir un sourire de glace. Ce n'est pas dans tes habitudes de rester figée dans le silence.

C'est ta fin de semaine de congé. Tu viens me jaser un peu au rayon des mets cuisinés. Tu as besoin de faire quelques commissions pour ta mère. Elle a absolument besoin de farine de sarrasin pour finir sa recette. En plus, tu as vidé le dernier pot de beurre d'arachide. Ta tranche de pain maison attend sur le comptoir. Personne n'est aussi accro au beurre d'arachide que toi.

Dehors, il fait 38 degrés. Festival de crèmes molles et de bikinis.

Tu es entrée dans le magasin avec un jeans long et un hoodie. Comme si l'espace d'un instant, l'hiver s'était accaparé de l'été. C'était peut-être pour rafraichir ton corps qui a de plus en plus froid. Ou probablement pour te cacher des yeux *corpsnivores*. Éviter ces regards qui ne te réduisent plus qu'à un objet de consommation publique. Éviter qu'un homme te désire au point de ne pas te demander ton consentement.

Tu m'en voudras peut-être un peu, Raphaëlle. D'être allée déposer une plainte au directeur général. Tu ne me parleras peut-être plus pendant quelque temps. Tu voulais que je garde ton secret. Trouver une solution par toi-même. Je pense que c'était la décision à prendre. Surtout depuis la dernière chose que tu m'as racontée. J'ai compris pourquoi tu évitais l'entrepôt et la chambre froide de ton département.

Pour que ton patron ne te frôle plus « par inadvertance ». Pour qu'il ne rêve plus de retenir tes poignets entre ses pattes velues. Pour renifler ton cou de pêches juteuses dans le réfrigérateur de l'entrepôt. Pour faire naviguer ses sales griffes jusqu'à ton bas ventre au milieu des raisins et des pastèques. Pour ouvrir ta chair comme une orange.

Pour faire éclater l'agrafe de ton soutien-gorge et vérifier si tes seins sont aussi doux que la peau des nectarines.

Rouge framboise

Le gérant des fruits et légumes la voit au loin franchir le tourniquet. La reluque. Imagine son corps nu sous ses vêtements.

Elle semble mince, comme il les aime. Il se purlèche les babines.

La jeune femme entre dans le ventre de l'épicerie, un tourbillon d'odeurs surprend ses narines. Les baguettes, les poulets rôtis et les fraises. Déjà, elle a faim. Elle se met sur ses gardes.

Elle opte pour un panier à main au lieu d'un charriot. Un truc infailible pour ne pas rapporter trop d'aliments à la maison et suivre sa liste d'épicerie, à la lettre.

Elle commence par le rayon des fruits et légumes. Les pommes d'un rouge vif, la laitue qui respire la fraîcheur, les raisins dodus à souhait et les fraises bien mûres. Tout est chatoyant, appétissant.

Un immense présentoir à melon d'eau s'impose dans le département. Par chance, c'est encore la saison. Elle en choisit un. Pourvu qu'il soit aussi savoureux que la semaine passée. C'est son fruit préféré, il contient environ 92% d'eau et est peu calorique. Une tasse de melon en dés contient à peine 51 calories.

Elle prend ensuite un pied de céleri dans ses mains, le dépose à côté du melon. Il lui arrive parfois de se nourrir uniquement de branches de céleri qu'elle coupe en petits bâtonnets. Elle ne raffole pas du goût, mais c'est son légume favori. Seulement 16 calories pour 100 grammes de céleri. La digestion, elle, nécessite environ 20 calories pour cette même portion. C'est ce qu'elle a lu sur internet. Et avec quelques bâtonnets, elle ajoute un grand verre d'eau froide; son corps brûle plus d'énergie, c'est prouvé.

Elle ajoute un autre pied de céleri et regarde autour d'elle. Casse le bout d'une branche et se met à la mordiller. Elle adore le bruit du céleri lorsqu'on croque dedans. Aucun autre aliment ne produit un pareil son. La mâchoire d'un carcajou qui broie des os.

Au début, à force de ne pas manger, elle ressentait des tiraillements dans son ventre. Son estomac, toujours vide, comme son panier d'épicerie. On pouvait y entendre les gargouillis. L'écho de la faim, résonnant sur les parois sombres et humides de son estomac. Des cris perdus dans une grotte abandonnée.

Elle ne laisse pas la chance à son organisme d'emmagasiner la graisse. Rien pour alourdir son estomac. Il n'y a pas d'autre solution. Elle les a toutes essayées et le jeûne est ce qui lui a donné le meilleur résultat.

Elle continue son chemin. Perd pied en accrochant un chariot rempli de boîte de bananes. Son champ de vision est réduit par son foulard et ses longs cheveux qui cachent son visage comme un voile. Elle porte un chandail de laine extra-large avec des manches qui englobent ses mains. Elle est à l'abri des regards, sous cette épaisse couche de vêtements noirs.

Si ses vêtements étaient transparents, on pourrait apercevoir un squelette humain drapé d'une peau mince comme du papier de soie. Un tissu cutané épousant la forme de ses os et la longueur de ses jambes infinies. Sa colonne vertébrale menacerait de déchirer la peau de son dos.

La jeune commis des fruits et légumes s'élance vers elle. S'excuse d'avoir laissé son charriot à cet endroit. Elle était en train d'aider une madame qui cherchait les cerises de terre. Visiblement en proie à la culpabilité, elle lui demande si elle s'est faite mal.

La femme aux longs cheveux évite le regard de l'employée. Sans dire un mot, elle baisse la tête et fonce vers le rayon le plus près : les mets cuisinés.

Elle remonte son capuchon sur sa tête. Enfouir son corps comme elle enfouit tous ses secrets dans le fond de son estomac. Là où personne ne pourra les trouver, tous les souvenirs qui n'ont jamais voulu disparaître et qui forment des stalactites dans son ventre.

Son corps, devenu caverne, tient dans l'obscurité de longues fissures et des tunnels engorgés. Des souvenirs indigestes étalés sur la surface comme des pétroglyphes indélébiles. Ses seins, profondément enfouis sous sa cage thoracique.

Ses courbes sont des secrets qu'elle ne veut pas dévoiler.

Allée 1.

Sans faire de bruit, elle déambule dans l'épicerie pour que personne ne la remarque.

Elle repense à ce matin. La balance indiquait 89 livres.

89.

Elle retire une boîte de biscuits soda de son panier d'épicerie. Vérifie les valeurs nutritives. 70 calories, 1,5 g de lipides pour 6 craquelins et *beaucoup trop de glucides*. Remplace la boîte sur l'étalage.

Plus elle fait de sacrifices et plus elle se rapproche de son objectif. Sur *Intagram*, une jeune femme racontait qu'elle avait atteint 85 livres avec un régime spécial Néo-keto. *Ce régime, c'est ce qu'il lui fallait*. Pas de glucides, d'aliments sucrés, d'aliments transformés. Boire uniquement de l'eau, surtout avant les repas, pour couper la faim, se priver de nourriture le plus possible, sauter des repas, ne pas saler ses aliments, suivre la liste des aliments non permis et les conseils culinaires. Le plan venait avec des articles et des listes à suivre. Téléchargeables gratuitement. La jeune influenceuse donnait aussi des trucs qu'elle utilise lorsque les envies de sucre ou de gras sont insoutenables. Quand elle a une envie de viennoiserie, par exemple, elle mastique une chocolatine et recrache les morceaux dans une serviette au fil de la dégustation. Le truc ultime pour faire chanter ses papilles sans culpabiliser.

Et pourtant, pour elle, rien n'est aussi simple que ces filles d'*Instagram* laissent sous-entendre. Les envies ne s'arrêtent pas en appuyant sur un bouton magique. Malgré tous ses efforts, le goût de ses aliments préférés est encore là, caché dans les rigoles de son palais. Souvent, les saveurs se frayent un chemin et glissent jusqu'à sa langue pour

raconter de nouvelles histoires à ses papilles. Le goût d'une pizza garnie avec des frites, l'odeur de parmesan frais émanant d'un macaroni au fromage, un steak aux cinq poivres avec une montagne de pommes de terre pilées, un pâté mexicain en croûte feuilletée, un potage aux légumes avec des croutons à l'ail.

L'épicerie exhibe ses tablettes, qui abondent d'aliments sucrés et caloriques. C'est une tentatrice. Impossible de se mettre à l'abri, elle est encerclée de produits.

Tout au fond, les produits laitiers sont bien en vue. Elle doit longer l'allée 2 pour s'y rendre. Les biscuits la guettent avec insolence. Les céréales l'appellent. Elle ne les regarde pas. Elle attrape un paquet de gommes sans sucre dans sa bourse. Se met à mâcher une gomme vigoureusement. C'est une méthode qu'elle utilise quand elle a trop faim. Un truc qui arrive à berner son esprit pendant un temps.

Elle s'approche du réfrigérateur. Effleure la pinte de lait au chocolat du bout des doigts. La salive coule en avalanche dans sa gorge.

Elle repense au chiffre sur la balance.

89... 89... 89...

Parfois, il lui arrive de succomber. Mais pas cette fois. Elle s'est promis de rester forte.

Il y a longtemps qu'elle n'en a pas bu. Pourtant, l'image de biscuits Oréo trempés dans un verre de lait au chocolat pulse dans sa tête au rythme des battements de son cœur. Sur le moment, ce serait bon, savoureux, jouissif. Et puis après, elle ferait une crise de panique et plongerait les doigts dans sa gorge pour expulser toute cette mixture brunâtre avant qu'elle ne soit digérée. Vite, elle s'observerait dans le miroir pour constater les dégâts. Son visage, son cou, ses cuisses, ses jambes. Elle se priverait ensuite de nourriture pendant des heures, ou pendant plus d'une journée.

Elle veut maigrir. L'épicerie ne doit pas la faire dévier de son objectif.

Et puis même si son corps, parfois, ne veut plus se lever, elle prend de plus en plus plaisir à caresser la pointe de ses hanches. Jamais assez effilée à son goût.

Elle change d'allée. Farine, mélange à muffins, crème à gâteau, sucre en poudre. Elle en est certaine, elle entend des chuchotements, les paroles sont inaudibles. On s'adresse à elle. Elle se demande soudain pourquoi elle est passée dans cette rangée. C'est comme si son panier l'y avait guidée. Elle ne lève pas les yeux, continue son chemin. Circule à droite, toujours à droite pour éviter de déranger les gens. Aperçoit une boîte de sacs Ziploc. C'est pratique pour emballer ses bâtonnets de céleri. Elle attend. Un grand monsieur à moustache et une vieille dame reluquent les tablettes. Ils hésitent, choisissent des produits, les remettent à leur place. Elle pourrait facilement tendre le bras et prendre la boîte, mais elle préfère attendre. Garder ses distances. Ne pas attirer l'attention sur elle. Ses yeux fixent le sol et son dos est recourbé. Une fois la voie libre, elle attrape la boîte de sacs Ziploc et continue son chemin. Les chuchotements se poursuivent, ils viennent des étalages. Peut-être est-elle en train de rêver? C'est probablement dû à sa mauvaise nuit.

Au bout de l'allée, il y a un étalage de friandises de toutes sortes. Ses yeux s'arrêtent sur un paquet de réglisses. Pas n'importe quelle sorte. Celle dont les tiges ressemblent à des ficellos. C'était sa friandise préférée.

Plus jeune, elle s'amusait à décoller les petites ficelles gélatineuses, une à une. Ensuite, elle faisait une tonne de petits nœuds ou des tresses avant de les engloutir. C'était meilleur comme ça. La saveur lui revient en bouche. Un goût légèrement acide à la framboise. La dernière fois, elle s'en rappelle. Son beau-père lui avait acheté un paquet pour son bon comportement.

Elle n'en a plus mangé depuis.

Comme toujours, elle avait bien fait ça.

Il lui avait remis le paquet de friandises, lui avait susurré à l'oreille : « La prochaine fois, tu mettras la robe rouge, celle que je t'ai achetée à Noël. »

Elle voulait devenir mannequin comme ces jolies femmes dans les magazines. Il lui avait dit qu'elle était la plus belle. Qu'avec de jolies robes, elle réaliserait son rêve.

Il la caressait du bout des doigts, quand elle mettait la robe rouge. Il aimait qu'elle s'asseye sur ses cuisses.

Elle était la plus belle, il lui répétait souvent. Elle avait fini par le croire.

Et un jour. Il avait traversé le seuil de la porte, son corps d'enfant n'était plus le sien.

Elle avait déchiré la robe. Celle enfouie dans le fond de sa garde-robe, à l'écart de ses vêtements taille 12 pour fillette. De toutes ses forces, elle avait tenté de délier les coutures en pleurant à chaudes larmes. Elle aurait aimé aller dans les boutiques pour enfants. Avec un briquet, elle aurait brûlé toutes les petites robes, celles à paillettes. Pour qu'aucune autre ne subisse la même chose qu'elle.

Terrer son corps sous un abri de tissu.

Couche par-dessus couche.

Elle s'aventure dans l'avant-dernière rangée.

Une femme se tient devant les bouteilles de vin. Elle attrape un vin espagnol et fixe la bouteille pendant un long moment. Elle semble en transe. Se met à sourire. C'est comme si la bouteille avait réussi à transporter l'esprit de cette femme directement en Espagne.

Elle profite du moment d'absence de cette dernière pour l'observer de la tête au pied. Elle la trouve magnifique. Ses cheveux coiffés en chignon laissent découvrir sa frêle nuque. De long bras minces, des poignets délicats, une taille fine et des pommettes saillantes. Elle aimerait lui ressembler.

Elle lâche un soupir de découragement. La contourne. Et avant de changer d'allée, la regarde une dernière fois. Elle crache ensuite sa gomme dans un mouchoir pour en prendre une nouvelle.

Plus loin, ses yeux s'accrochent à une boîte de biscuits au chocolat. Ils ne veulent plus s'en détourner. La tentation est forte.

210 calories pour deux biscuits. Ne pas céder! Ignorer la rivière de salive qui afflue encore dans sa bouche. La boîte la dévisage encore et encore. Elle est hypnotisée, envoutée. C'est comme si elle la suppliait de la choisir. Elle réussit à détourner le regard. Fixe le plus loin possible et continue son chemin. Les chuchotements recommencent.

Elle aurait aimé porter des œillères pour éviter toutes sources de distractions. Elle sait ce qui se serait passé si elle avait succombé.

Elle aurait commencé par prendre la boîte de biscuits double chocolat. Puis, elle en aurait choisi un, celui avec le plus de pépites, pour essayer cette technique. Comme la dernière fois. Croquer quelques bouchées et les recracher dans une serviette. Ni vu ni connu. Elle aurait avalé un morceau sans le vouloir. Aurait pris un autre biscuit. Puis, aurait perdu le contrôle. Enfiler un biscuit après l'autre. La bouche pleine, mais jamais trop. Rien n'aurait pu l'arrêter. Un déluge de salive se mêlant aux pépites de chocolat. Tout ce sucre lui aurait apporté une bonne dose de dopamine. Un plaisir viscéral. Des frissons plein les bras. Une réelle envie de sourire et de partager cette soudaine envie de vivre. Sans retenue, elle aurait mangé le reste de la boîte. Plonger sa main, encore une fois, en espérant y trouver quelques miettes. Ses doigts auraient touché le fond, sans rien y trouver. Un bonheur éphémère comme une bougie d'anniversaire.

Quelques minutes plus tard, la douleur dans son ventre. La rébellion de son estomac. Une douleur insupportable et un regret au goût amer. Elle aurait couru vers la salle de bain avant de digérer ce sucre. Rejeter tout, jusqu'à la dernière pépite de chocolat. Pour que son corps soit moins lourd. Pour ne pas freiner sa métamorphose. Pour devenir encore plus mince qu'une fistuleuse, plus légère qu'un bouchon de liège.

Aussi fragile que les cristaux des cavernes, prêts à se fracasser au moindre contact.

Garder les seins et les fesses sous terre. Fossiliser la courbe de ses chevilles, de ses épaules, de ses côtes.

Elle circule dans la rangée des congélateurs. Aperçoit son reflet dans une vitre. Retourne brusquement la tête et augmente le pas.

Elle aimerait rester en hibernation pour le reste de sa vie. Vivre enfermée dans les parois rocheuses avec les chauves-souris. Ne plus jamais voir un rayon de lumière faire miroiter son image quelque part. Rester cachée dans la pénombre jusqu'à ce qu'un jour, elle redevienne poussière.

Rendue à la caisse, elle regarde les numéros qui sont allumés. La 2, la 3, la 5 et la 6.

Elle regrette que l'épicerie *Bon marché* n'ait pas encore de caisse libre-service.

Elle a quatre articles. Elle se dirige vers les caisses rapides. Choisit la caisse n°2.

Une femme, par chance.

La caissière scanne machinalement les quelques produits. Lui demande sa carte fidélité en emballant ses achats. Et lorsqu'elle vient pour payer en argent, elle jette un œil derrière elle.

Une fillette donne la main à son père.

Ses yeux glissent sur l'enfant.

Tous les muscles de son corps se pétrifient.

Elle n'arrive plus à respirer.

La jeune fille porte une robe rouge à paillettes.

Le reflet du glaçage

Hier, le gérant a engagé une nouvelle reine de la pâtisserie, une experte. Il suggère à Manon de prendre sa retraite, de laisser la place à la relève. Il est temps pour elle de se reposer, de profiter de la vie.

Bien qu'elle croule sous le poids des commandes, elle refuse catégoriquement de travailler avec une collègue. Elle veut être la seule, l'unique pâtissière à l'épicerie *Bon marché*. Elle tient fermement à garder son titre prestigieux et elle est prête à tout. La dernière fois que son patron a engagé une aide-pâtissière, il l'a renvoyée peu de temps après pour vol. Manon, elle en était sûre, l'avait vu subtiliser des articles. La jeune femme avait juré, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle n'avait jamais fait rien de tel. Le patron avait trouvé cela bien dommage, car cette jeune pâtissière avait un curriculum vitae impressionnant, une expérience hors du commun et des références impeccables.

La nouvelle arrive aujourd'hui. Manon doit prouver qu'elle est irremplaçable et laisser une trace indélébile.

Elle ne se laissera pas détronner aussi facilement de son département. Elle fera tout pour rehausser l'éclat de ses confections et elle brillera plus que jamais. Elle a confiance.

Quatre heures avant l'arrivée de la nouvelle.

Manon lisse le crémage avec sa spatule dans un mouvement de va et vient. Un blanc immaculé. De la crème de neige dense et sucrée. Le crémage devrait réussir à cacher la surface un peu trop cuite. Elle rate rarement la cuisson de ses gâteaux et, lorsque ça lui arrive, elle réussit toujours à détourner l'attention par la décoration sublime. Les clients sont si ravis du résultat extérieur qu'ils remarquent à peine la texture un peu grumeleuse de la pâte à gâteau.

Manon n'écoute pas les chansons populaires qui passent à l'intercom de l'épicerie. Un gâchis musical mêlé à des tonnes de paroles inutiles. Elle préfère écouter de la musique classique. La V^e symphonie de Beethoven joue en stéréo dans sa tête. Le son des hautbois, clarinettes, contrebasses, cors, trompettes, violons l'aident à se concentrer et à faire valser ses mains au rythme de ses gestes précis.

Depuis longtemps, la musique est sa seule amie.

Lorsque la pâte est recouverte et que tout est parfaitement lustré, elle peut passer à la prochaine étape : celle des fioritures. Sur la grande table de bois, une caisse contient une myriade de douilles de formes et de grosseurs différentes. Elle en choisit une avec précaution, prend sa poche à douille et la remplit de glaçage bleu. Elle couronne le gâteau d'une bordure de crème. Ses poignets connaissent le mouvement par cœur. Elle enrobe des pralines d'une couche de sucre cuit et les dépose minutieusement sur le gâteau. Elle termine en écrivant « Bonne fête maman ». Une autre commande terminée.

Prochaine commande : un gâteau de mariage. Elle opte pour La symphonie n°40 en sol mineur de Mozart. Manon se trouve unique, elle est la seule, elle en est sûre, qui réussit à fait apparaître, dans sa tête, l'avatar du gâteau sur une feuille quadrillée pour en déterminer les dimensions. Agencement des décorations, modification des couleurs, ajout d'ornements, suppression d'un accessoire. Elle se représente dans sa tête tous les petits détails qui feront de sa création une œuvre d'art. Un gâteau à la vanille accompagné d'une délicieuse crème mousseline aux gousses de Madagascar et de morceaux de framboises fraîches avec une décoration classique de fleurs en sucre. Et pourquoi ne pas ajouter des coulisses de chocolat sur les côtés du gâteau pour le rendre encore plus invitant? Quand elle est satisfaite de l'image qu'elle a créée, elle prépare sa surface de travail. Ses mouvements suivent la cadence de la musique. Chaque geste est précis et délicat.

La décoration est presque terminée. Il ne reste que les fleurs en sucre et en crémage. Manon prend une douille en pétale pour la poche de glaçage. Le clou à fleur tourne entre son pouce et son index au fur et à mesure qu'elle ajoute les pétales en étage. Avec une spatule miniature, elle retire la rose du clou à fleur et la dépose sur le gâteau comme

un chuchotement. Manon est particulièrement fière de ses fleurs décoratives, fruit de plusieurs années de pratique. La petite nouvelle n'a certainement pas la même élégance dans ses mouvements, pense Manon.

Manon s'imagine déjà présenter le gâteau aux futurs mariés. Elle ouvre la boîte blanche. Ils ont les larmes aux yeux, émus par tant de beauté. C'est en plein comme ils se l'étaient imaginé, même mieux. Ils décident de l'inviter à leur mariage pour la présenter à tout le monde, elle, l'artiste du gâteau à étages. Elle est inondée d'applaudissements et de sifflements admiratifs. Tous les visages tournés vers elle disent le désir irrésistible de goûter un morceau de gâteau. Un déluge de salive coulera dans leur bouche. Le tango de leurs papilles se déchainera au contact de la première note de sucre, ce fragment de plaisir caramélisé en crescendo dans leurs yeux.

Les saveurs de son œuvre soufflant une mélodie envoûtante dans leur gorge.

Manon est toujours la première à arriver à l'épicerie le matin. Elle entre dans la salle des employés et ouvre son casier. Elle glace un sourire sur ses lèvres. S'orne de sa veste et de son tablier de travail, aussi blancs que le crème à la vanille, sans aucune trace de colorant, de ganache ou de caramel. Pour terminer, elle garnit sa tête d'un calot de pâtissier. Elle le porte fièrement, comme une couronne.

Chaque jour, Manon déambule dans le couloir des surgelés pour se rendre à son département. Chaque jour, elle regarde son reflet sur les portes vitrées des congélateurs. La satisfaction de l'image renvoyée lui chatouille l'estomac et fait jaillir un sourire en croissant de lune. La tête haute, le menton relevé, le regard incisif. Elle se contemple en marchant, lentement. La réflexion de son corps passe d'un frigo à l'autre. Parfois elle s'arrête et demande, pour s'amuser... *épicerie, ma chère épicerie, dis-moi qui est la plus belle*. Et à chaque fois, on lui envoie un signe. Les congélateurs se mettent à bourdonner ou un néon se met à vaciller. On dirait même qu'elle entend chuchoter son nom à travers le vrombissement des tombeaux réfrigérés. Elle se met alors à siffloter. Sa mélodie remplit les lieux jusqu'alors inanimés.

Elle pourrait travailler dans n'importe quelle pâtisserie française, mais elle préfère régner sur l'épicerie *Bon marché*. Quand elle se promène dans les allées, elle se sent comme une reine sur un épais tapis rouge et elle fait la révérence aux réfrigérateurs. Au bal des odeurs, elle est le principal sujet de conversation.

Lorsque vient le temps de terminer son quart de travail, Manon garde dans ses cheveux et sous ses ongles cette odeur de glaçage. Le parfum le plus rassurant qu'elle connaisse.

Son cœur est une boîte de chocolats qu'elle n'a pas souvent partagée. Il reste encore des coquillages caramélisés, des cœurs 70% de cacao, des carrés à la crème de menthe qu'elle garde juste pour elle. Mais elle préfère se servir dans la boîte des autres. S'empiffrer de l'admiration des autres comme les chocolats à la fleur de sel qu'elle aime tant.

Trois heures avant l'arrivée de la nouvelle.

Au comptoir de la pâtisserie, Manon a installé sa table de travail bien en vue. Elle aime que les clients passent devant elle et viennent admirer ses confections. Ils la regardent décorer les *cupcakes* avec des dragées, napper un gâteau d'une très fine couche de confiture, aromatiser une pâte, fouetter les blancs d'œuf pour les monter en neige, passer au tamis du sucre en poudre pour garnir les tartelettes aux fruits.

Les clients la regardent, s'exclament, restent pendant un temps pour admirer cette performance artistique. Le concert est toujours à la hauteur de leurs attentes. Chaque pâtisserie exhale sa propre musique. Les ingrédients bien ajustés comme les notes sur une portée. Manon reste concentrée. L'épicerie projette son meilleur éclairage pour accentuer l'éclat de sa reine. Elle jubile intérieurement. Des frissons dansent sur ses bras et son cœur fait quelques pas de salsa. Elle aime que l'on pose le regard sur elle. Elle veut qu'on la trouve bonne, qu'on l'admire, qu'on l'idolâtre.

Un cri admiratif la fait sursauter et l'extirpe de l'atmosphère de sa musique. Une cliente tape dans ses mains, fascinée par le travail de Manon. La pâtissière ne la regarde même pas, impressionnée par son panier qui déborde de couronnes de brocolis et de casseaux de champignons. La cliente continue son chemin et dévisage la vitrine du département, le

coin le plus impressionnant de l'épicerie. Les créations de Manon siègent sur plusieurs étages. Les œuvres d'art sont alignées et assemblées selon les formes et les couleurs. Tout est bien indiqué, les noms, les dimensions, les ingrédients et la date de fabrication. Un véritable musée de pâtisseries. Le comptoir doit être parfait avant l'arrivée de la nouvelle.

Tous les clients sont tentés, éblouis, affamés.

Sur le dessus du présentoir, on peut observer le nom de l'artiste en lettres dorées : Manon Lepage.

Manon observe souvent cette affiche avec fierté. Elle s'est souvent imaginée changer de nom de famille.

Manon Mancini

Manon Moretti

Manon Lombardi

Manon Esposito

Manon Giordano

Elle aurait bien troqué son Lepage pour un nom plus exotique, plus italien. Un nom qui résonnerait bien dans les bouches et qui serait parfait pour une pâtissière de renom.

Deux heures avant l'arrivée de la nouvelle.

Manon revient de son heure de diner. Comme d'habitude, elle regarde son visage dans la vitre d'un congélateur. S'approche. Tapote ses cernes, elle ne les avait pas remarqués. Il y a certainement un problème avec l'éclairage. Elle repousse cette impression au fond d'elle. Elle ne laissera pas ses traits s'affaïsser.

Manon se dirige vers son département, plus motivée, plus audacieuse. Elle a décidé de créer une nouvelle saveur de beignes. On parlera de ses créations partout en ville. Elle deviendra LA référence en pâtisserie. Personne ne lui arrive à la cheville.

Manon se voit déjà s'inscrire à la coupe du monde bisannuelle de la pâtisserie à Lyon. Elle serait la première à se présenter seule, sans acolytes pour la ralentir. Elle représenterait le Québec et éblouirait ces Français trop souvent premiers. Elle reviendrait au travail en brandissant son trophée avec tout l'équipement luxueux qu'elle aurait gagné : un rouleau à pâte ajustable, un chalumeau à pâtisserie, une presse à biscuits, des douilles supplémentaires, des spatules multicolores, un égalisateur à gâteau, des billes de cuisson, quelques maryses et un présentoir tournant. De quoi épater toute l'épicerie !

Manon sort de sa rêverie au bon moment : les beignes sont bien cuits. Elle passe à la décoration. Au début, la présentation est épurée : un simple glaçage de différentes couleurs ou du sucre en poudre. Plus elle en habille, plus elle ajoute de détails. Dans un élan de créativité, les beignes deviennent de précieuses créations. Elle ne peut alors plus s'arrêter, elle est en transe, les sourcils froncés, les lèvres serrées, le petit doigt relevé. Les idées jaillissent dans sa tête comme une cacophonie de sons désarticulés. Elle veut plus de textures, plus de couleurs. Ses gestes sont à la fois tendres et minutieux comme ceux d'un orfèvre. Elle orne ses créations d'habits luxueux. Sous les couches de crème, le coulis à l'érable, la poudre de cannelle, les paillettes de sucre et le carré de chocolat en guise de couronne; le beige de la pâte est complètement couvert. Ses doigts sont maculés de toutes sortes d'enrobages. Elle essuie ses mains sur un linge sans jamais être tentée de les lécher.

Au même moment, la nouvelle commis des mets cuisinés entre dans son département.

- Manon! J'ai une question. Il y a un client qui veut connaître le prix des tartes aux pommes.

Manon se retourne brusquement. Elle déteste qu'on la dérange quand elle est en train de créer. Elle répond d'un ton cassant.

- Hey la petite nouvelle! On t'a pas dit qu'il fallait pas me déranger quand je travaille! Tu vois pas que je suis occupée!
- Oui, mais...
- Va demander à quelqu'un d'autre. J'ai des choses plus importantes à faire que de répondre à tes questions. Allez, sors de mon département!

- ...
- Grouille! Pis que je te vois plus dépasser la ligne orange ! Compris ?

La jeune fille sort immédiatement de la zone interdite, les yeux remplis de larmes. Manon respire un bon coup et continue son travail. Les beignes ayant pris vie sous ses doigts de fée peuvent enfin accéder à la vitrine. Qui sera choisi le premier ? Manon les dispose elle-même, délicatement, sur la tablette du haut. Au même moment, le patron de l'épicerie passe et la félicite de son initiative. Il garde ses distances, ne dépasse pas la ligne orange du département, pour éviter de se faire réprimander. Il demande d'en goûter un. Il choisit le plus coloré. On dirait un morceau d'arc-en-ciel. Il avale le beigne goulument. Manon jubile. Les clients adoreront. Elle sait que sa vitrine agit comme un aimant sur les gens. Elle les attire et leur ordonne de goûter et de toujours en prendre plus. La tentation devient vite palpable.

La réputation de l'épicerie *Bon marché* repose sur son rayon Pâtisseries. Les clients, jeunes et vieux, viennent faire la file pour que leur journée soit plus moelleuse ou plus croustillante. Pour eux, Manon confectionne toutes les pâtisseries que sa mère n'a jamais cuisinées pour elle.

Son gâteau enrobé de fondant au beurre compose des symphonies où s'entrechoquent les éclats de salives et les arômes suaves du caramel. Ses madeleines, une fois chauffées, chuchotent des comptines. Ses galettes avoine et raisins secs jouent les partitions les plus raffinées avec juste ce qu'il faut de fondant et de moelleux. Tous repartent les mains pleines et le cœur en meringue.

L'heure fatidique.

Le gérant s'approche du département. Il est accompagné de la nouvelle pâtissière. Le cœur de Manon vibre comme un mélangeur électrique.

Il passe la ligne jaune, salue Manon et lui présente la jeune fille.

Manon ne dit pas un mot. Une odeur de crémage ranci lui monte à la tête. Le rouge colore d'abord ses joues et puis recouvre tout son visage. Son érubescence contraste avec le blanc de son habit. Dans ses yeux, on arrive à apercevoir la colère en ébullition. La musique se désarticule dans sa tête.

Manon affronte la nouvelle du regard.

Les mots « travail d'équipe » et « nouvelle collègue » prononcés par son patron lui donnent la nausée. Elle a toujours travaillé seule et elle n'a pas l'intention de rendre la vie simple à cette jeunesse.

Quand la nouvelle lui tend la main, Manon se retourne sans même lui adresser un seul mot. Puis reprend la cadence à son poste de travail. Sélectionne une composition qu'elle fait jouer dans sa tête. La plus apaisante, la plus rassurante pour faire ramollir les mots pris en éclats de verre dans sa trachée et entame une nouvelle commande de gâteau.

Deux heures après l'arrivée de la nouvelle.

Manon revient de sa pause de l'après-midi. Au loin, elle aperçoit plusieurs employés de d'autres départements en cercle autour de la nouvelle pâtissière. Ils sont tous en train de goûter une pâtisserie. Manon fait une entrée remarquée.

- Qu'est-ce que vous faites dans mon département, vous autres?

Un commis du département des mets cuisinés tente de lui expliquer, mais il a la bouche pleine et se met à ricaner. Du crémage sort de sa bouche. Manon semble dégoutée.

- On goûte la tartelette aux agrumes de Jasmine, précise Anita qui dégage une odeur de morue.
- Retournez donc dans vos départements au lieu de venir perdre votre temps icitte!
- ...
- Embrayez! hurle Manon en balayant de la main comme pour les pousser à partir.

La nouvelle sourit à Manon.

- Tiens Manon, j'en ai gardé une pour toi si tu veux y goûter. C'est un....
- J'en veux pas de ta bouffe... Ça pas l'air mangeable pour deux cents!

Manon prend la tartelette que lui tend la jeune, la catapulte dans la poubelle et vocifère des insultes entre ses dents.

La jeune reste bouche bée.

Manon fait demi-tour vers la salle des employés, elle a oublié son calot de pâtissière. Tant mieux, elle en profitera pour décompresser un peu.

En passant dans le couloir des réfrigérateurs, Manon ne reconnaît plus son reflet. Son teint est pâle et la lumière semble différente, elle ne l'avantage pas, bien au contraire. Il y a sûrement un néon défectueux. Elle regarde le plafond. Tout est intact.

Déboussolée, elle recule de quelques pas et fonce vers son casier, le dos recourbé.

Trois heures après l'arrivée de la nouvelle.

Le patron entre et ferme la porte. Il fait signe à Manon de s'asseoir. Cette odeur d'eucalyptus qui flotte dans l'air lui confirme qu'elle est au bon endroit. Elle a l'habitude d'être conviée au bureau du patron. Les plaintes d'employés s'ajoutent à son dossier, bientôt plus épais qu'un mille-feuille maison.

Selon lui, son comportement est problématique avec les autres employés, surtout avec la nouvelle pâtissière.

Manon l'écoute et fixe la pile de factures qui menace de se noyer dans un dégât de café. Elle doit changer d'attitude, car qu'elle le veuille ou non, la jeune devra être bien formée avant son départ pour la retraite. Manon se met à gratter le crémage séché sur l'ongle de

son pouce. Le patron lui explique aussi que la jeunesse apporte un vent de fraîcheur à l'entreprise. Que c'est le cercle de la vie. Il ajoute :

- Jasmine a un talent indéniable! Elle a fait goûter une de ses pâtisseries aux clients tantôt et ils complimentaient son travail.

Cette phrase l'attaque de plein fouet. Elle arrache la cuticule de son pouce. Elle ne veut pas y croire. Les clients... ses clients, apprécient le travail d'une autre pâtissière, d'une autre qu'elle, Manon Lepage. Elle se retient de toutes ses forces pour ne pas pleurer de colère.

Elle sort en trombe du bureau de son patron et circule dans la dernière allée. Les congélateurs la bombardent avec cette nouvelle image. C'est comme si on lui avait jeté une malédiction. Son visage, son corps ne sont plus les mêmes. Elle rebrousse chemin. Refait le même trajet, devant les mêmes congélateurs. Elle s'approche de la vitre. Ne se reconnaît plus. Ouvre toutes les portes, les referme. Toujours le même reflet hideux. Son sourire de pâte feuilletée s'émiette. Son image a fugué quelque part. Dieu sait où? Est-ce les congélateurs qui veulent lui jouer un tour? Elle compte jusqu'à trois. Le reflet qu'ils renvoient est toujours disgracieux. Elle est devenue une reine décatie. Les formes de son corps sont ramollies comme du marshmallow fondu.

Elle n'est plus qu'un gâteau périmé.

Demain Manon habillera son visage comme elle habille les gâteaux. Sa peau, aussi fragile que la tuile en sucre qu'elle dépose sur les cupcakes. Recouverte d'une crème de la même couleur. Elle aura plâtré cernes et rides, ces surcharges qui la défigurent. Alors elle enrobera ses cils de mascara et saupoudrera différentes couleurs de fard à paupières, beaucoup de fard à paupières. Fardera ses joues et laquera ses lèvres. Elle ajoutera des paillettes, beaucoup de paillettes, pour qu'elle brille encore plus sous la lumière.

Demain, elle ne fera plus confiance aux néons. Aux clients, elle exposera encore un semblant de sourire pour continuer de se faire aimer. Le sourire est le portrait-robot du

bonheur. Tant qu'elle sourira, personne ne remarquera les chandelles éteintes dans ses yeux cacao.

Demain, Manon ne se nourrira plus de son image dans le miroir. Ne regardera plus son reflet dans les portes des congélateurs. Ses traits se seront affaissés en même temps que sa confiance, comme un gâteau qui s'effondre parce qu'on a voulu y ajouter un étage.

Et avant que les acclamations des clients s'amenuisent, la plus douce des musiques à son oreille, elle rangera son calot de pâtissière et partira pour la retraite.

Homard et Ketchup

J'enlève mes écouteurs pour commander une livre de baloney Lafleur. Du steak d'étudiant. J'adore faire des sandwichs de baloney ou bien du macaroni au fromage avec des morceaux de baloney ou juste des tranches rôties dans du beurre avec du riz et beaucoup de ketchup. À bien y penser, je pourrais probablement écrire un magazine de recettes spécial baloney tellement j'ai des idées. Je sais déjà que ma mère m'aurait grondée. Elle n'a jamais voulu que j'en mange. Je l'entends dans ma tête. *Ce n'est pas très santé comme repas ma grande. Attends, tu vas voir, je vais te cuisiner des bons petits plats nutritifs pour tes lunches.*

La dame de la charcuterie ajuste son trancheur à 0.5. Prend le soin de couper bien mince. Elle connaît mes habitudes, je viens à tous les samedis matin vers 9h00. Et chaque fois, elle est là, fidèle au poste, avec son rouge à lèvres intact. Elle porte la même couleur depuis des années. Probablement une couleur appelé *honey pink*, ou quelque chose comme ça, achetée par l'entremise d'un magazine Avon. Toujours bien maquillée, bien coiffée. Le genre de dame qui n'aime pas le changement. La couleur de ses cheveux trahit son âge. On dirait de la ouatte que l'on met sous les maisons de Noël pour faire un semblant de neige. J'ai souvent imaginé les toucher. Je me demande s'ils sont aussi soyeux qu'ils semblent l'être.

Son habit est impeccable, propre et sans aucun poil, ce qui est très étonnant, car, je mettrais ma main au feu, c'est une femme à chats. Son parfum vanillé et fortement concentré chatouille probablement autant le nez des clients que le mien.

La dame me remet le paquet et c'est reparti. *Tu sais ma petite fille ...* et puis plus rien ne l'arrête. C'est toujours comme ça. Elle parle de son voisin, du client qui commande toujours du capicollo et de la dinde au paprika, elle raconte sa fin de semaine, décrit le nouveau plat Tupperware qu'elle a acheté, chiale sur la température dehors ou sur les clients qui ne la vouvoient pas. Et puis, mon cerveau cesse de décoder ses mots. Je

n'entends qu'un bourdonnement. Un essaim d'abeilles mêlé aux vrombissements sourds des frigos qui m'entourent. Sa bouche ne cesse de former des lettres. Ses bras s'agitent dans les airs. J'aimerais remettre mes écouteurs pendant qu'elle me parle, mais ma mère m'a ben élevée.

Un client s'approche. Elle le sert. J'en profite pour m'éclipser dans un coup de vent. Enfin, le parfum de fausse vanille se dissipe. Je préfère de loin l'odeur du baloney.

Je remets mes écouteurs. Appuie sur play. Je laisse ma tête suivre le rythme de la musique. Poum. Poum. Poum. Mes hanches tanguent. L'envie irréprouvable de chanter tout haut, mais je n'ose pas. Ma voix désaccordée pourrait faire fuir tous les clients.

C'est le refrain. Serrer le poing, froncer les sourcils.

À travers le monde entier

Oh, she got it like she can't let go

Toutes les femmes savent danser

Si c'est pas elle, ce sera quelqu'un d'autre

Tant qu'on aura le rythme, for real

I ain't gotta worry about a thing

I ain't worry 'bout a thing

J'imagine une chorégraphie.

Je me mets à tournoyer de tous les côtés. Avec mes vieux chaussons de ballet. Une basque, un balancé, et puis un grand jeté. Suivant mon élan, les gens se mêlent à la danse. Dans mon tutu, je suis à nouveau une ballerine. Admirée de tous. Je m'élanche dans une pirouette fouettée. Tous mes mouvements, aussi bien réalisés qu'avant. Ma souplesse habite toujours mon corps et mes quelques livres en trop ont disparu. Tout est facile. Comme si je n'avais jamais cessé de danser. Mon corps suit la mélodie. L'exécution des mouvements comme s'ils étaient programmés d'avance.

Tous les employés arrêtent de travailler. Contaminés par ma soif de bouger. Ensemble, on danse. Totalelement enivrés. Les palpitations de nos cœurs en cadence. Poum, poum,

poum. On jongle avec des pommes et des tomates. Un pas vers la gauche, un pas vers la droite.

L'épicerie se mêle à la danse. Les murs vibrent et les étagères valsent. Les congélateurs grondent et donnent le rythme.

Et puis, la chanson se termine et je range à nouveau mes chaussons de ballet dans leur cercueil de carton. Je voudrais les enterrer, mais je n'y arrive pas. Alors je garde cette petite boîte dans mon sac à dos, pour les avoir près de moi. Des chaussons dans un sommeil profond, en parfaite hibernation.

Ma mère me disait que je ressemblais à une belle sauterelle quand je faisais un fouetté en altitude.

Elle aurait voulu que je continue à danser.

Et moi...

J'aurais voulu la garder encore longtemps avec moi. J'aurais voulu qu'elle m'oblige encore à manger des brocolis. Qu'elle m'achète des tutus de toutes les couleurs. Qu'elle joue dans mes cheveux durant des heures. Qu'elle m'ordonne encore et encore de faire mon lit et de mettre mes bas dans le panier à linge sale.

J'aurais voulu que maman ne prenne pas le volant cette journée-là. J'aurais voulu que le monsieur ne tente pas un dépassement dangereux sur l'autoroute. J'aurais voulu qu'elle soit aussi chanceuse que notre chien Brownie, qu'elle survive à l'accident elle aussi.

Je passe devant la poissonnerie. J'appuie sur mon téléphone. Tente de trouver une musique. Trop déprimante. Trop vieille. Pas assez rythmée. Trouve enfin.

Anita m'envoie la main. Elle sait que depuis que je suis toute petite, je viens inmanquablement voir l'aquarium à homards. C'est un rituel. Aujourd'hui, il y a une bonne dizaine de crustacés entassés.

La première fois que j'en ai vu dans cet aquarium. Ma mère avait demandé à Anita si elle pouvait en sortir un pour me le faire toucher. J'avais caressé une pince du bout du doigt et demandé à quoi servaient les élastiques bleus. Elle disait qu'ils servaient à protéger les doigts de ceux qui manipulaient les homards, mais c'était aussi pour les empêcher de s'entre-dévoré. Ma mère m'avait alors fait sursauter en me chatouillant les côtes comme si ses mains étaient des pinces à homard. Elle s'était mise à s'esclaffer. Son rire, j'arrive encore à le faire jouer en boucle dans ma tête. Une mélodie harmonieuse, inoubliable.

Ensuite, Anita m'avait même appris à différencier les femelles des mâles. Elle avait retourné le homard à l'envers. En panique, il agitait les pinces et les antennes comme s'il avait peur de tomber. Anita avait désigné deux petits crochets entre le thorax et la queue. Elle avait précisé que si les crochets sont mous et souples, il s'agit d'une femelle. S'ils sont durs, ronds et pointus, c'est un mâle. Elle m'avait encouragée à toucher. Les crochets étaient durs. J'avais donc appelé mon nouvel ami Sébastien, comme l'animal de compagnie d'Ariel, la petite sirène.

Je poursuis mon chemin, sans oublier d'ajouter un filet de saumon dans mon panier. Une sonnerie aussi agressive que mon vieux réveille-matin retentit près de moi. Elle me fait perdre le fil de ma chanson. J'aperçois dans le rayon des mets cuisinés le four à poulet rôti. Ce n'est pas le même que d'habitude. Il doit être nouveau. Les broches de poulets tournent au-dessus d'une énorme flamme qui cuit les poulets un peu plus à chaque tour. La sonnerie de tout à l'heure provenait du four, la cuisson semble terminée, car une commis enfile les plus gigantesques gants de caoutchouc que j'ai jamais vus. Appuie sur un bouton et la flamme s'éteint. Elle empoigne avec force les grandes broches de métal et sort, un par un, les poulets rôtis pour les mettre dans des contenants de plastique. Sérieuse, l'employée me regarde du coin de l'œil. Elle n'apprécie probablement pas qu'une cliente l'observe faire son travail. Je la comprends, je n'aimerais pas non plus qu'on me fixe. Pourtant, elle ne se gêne pas, depuis tout à l'heure, de déshabiller du regard une jeune commis des fruits et légumes.

Je continue vers l'allée 1. Choisis une autre liste d'écoute, de la musique latine.

Si sabes que ya llevo un rato mirándote

Tengo que bailar contigo hoy
Vi que tu mirada ya estaba llamándome
Muéstrame el camino que yo voy, oh

Tout près de moi, une jeune femme de mon âge cherche mon regard. Je tourne la tête. C'est Catherine Langlois, une belle grande rousse aux yeux bleus. Je tourne complètement la tête et attrape un pot de beurre d'arachide. Je fais semblant de regarder les calories et tout le reste. Je monte le volume de ma chanson. Habituellement, les gens n'osent pas aborder ceux qui écoutent de la musique forte.

Je suis allée au secondaire avec elle. Mais c'est à cause de la danse que nous nous sommes connues. Nous étions les meilleures de notre cohorte. Deux parfaites rivales tout au long de notre secondaire. Dans les compétitions, nous étions toujours à une position de différence. J'imagine les murs de son appartement : une tapisserie de médailles et de trophées.

Je sens ses yeux dans mon dos qui me scannent de haut en bas. Catherine doit ricaner intérieurement en observant ma silhouette. Je l'entends se dire *Elle est loin d'avoir l'allure d'une danseuse étoile!* Il est vrai que je n'ai plus les fines jambes et les jolies clavicules d'une ballerine. Depuis que maman est morte, je porte plutôt un tutu de bourlets. Je suis de celles qui mangent ses émotions. Moi, je ne calcule pas les calories. Quand je veux, où je veux, j'engloutie des chips, des réglisses, des smarties et beaucoup de baloney. Mon estomac est toujours bien rempli. Sinon, quand je ne mange pas, je ressens comme un vide dans le creux de mon ventre. J'ai tellement fait attention à ma ligne pour les compétitions de danse. Aucune frite, aucune poutine, aucune croquette. Pas de sauce, pas de ketchup, pas de mayonnaise, pas de desserts. Beaucoup de piments, brocolis, choux de Bruxelles, épinards. Les légumes dans mes assiettes comme autant de médailles accrochées sur les murs de ma chambre.

Hors de question de la laisser me raconter tous ses exploits. Qu'elle me dise à quel point elle est encore la plus douée. L'écouter me raconter nos vieilles histoires, nos compétitions d'autrefois. Et puis d'ajouter *Nous étions les futures danseuses étoiles. Promises à un avenir prospère! Tu t'en rappelles?*

Il y a des souvenirs du passé que j'aimerais garder enterrés.

Je tourne dans l'allée des produits laitiers. J'entends ma chanson préférée qui joue à l'intercom de l'épicerie. J'enlève mes écouteurs. Fredonne le refrain les yeux fermés.

Let me take you dancing
Two-step to the bedroom
We don't need no dance floor
Let me see your best move
Anything could happen
Ever since I met you
No need to imagine
Baby, all I'm asking
Is let me take you dancing

Toujours les mêmes frissons. Le beat qui vibre sous ma peau.

Un coup de bassin, un glissement d'épaule.

Ma chorégraphie s'arrête devant les pots de yaourts. J'hésite entre celui à la vanille et celui à saveur de framboises. La vanille est un meilleur choix. J'aime sa texture onctueuse, douce pour le palais. Sa couleur me fait toujours penser à celle de mon tutu, le tout premier. Celui que je portais lors de mon premier spectacle de danse. Un blanc immaculé, le blanc de l'innocence. J'avais cinq ans. Toute la famille était venue me voir. Maman m'avait fait une jolie coiffure, un chignon garni de boucles et m'avait mis des paillettes dans les cheveux. On avait joué *Casse-noisette*, un classique. Du haut de la scène, j'avais vu ma mère verser quelques larmes à la fin de ma prestation. Elles miroitaient dans le reflet d'un néon.

J'étais sa reine-ballerine, elle me le disait souvent.

Après chaque spectacle, on se dirigeait vers l'épicerie *Bon marché*. On y achetait tous les ingrédients nécessaires pour cuisiner mon gâteau préféré. J'en profitais, car autrement les desserts n'existaient pas à la maison. Extra crémage, extra chocolat. Le gâteau 100\$ que maman l'appelait. Elle disait qu'un jour, une femme, dont on ignore le nom, avait cuisiné

un gâteau pour le concours annuel de son village. Le jury était resté sans voix en le goûtant. Elle avait remporté le grand prix et tous les membres du jury et les habitants du village avaient réclamé sa recette. Elle l'avait vendue 100\$ au propriétaire d'un petit restaurant près de chez elle. À l'époque c'était une vraie fortune.

J'adorais accompagner ma mère à l'épicerie *Bon marché*. Je l'aidais à mettre les articles dans le panier. Chaque fois que je passais par le département de la boulangerie, Guylaine, l'amie de maman, me donnait deux biscuits avoine et raisins. Je les avalais goulument pendant qu'elles discutaient de choses d'adultes. Le concierge ne devait pas apprécier les miettes de biscuits que je laissais toujours sur mon passage.

La musique s'écoule jusqu'à mes tympanes. Mes doigts dansent. 1,2,3 cha cha cha. Un duo de métacarpes.

Je navigue aisément dans les allées. Je connais les moindres racoins. Il me serait possible de faire l'épicerie les yeux bandés en dansant. Je fais glisser mes pieds sur le plancher. Un mouvement à la Michael Jackson. Mon panier tangue langoureusement. Deux tours sur moi-même. Je me sens étourdie alors j'empoigne mon charriot.

Me voilà capitaine de mon propre navire. Les eaux sont tumultueuses. Je dois reprendre le gouvernail. Un coup de volant à droite et puis on change le cap. Une boîte de céréales à tribord et un paquet de biscuits à bâbord. Je décide de jeter l'encre. Il faut prendre une décision. Des macaronis ou des spaghettis?

Quand j'allais à l'épicerie avec ma mère, c'était elle la Capitaine. Elle dirigeait le gouvernail. Moi je m'occupais de manœuvrer les voiles et de veiller à la solidité des cordages. Parfois, quand le vent tombait, je faisais la figure de proue devant le bateau pour mieux observer le paysage. J'avertissais maman quand on passait trop près d'un iceberg ou d'un autre bateau. Nos aventures étaient toujours trépidantes. Sur l'heure du souper, on racontait tout à papa. Les vagues, les goélands, les baleines, les pirates.

Je lance un regard vers l'horizon.

Mon cœur se met à battre promptement. J'ai l'impression de le sentir pulser jusque dans mes yeux. Les petites vagues deviennent un tsunami dans mon ventre. J'essaie de respirer tranquillement.

Elle est là. C'est elle?

Lumineuse comme un phare dans la nuit. À deux mètres de moi.

Est-ce possible?

Tous les muscles de mon corps ramollissent comme les nouilles dans l'eau chaude. Je n'ai plus le contrôle. Mes pensées se changent en brouillard épais. Je ne peux plus réfléchir. Tout est obscur. Je m'appuie sur mon bateau à roues. Ferme les yeux. Je ne veux pas m'évanouir. Tout est devenu tempête.

Regarder encore une fois, dans la même direction. Distinguer sa silhouette. La même taille fine, les mêmes cheveux acajou.

Serrer le panier de mes longs doigts. Avancer vers elle, doucement.

Elle tourne son visage et me fait un sourire, identique à mon Capitaine.

L'espoir s'agrippe solidement à mon cou. Et puis, m'abandonne, loin du rivage. Mes épaules retombent et il ne reste que l'écume de la déception.

Ce n'est pas elle. Et pourtant. Elle lui ressemble tellement. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Les anges n'existent pas. Je ne suis pas dans un film. Mais quelle idiote je suis! Une vraie imbécile qui voit des fantômes! Et à chaque fois j'y crois! Quand est-ce que j'arrêterai de la voir partout? On m'a dit que la première année était la pire.

J'aurais tellement aimé prendre cette dame dans mes bras. Avoir le courage.

Je lui aurais dit doucement avec des sanglots dans la voix : *Pourrais-je vous prendre dans mes bras quelques secondes?* Elle m'aurait souri tendrement, aurait enlacé ses bras autour de moi comme une maman oiseau. Ma tête posée dans le nid de son cou.

J'aurais fermé les yeux, pour mieux me l'imaginer. Pour me laisser croire que c'est bien elle. Faire semblant un bref moment. Ses cheveux auraient eu cette odeur d'hibiscus et de fleur d'oranger. J'aurais enfilé les chaussons, ceux dans mon sac, pour redevenir sa reine-ballerine.

Je me serais mise à tourner dans les allées.

Plié, piqué, tour en l'air.

Une dernière danse pour maman.

Jambon sans nitrite

Murielle s'immobilise, certaine d'avoir perçu une odeur de bougie. Elle se dit que les employés sont peut-être cachés derrière ces boîtes et qu'ils attendent de lui faire la surprise, un gâteau dans les mains. Elle est persuadée qu'ils en ont choisi un à saveur de chocolat. Elle se demande s'ils ont réussi à trouver une chandelle avec le chiffre 66. En espérant qu'ils n'attendent pas depuis trop longtemps.

Elle tente de retenir son sourire pour ne pas montrer qu'elle sait.

Bouteilles de plastique

Conserves

Contenant de styromousse

Il est 7h50.

Murielle entre dans le département des charcuteries, enlève ses boucles d'oreille, met son rouge à lèvres *fresa fuego* no°58, enfle son tablier et son chapeau aux couleurs de l'épicerie. Sa chevelure blanche maintient son volume, quelques cheveux sortent par les trous de son filet, un filet blanc qu'elle achète à la pharmacie. Ceux fournis par le magasin sont bruns et ne l'avantagent pas. Elle regarde son visage dans la vitrine, essuie de son doigt le rouge à lèvres qu'elle a sur les dents. Derrière son reflet, en filigrane, un jambon blanc, sans nitrite, sans gluten, une dinde paprika, un salami de gènes, un *prosciutto*, tous sont exposés aux yeux des clients, derrière une vitre impeccable.

Aujourd'hui, Murielle a 66 ans. Elle espère secrètement que quelqu'un se rappellera son anniversaire.

Les portes de l'épicerie ouvrent à 8h00 tapant et déjà, les clients s'y infiltrent. Une dame passe devant le département des charcuteries. S'arrête pour consulter les rabais de la semaine. S'avance encore plus. Pose ses doigts gras sur la vitrine. Le jambon Mère Michelle n'est pas en spécial. Elle repart avec son panier. Murielle fronce les sourcils. Armée d'un torchon blanc et d'une bouteille de Windex commercial, elle s'empresse d'aller laver la vitrine, maintenant tachée de jus de doigts. Elle déteste quand les clients mettent leurs doigts sales sur les vitres. Elle frotte en faisant de grands cercles jusqu'à ce que tout brille. Personne ne lave aussi bien qu'elle, alors elle préfère le faire elle-même. Même le soir, lors de la fermeture des départements, aucun concierge n'arrive à faire refléter les néons comme elle le fait. De toute façon, tous savent que Murielle, éternellement insatisfaite du ménage, repassera par-dessus le lendemain matin.

Murielle prépare sa table de travail. Son couteau, celui avec le manche rouge, est placé à droite du trancheur et à gauche se trouve une paire de ciseaux. Un client, le premier de la journée, attend devant le comptoir. Une fois les outils bien placés, Murielle se tourne et lui fait un grand sourire.

- Bonjour mon cher Monsieur. Que puis-je faire pour vous?

- Donne-moi deux livres de simili-poulet tranché mince.

Murielle, insultée, hausse les sourcils. *Quel manque de politesse!*

- Oui, je vais VOUS préparer ça.

Elle se retourne brusquement. *Les jeunes de nos jours ne connaissent plus la politesse.* Enfile des gants de caoutchouc, délicatement, pour ne pas les trouser. Ouvre le trancheur à 0.8. Prend le simili-poulet dans le frigo. Dépose une feuille de papier ciré en dessous de la lame et tranche soigneusement. Elle se retourne et brandit la première tranche devant le client.

- Est-ce suffisamment mince?

- Bah oui. On voit presque au travers.

Murielle pèse la charcuterie, sur la balance qu'elle vient de rééquilibrer.

892 grammes.

Elle ajoute une tranche.

904 grammes.

- Il manque quatre grammes pour faire deux livres. Est-ce que j'ajoute une tranche?
- Eee..... non! C'est ben correct de même. On capotera pas pour quatre grammes.

Elle insère la viande dans un petit sac et pose l'étiquette à droite.

Simili-poulet rond Gaspésien. 5.95\$. Épicerie Bon marché.

- Merci! Bonne journée Monsieur!

Une fois le client parti, Murielle réemballe la viande, sort une étiquette pour la dater et nettoie le trancheur. Elle envoie ensuite les morceaux perdus dans le bac à trimures. Les pertes devront être pesées à la fin de la journée. Elle met la machine à *off* et, la lame à zéro pour ne pas se couper. Imbibes un linge de produit nettoyant. *Il ne doit pas rester de particules de viandes entre les lames.* Le comptoir de travail est irréprochable. Elle est satisfaite.

Elle espère seulement que M. Capicollo ne passera pas, à l'instant, pour salir son plan de travail. M. Capicollo vient une fois par semaine et demande, à chaque visite, de goûter une tranche de capicollo. Comme s'il ne pouvait pas déjà décrire parfaitement la saveur, la texture et l'odeur. Il demande ensuite de la dinde paprika. L'ennemi juré de tous les charcutiers, car ce produit laisse son jus de viande rouge partout sur son passage. Un vrai carnage et des heures de nettoyage en perspective.

Boîtes de carton vides

Assiettes d'aluminium

Languettes de cannettes

9h00

Une jeune femme, avec ses écouteurs dans les oreilles, fonce vers le département des charcuteries. Sa musique est tellement forte que Murielle entend les paroles chantées en langue espagnole. C'est une cliente habituelle qui vient tous les samedis à cette heure. Elle commande toujours du baloney Lafleur. Murielle aime bien jaser avec cette jeune femme au pas bondissant. Elle la trouve énergique et très polie pour *une jeune*. Elle se souvient quand elle et sa défunte mère venaient à l'épicerie. La petite, avec ses jolis lulus, courait vers l'aquarium à homards pour les compter. Ensuite, elle s'accrochait au-devant du panier et se prenait pour un matelot. Elle et sa mère repartaient en direction des allées et on les entendait souvent rire à l'autre bout du magasin. Murielle aurait rêvé avoir une relation semblable avec son fils. Elle aurait aimé être cette mère qui cuisine de la soupe pour aller lui porter quand il est malade ou cette mère qui lui fait ses bas de pantalon pour le travail. Elle ne l'avait pas revu depuis ses 20 ans. Il était parti vivre en Suisse avec une femme qu'il avait rencontrée là, lors d'un échange étudiant.

Murielle remet le paquet de baloney à la jeune fille et laisse Anaïs servir la prochaine cliente : elle a une envie pressante.

Devant le comptoir des fromages fins, un homme regarde attentivement chaque produit. Le bleu brebis de Charlevoix, le Oka aux champignons, le Saint-André, la Tomme de Savoie, le gouda fumé, l'emmental en bloc, le gruyère en pointe, le Tête-de-Moine, Le Curé-Hébert, Le Vacherin fribourgeois. Il les manipule. Les redépose. Les scrute à nouveau. Soupire. Se gratte la tempe. Veut épater ses invités de ce soir, mais ne sait pas quoi choisir.

Anaïs range rapidement le reste du morceau de jambon qu'elle vient de trancher pour une cliente habituelle. 400 grammes du jambon, le moins salé. C'est pour son chien Puppy. Il en raffole.

Anaïs se dirige vers le tripoteur de fromages. Elle lui demande ce qu'il cherche et lui conseille les meilleurs vendeurs : le brie double crème et un cheddar à saveur de bière et d'érable. Pendant ce temps, Murielle revient des toilettes et se précipite sur le jambon que vient de placer Anaïs. Elle savait qu'elle ne le rangerait pas au bon endroit. Elle le replace. Sur la première tablette, en haut, à droite. Murielle est là, toujours derrière ses collègues, à surveiller leurs moindres gestes. *Tout doit être propre, bien rangé et placé au même endroit que d'habitude. Sinon on cherche les produits et on fait attendre le client!*

Les couteaux à fromage sous la table de métal. Les sacs de plastique pour le sous-vide, près du deuxième trancheur, sur la tablette du bas. Le pistolet à étiquettes, près de la balance. Le bottin noir pour les codes de produits, à côté de l'emballeuse à fromage.

La vaisselle doit être faite au fur et à mesure. Tout objet retrouvé dans l'évier, échoué dans les abysses, seul sous la mousse, se verrait inévitablement sauvé par Murielle et le coupable, réprimandé.

Anaïs aperçoit Murielle du coin de l'œil et roule des yeux. Elle n'en peut plus de travailler avec « cette vieille chipie », c'est comme ça que tout le monde l'appelle. Murielle la reprend quand elle coupe les bries, ils ne sont pas suffisamment droits. Les paquets ne sont pas assez gros, quand elle emballe le peppéroni en tranches. Anaïs s'est souvent plainte à sa gérante, mais rien ne change. Comment faire pour changer les habitudes d'une personne qui travaille depuis plus de 40 ans au même endroit? Elle est sur le territoire de Murielle et c'est elle qui fait la loi. Depuis deux ans, Anaïs doit s'adapter pour mieux survivre.

Elle pensait que Murielle partirait à la retraite cette année, mais celle-ci lui a clairement dit :

- Je partirai pas d'ici avant mes 70 ans, ma petite fille. Encore 4 ans à m'endurer...

Vieilles circulaires de l'épicerie *Bon marché*

Cruchons de betteraves

Cassots de champignons vides

10h15

Anaïs vérifie sa liste de tâches à faire. Couper les cretons au porc.

Elle va chercher une boîte au réfrigérateur. Dans cette boîte, il y a un contenant de plastique dans lequel les cretons sont emballés. Elle entaille l'opercule avec son couteau. Démoule les cretons en renversant le contenant, tête en bas, et donne de petits coups dessus comme lorsqu'un veut démouler un gâteau refroidi. Elle coupe de gros morceaux qu'elle installe dans des contenants de styromousse, pour ensuite les emballer et les étiqueter.

606... 60789... 60989... 60798...?

Elle ne se souvient plus du code de balance des cretons au porc. Murielle, qui la surveille d'un œil torve, lui siffle le code avant même qu'elle ait le temps de le chercher dans le bottin. 60978.

Dans la mémoire de Murielle, aucun code n'est oblitéré. Même l'âge n'arrive pas à faire mourir les séries de chiffres qui inondent sa matière grise. Les données sont propres et bien rangées.

Une fois les paquets bien étiquetés, Anaïs les place soigneusement dans le comptoir réfrigéré, à côté des autres types de cretons : cretons de volaille, cretons de poulet, cretons grand-mère, cretons ail et fines herbes, cretons avec moins de sodium, cretons par-ci, cretons par-là. Elle nettoie ensuite sa surface de travail, avec le produit jaune, comme lui répète souvent « la vieille chipie », puis jette les déchets à la poubelle. Murielle se raidit et se dirige vers la poubelle. Plonge sa main dans l'océan d'ordures,

comme si elle tentait de sauver un enfant de la noyade et en ressort avec le contenant de plastique blanc, celui du creton. Murielle lance un regard plein de haine à Anaïs.

- Je t'ai déjà dit de ne pas jeter les contenants des cretons! Je les garde!

Murielle place le rescapé à côté du lavabo. Avant de partir, elle nettoiera tous les contenants mis de côté pour les rapporter chez elle.

- Ça peut encore servir, on ne sait jamais. Ce n'est pourtant pas compliqué ce que je te demande!

Piles de factures

Attaches à pain

Contenants de bébés épinards vides

Couvercles de pots de margarine

Au travail, le casier de Murielle est chargé de pacotilles. Murielle rapporte, tous les soirs de semaine, de nouveaux objets à la maison. Des bouteilles d'huile d'olive, des cruchons de betteraves, des contenants de plastique, vides et lavés... Les commis des mets cuisinés le savent, ils doivent garder ces choses vides et inutiles pour Murielle. La cuisinière connaît Murielle depuis des années. Elle a pris l'habitude de tout mettre de côté. Il y a longtemps qu'elle ne se pose plus de questions. Personne ne sait pourquoi, mais tout le monde le fait. Un peu comme faire son lit quand on n'attend pas de visite. On le fait, parce qu'on nous a appris qu'il fallait le faire.

Murielle continue à ramasser, conserver, entasser. Pour combler tout l'espace de sa maison. Murielle n'aime pas les pièces vides. Elle remplit sa vie à coups de pots Masson, de cuillères d'argent et de vieux contenants de pilules. Chaque objet a une histoire à raconter.

Murielle déambule dans sa maison avec agilité. Le chemin, elle pourrait le parcourir les yeux fermés sans faire tomber un seul objet. Elle sait quand éviter cette pile de boîtes, cette montagne de couvercles et cette tour d'assiettes. Bien que l'espace se fait de plus en plus rare, Murielle ne se sent pas coincée. Elle est protégée du monde derrière ses murailles hétéroclites.

Il ne reste plus beaucoup d'espace pour circuler, même la solitude ne semble plus rôder chez elle.

À 11h15, Murielle appelle sa mère comme chaque jour. Pendant ce temps, Anaïs surveille devant et se charge de répondre s'il y a des clients. Murielle prend le téléphone du département des charcuteries et laisse sonner quelques coups.

- Bonjour! Vous allez bien, maman?
- ...

La première fois que Murielle avait appelé sa mère devant Anaïs, cette dernière avait été bien surprise. Elle n'avait encore jamais entendu quelqu'un vouvoyer sa propre mère.

- Merci maman!
- ...
- Non, je n'ai rien de prévu ce soir.
- ...
- Non, ni aucun autre soir de la semaine.
-
- Oui, je viendrai vous visiter demain. Je vous embrasse.

Un peu plus tard, Murielle raccroche et se dépêche d'enfiler ses gants de caoutchouc. C'est madame Levesque au comptoir. Elle ne l'a pas vue la semaine dernière. Quand Anaïs voit arriver Murielle à toute vitesse, elle s'écarte de son chemin. Murielle a ses clients préférés et elle veut être la seule à les servir.

- Comment allez-vous Madame Lévesque?

- Ça va bien ma chère Murielle. Je vous remercie.
- Et puis, avez-vous aimé la dinde que je vous ai suggérée l'autre fois?
- Oui! Je l'ai bien aimée, mon mari aussi. Ça a fait des bons sandwiches. Je vais vous en reprendre une livre avec la même commande que d'habitude.

Murielle déballe la dinde et la tranche. Elle pèse la viande. Une livre pile poil. Murielle hausse les sourcils, esquisse un sourire, fière d'elle.

- *Et votre mari, il s'est bien remis de son opération à la hanche?*

Pendant ce temps, Anaïs se dépêche d'aller laver le couteau qu'elle a utilisé pour couper les cretons. Vite avant que Murielle ne le remarque.

Armoire antique

Table antique

Secrétaire antique

Commode antique

À midi tapant, Murielle prend son heure de dîner. Si elle dépasse cette heure, elle se plaint. Elle a trop faim. Sa bonne humeur commence à ramollir et son rouge à lèvres, à s'estomper.

Murielle entre dans la salle des employés. Elle prend son verre d'eau chaude et y ajoute du jus de citron, ça l'aide à digérer son repas. Dans son casier, sa boîte à lunch, placée sur la tablette du haut. Son sandwich parfaitement coupé, dans un contenant Tupperware qu'elle possède depuis vingt ans. Elle n'oublie pas d'apporter son journal du matin pour lire durant le repas.

Manon, la pâtissière, l'accroche en passant et fait tomber son journal. Murielle la fusille du regard et se penche pour le ramasser. Manon lui dit de regarder devant quand elle marche. Murielle respire un grand coup, elle sait qu'il ne sert à rien de s'obstiner avec la pâtissière: elle connaît son caractère exécrable. Elle s'installe seule sur une table, toujours la même. Les autres travailleurs s'attroupent et collent leurs tables pour manger en groupe.

Personne ne va rejoindre Murielle. Personne ne sait que c'est son anniversaire.

Les gens s'agglutinent tout près. Elle fait comme si de rien n'était. Elle semble bien concentrée. Lit attentivement son journal. Tombe sur une annonce de brocante. Une promotion sur certains meubles antiques. *Si elle se dépêche d'engloutir son diner, il lui restera assez de temps pour aller faire un tour à la brocante. Elle y dénichera peut-être une commode avec des poignées décoratives ou un coffre de cuir fermé par de larges ceintures ou une chaise berçante en bois sculpté pour compléter sa collection de meubles antiques. Avec de la chance, elle y trouvera peut-être cet ensemble de vaisselle convoité depuis des années, l'ensemble de vaisselle Wedwood royal, semi-porcelaine avec des motifs dorés. Une belle pièce de collection pour fêter son 66^e anniversaire. Et pourquoi pas un petit gâteau au chocolat avec ça. Une bonne pointe dans une de ses nouvelles assiettes, elle la sortirait du vaisselier, juste une fois, pour faire exception. Se sentir comme une reine, rien qu'une fois.*

Elle couperait une pointe de son gâteau de fête, au chocolat de préférence. La déposerait délicatement dans la nouvelle assiette de porcelaine. Verserait un thé fumant dans la tasse finement sculptée. Laisserait refroidir. Avec sa fourchette, attraperait de petits morceaux, soigneusement, pour ne pas égratigner le fond de la soucoupe. Puis après deux bouchées, son ventre serait rassasi. Elle s'empresserait de tout nettoyer et de ranger l'assiette et la tasse dans le vaisselier avec le reste de sa collection.

Puis, retournerait s'asseoir auprès de ses chats en espérant recevoir un appel pour son anniversaire.

Regarder le téléphone, toutes les cinq minutes. Imaginer la sonnerie. Décrocher le combiné et entendre la voix de son fils qui, cette fois, ne l'aurait pas oubliée.

Murielle se berce de cette illusion.

Son cœur est une confiture qu'elle enferme dans un pot Masson.

13h00

Murielle revient de son heure de diner plus heureuse que jamais. En allant à la brocante, sur son heure de diner, elle a déniché un magnifique ensemble de coutellerie.

Anaïs en profite, Murielle est rarement d'aussi bonne compagnie.

14h30.

Murielle note sur un calepin les articles qui manquent dans le comptoir. Tartinade au tofu, jambon noir Olymel, dinde effilochée Maple leaf, bacon emballé sous-vide. À l'aide de son chariot, elle part à l'expédition. Sa mission : trouver tous les produits dans le réfrigérateur de l'entrepôt. Elle explore les contrées réfrigérées. Toutes ces caisses cloîtrées. Elles attendent de se faire choisir. Elles veulent habiter le comptoir civilisé. Murielle sélectionne ce dont elle a besoin. Il n'y a plus de tartinades au tofu en inventaire. Elle laisse une note à sa gérante. *Il faudra qu'elle en commande. Ça ne devrait jamais arriver qu'il manque des produits, surtout quand ils sont en spécial. Les clients ne seront pas contents!*

15h00

Murielle termine son quart de travail. Avant de partir, elle nettoie le reste de la vaisselle, les tables et le second trancheur au fond du département. Elle n'est pas pressée.

Anaïs jette un œil à Murielle. Elle apprécie qu'elle soit aussi minutieuse avant son chiffre, c'est plus facile de faire la fermeture par la suite. La jeune fille, lors des fermetures du département, termine souvent plus tard que 21h00. Le soir, il y a toujours

des files de clients impatients et elle est seule pour les servir. Tout ce que Murielle fait avant de partir allège son ménage du soir.

15h15

Murielle décide de faire un dernier tour à l'entrepôt pour, cette fois, aller porter les boîtes vides dans le compacteur à carton. *Ça ne paraît pas très propre quand elles traînent dans le département.*

Elle croise la nouvelle employée qui vient d'être engagée dans le rayon des fruits et légumes. Avec son charriot chargé de boîtes, la jeune affronte les lourdes portes battantes qui mènent à l'entrepôt. Au même moment, les boîtes, toutes plus grandes qu'elle, dégringolent comme un château de cartes. Il y en a un peu partout. Murielle s'empresse de l'aider. *Il faut vite ramasser avant qu'un client trébuche sur une boîte et se blesse.* Murielle donne quelques conseils à l'adolescente pour ne plus se faire attaquer de nouveau par les portes de l'entrepôt.

Devant le compacteur à carton, de hautes tours. Les boîtes de carton vides sont empilées les unes sur les autres. La machine est défectueuse et il faut tout laisser de côté, le temps qu'elle soit réparée. Murielle soupire. *Ça ne paraît pas propre du tout. Une chance que les clients ne peuvent pas voir l'état de l'entrepôt!*

Elle se dirige vers les forteresses. Elle rapportera encore quelques boîtes à la maison ce soir. Elle conserve surtout les boîtes vides, celles du département du prêt-à-manger dans lesquelles sont livrés les poulets entiers attachés. De vraies grandes boîtes, indestructibles, faites avec un carton des plus épais. Elle les garde au cas où elle en aurait besoin. *On ne sait jamais, ça peut toujours servir. Si elle venait à déménager, un jour, elle pourrait les utiliser. Et si jamais elle avait besoin de ranger des objets de valeur au sous-sol. Et si jamais elle avait besoin de ranger ses magazines pour éviter qu'ils n'écrabouillent encore un de ses chats. Et si jamais sa voisine en avait besoin pour faire du bricolage avec ses enfants.*

Et si jamais son fils se séparait et revenait emménager chez sa mère.

On ne sait jamais, ça peut toujours servir.

15h30

Une odeur de bougie flotte dans l'air. Elle fait le tour de l'entrepôt.

L'odeur se dissipe pour laisser place à ce parfum nauséabond d'ordure en putréfaction.
Celle qui inonde habituellement l'entrepôt.

Les larmes au coin des yeux, elle se dirige vers son casier pour ramener à la maison sa récolte de brouilles. Au moins, elle ne repartira pas les mains vides.

Croquettes pour chat

Alice reste dans le hall, immobile comme les charriots qui l'entourent. Regarde vers l'extérieur. Aperçoit sa voiture, stationnée au même endroit. On dirait qu'elle l'appelle, qu'elle veut la mettre en garde. Alice hésite encore à s'engouffrer dans la gueule de l'épicerie.

Elle sort une boîte de lingettes désinfectantes de sa sacoche. En retire une première, bien humide, qui sent l'alcool. L'odeur lui pique les yeux et les narines. Elle la passe sur la poignée du panier, en reprend une pour ses mains. Les gens touchent à tout et mettent leurs bactéries sur tout. Ils tâtent les concombres pour vérifier leur fermeté, auscultent les avocats pour voir s'ils sont bien mûrs, palpent les pommes de salade pour s'assurer qu'elles sont craquantes. Elle pourrait attraper la gastro, l'influenza, la COVID-19 ou le SRAS-CoV-2. Le nom des virus tourne dans sa tête, en boucle. Elle pourrait vraiment tomber malade et en mourir, qui sait? Son estomac se soulève. Elle ne peut plus reculer. Elle doit le faire pour monsieur Gaston. Il a besoin de croquettes et de gâteries.

Alice reprend une lingette, la passe sur le dessus de sa main, sur ses doigts, dans la paume. Il faut être prudent. Rien n'est jamais suffisamment propre. D'habitude, quand elle arrive chez elle, elle plonge les fruits et les légumes dans l'eau savonneuse et nettoie les cannes de thon, de petits pois et d'artichauts avec un torchon. Les sacs réutilisables, eux, sont lavés à la main. Pas question d'utiliser les sacs de plastique de l'épicerie. Ils sont probablement remplis de poussières, de bactéries. Peut-être même qu'ils passent des semaines dans l'entrepôt, là où il y a souvent des rats? Elle sait qu'il vaut mieux prévenir que guérir. Pendant deux heures, elle lave et vérifie tout soigneusement. Rien n'échappe à son œil aiguisé. Elle serait excellente pour débusquer les lentes les plus microscopiques cachées dans les cheveux des jeunes enfants.

Elle range le paquet de lingettes humides. Le plus discrètement possible. Elle ne voudrait pas être le sujet des railleries de la clientèle et, encore moins, la risée des employés. Aujourd'hui, elle est seule pour faire son épicerie. Elle vient habituellement avec son

frère, toutes les deux semaines, mais cette fois, il ne pouvait pas l'accompagner. Il était débordé au travail : plusieurs nouveaux clients au cabinet. Elle se répète la même phrase dans sa tête. *Ça va bien aller.*

Sa gorge est aussi nouée que son chignon depuis qu'elle a passé la porte de sa maison.

Dans sa poche, une photo de monsieur Gaston, avec ses vibrisses plus longues que les quenouilles d'un étang, avec ses poils caramel fleur de sel. Elle l'a gardée tout près, au cas où elle se sentirait seule.

Alice se décide enfin à entrer dans l'épicerie *Bon marché*. Le vacarme la fait sursauter. Le ronronnement des réfrigérateurs, la musique de l'intercom, les voix qui s'entremêlent, le tintamarre provenant des caisses, le bruit des chariots d'épicerie.

Elle est attirée par la section des fleurs, située à l'entrée du rayon des fruits et légumes. Sans hésiter, elle attrape un plant de chrysanthèmes violets et un plant de lys blancs. Ils s'agenceront parfaitement à sa nappe de cuisine.

Ensuite, elle se dirige rapidement dans l'allée des pâtes et des sauces. Devant elle, des centaines de macaronis nus, entassés comme des sardines. On peut les voir à travers une étroite fenêtre de plastique. Des rotinis, des cannellonis et des spaghettis, juste à côté, au garde à vous, bien rangés sur les étales. Tout est droit et bien classé comme dans son garde-manger. Elle empoigne la dernière boîte de macaronis sans gluten.

Une couche de poussière recouvre le dessus du paquet. Alice fait une grimace. Elle regarde alors les particules de poussières qui flottent dans l'air. Tout semble sale. Elle aimerait cesser de respirer pour ne pas être happée par ce mélange constitué de fibres de papier ou de textiles, de cheveux, d'éléments chimiques, de poils, de peau humaine, de champignons microscopiques, de bactéries... Elle passe une lingette humide sur la boîte pour enlever la saleté.

Le tintamarre derrière elle la surprend et lui fait oublier la poussière quelques instants. Des voix discordantes s'approchent dangereusement.

Elle jette de rapides coups d'œil derrière elle. S'éloigner des autres clients. Le tumulte continue de la bousculer. Elle s'appuie sur son panier pour ne pas tomber.

Elle continue son chemin. Au département de la boulangerie, une dizaine de clients font la file pour les baguettes qui viennent tout juste de sortir du fourneau. L'odeur lui fait oublier le bruit autour. Des baguettes de pain, des bagels, des muffins. Elle adore la pâtisserie et se retient pour ne pas prendre de tout. Son regard s'arrête sur des croissants au beurre, tout frais du jour. Réchauffés quinze secondes au micro-ondes, le matin, avec un café bien corsé. Ses doigts beurrés et sa veste de laine parsemée de miettes. Deux paquets dans le panier. Placés de façon bien précise : dans le coin supérieur droit, collés au grillage.

Alice a lu, l'autre jour, sur la petite histoire du croissant dans son livre *Culture générale pour les nuls*. Cette demi-lune de pâte a été créée en 1683 à Vienne. À cette époque, les turcs y siégeaient. Alors que les troupes de l'Empire Ottoman avaient décidé d'attaquer la nuit afin de ne pas se faire remarquer, Adam Spiel, un boulanger viennois, levé avant l'aube, avait donné l'alerte. L'assaut avait été repoussé et la ville sauvée. Ainsi, les boulangers de la ville avaient décidé de confectionner le « *Hörnchen* » (petite corne en allemand) dont la forme rappelle le symbole du drapeau ottoman. C'est le genre de détail qu'elle adore apprendre. La lecture de quelques chapitres d'un livre de culture générale entre deux cuissons de gâteries pour chat faites maisons.

Alice s'éloigne de la boulangerie et ouvre un peu son manteau. Elle a l'impression d'être dans un four.

Elle fait un détour dans la rangée des condiments. Les paniers des autres clients sont stationnés ci et là dans la rangée, attendant calmement d'être repris par leur propriétaire. Ketchup, moutarde, relish. Entre les chariots et les gens, il ne reste presque plus d'espace pour passer. Beurre d'arachide, marmelade, Cheese Whiz. Alice attend. Les gens sont agglutinés les uns aux autres, ils choisissent les aliments qui seront élus et ajoutés à leur panier. Le pot de beurre d'arachide de 500 grammes ou celui d'un kilo? La confiture de framboise ou celle aux fraises? Combien de sodium dans le Cheez Whiz ? Elle entend les

gens réfléchir. Ne pas oublier le caramel pour le plus jeune. Est-ce que la moutarde contient du gluten? Combien de grammes de sucre dans le ketchup?

Alice enlève son foulard, elle transpire à grosses gouttes.

Elle a besoin de moutarde de Dijon. Deux hommes corpulents se tiennent devant les condiments. Elle patiente, tapote nerveusement du pied.

Sa respiration s'accélère. Tant pis pour la moutarde. Alice continue son chemin. Il y a trop de gens. Trop. Elle n'aurait pas dû venir sans son frère. Elle le savait que c'était une mauvaise idée. Ses pieds avancent comme si des mines étaient cachées sous le carrelage. Un faux mouvement et boum.

Elle déboutonne le haut de son chandail caché sous son manteau. Il fait encore plus chaud qu'à son arrivée. Pourtant la climatisation et les réfrigérateurs travaillent en chœur pour garder l'endroit au frais. Les employés portent tous de grosses vestes de laine tandis que ses tempes et son décolleté perlent. La lumière des néons semble propulser une chaleur de plus en plus suffocante.

Sa trachée se resserre comme un étau. Sa respiration est difficile. Sa gorge semble vouloir l'étrangler.

Alice se dirige vers la rangée de la farine et du cacao. Encore une rangée qui pullule de clients. La circulation est difficile et les clients n'avancent pas vite. Alice farfouille chaque recoin du regard. Nulle part elle ne voit d'enfants. Pas de caprices en vue ou de crise de bacon comme elle en aperçoit souvent quand elle vient avec son frère. Les rires cristallins et loufoques des enfants sont suffisants pour la combler de joie. Elle voudrait fixer son attention sur un enfant en train de jouer au jedi avec des concombres ou sur un des jeunes qui, en se tenant à l'avant du panier, imitent Rose dans *Titanic* ou encore sur une petite qui attend que sa maman ait le dos tourné pour manger quelques fraises. Aucune miette de biscuits sur le sol ne trahit leur passage. Impossible de les retrouver. Elle soupire.

Alice ressent un malaise en regardant vers le plafond. Les étalages poussent comme des mauvaises herbes. Ils sont en croissance, toujours plus hauts. Alice s'agrippe à son

panier. Elle vérifie s'il y a une issue derrière elle. Des gens, des gens, des gens. Elle tente de faire demi-tour. Le plafond menace de l'écraser. Tout semble se refermer sur elle comme la mâchoire d'une créature géante. Les gens l'observent, elle en est certaine.

L'air dans ses poumons est comprimé. Elle n'a plus d'espace pour bouger. Elle est prisonnière. Alice ressent une pression immense sur son torse. Sa respiration est coupée, comme si quelqu'un appuyait fortement sur sa poitrine. Les mêmes symptômes qu'une crise d'asthme. Elle a peut-être développé une allergie à la poussière, les tablettes en sont remplies? Elle a besoin d'une pompe au plus vite. Mais à qui demander? À moins que ce ne soit une crise cardiaque? Doit-elle appeler une ambulance? L'oxygène n'arrive plus à entrer dans ses bronches. Elle est sur le point de s'évanouir. Peut-être même de mourir.

Son corps tremble. Autour, tout est en mouvement. Les étagères aussi suivent la cadence. Elle aimerait que tout s'arrête. Elle aimerait être en sécurité, dans sa cuisine, en train de caresser monsieur Gaston. Jamais elle n'aurait dû venir sans son frère.

À l'intercom, on annonce qu'une fournée de poulet BBQ vient tout juste de sortir du four. La rangée se décongestionne et, au loin, une ouverture. Alice empoigne son panier et se dirige dans la rangée des dentifrices, toujours moins achalandée. Elle a besoin de reprendre son souffle.

Rince-bouche, papier essuie-tout, papier hygiénique.

Son cœur pompe difficilement. Elle s'éponge le front du revers de sa main. Une vraie canicule.

Crest, Colgate, Sensodyne, Oral-B.

Tout gronde autour d'elle. Des borborygmes bruyants, caverneux. Elle ferme les yeux. Tient son panier d'une main et touche son ventre avec l'autre.

Inspire. Expire

Lire le mode d'emploi sur la boîte d'un dentifrice.

Se brosser soigneusement les dents après les repas ou au moins deux fois par jour.

Inspire. Expire

Compter les cotons-tiges dans la première boîte, sur l'autre tablette.

Inspire. Expire

Suivre du doigt le mouvement des arabesques imprimées sur les boîtes de tampons.

La lumière cesse de la brûler.

Elle essaie de respirer profondément. Ne pas respirer avec le torse. Son ventre se gonfle et puis se dégonfle. Laisser entrer l'air par les narines, retenir trois secondes, expirer par la bouche avec retenue en comptant jusqu'à 10. Comme elle l'a appris avec son application Petit Bambou. Prendre le temps. Elle empoigne la photo de monsieur Gaston qui dort dans sa poche. Caresse l'image de son index.

Les étagères s'éloignent.

Alice imagine le carrelage bleu de sa cuisine, le coussin rembourré de son fauteuil préféré, le bruit de sa cuillère dans sa tasse de café, le tic-tac de sa vieille horloge, la douceur de sa robe de chambre, le frissonnement de ses rideaux de cuisine.

Le plafond reprend sa place.

Elle fredonne une berceuse, la préférée de monsieur Gaston. Chaque note, chaque respiration détend les muscles de son corps.

Quand elle a complètement repris ses esprits et qu'elle est certaine que la voie est libre, elle délaisse son panier, avec tout ce qu'il contient.

À grandes enjambées, elle retourne vers le confort de sa maisonnée avant que l'épicerie change d'idée et décide, cette fois, de l'avalier.

Melon d'eau

Opale hésite. Ses yeux parcourent les tablettes. Tampax, Stayfree, Playtex, U kotex. Le dilemme se joue entre Incognito et Always. Un paquet de 24 ou un paquet de 48 ? Des tampons avec applicateur en carton ou en plastique? Parfumé ou non parfumé? Comme si l'esthétique de l'emballage apportait un peu de réconfort au calvaire mensuel féminin. Et hop! Le choix s'arrête sur un paquet fleuri au parfum de gomme balloune. Il ne manquera que la crème glacée et les acétaminophènes.

L'autre jour, à la radio, elle avait entendu que selon une étude, les femmes étaient menstruées environ 400 fois dans leur vie. Opale fait le décompte. 400 fois 7 jours; 2800 jours. Elle réfléchit : 8 ans.

8 ans!

Il y a des années qu'elle espère ne plus ajouter les serviettes et les tampons à sa liste d'épicerie.

Elle plonge la main dans sa bourse, ses doigts pataugent dans les profondeurs à la recherche de sa liste d'épicerie, le bout de l'index touche le fond, tapissé de bobépinés, effleure un flacon de parfum, un tube de rouge à lèvres, un paquet de mouchoirs et une tonne de petits papiers repliés sur eux-mêmes. L'un d'entre eux s'agrippe au piège des métacarpes. Elle le repêche, le déplie.

Pas la bonne liste.

Elle replonge la main dans le sac et en ressort un autre bout de papier. La liste des prénoms d'enfants. Une liste qui leur avait pris des heures et des heures à dresser, elle et Pier-Luc. Des semaines à fureter dans *Le Guide des prénoms*. Trouver le nom d'un bébé, le nom de toute une vie, c'était une tâche difficile.

Opale déchire le papier. Le renvoie au fond de sa sacoche.

Elle pige encore une fois à l'aveuglette. Cette fois c'est la bonne : la liste d'épicerie.

Elle fait des listes de tout. Une liste des pays qu'elle aimerait visiter, une liste de mots qu'elle trouve jolis, une liste de ses aliments préférés, une liste des livres coup de cœur 0-5 ans qu'elle aimerait acheter à ses enfants.

Tout noter, sur des *post-it*. Des rouges, des jaunes, des bleus, des roses et des oranges. En forme de pomme, de cœur et de fleur. Faire une légende pour les classer en ordre d'importance. Trier les *post-it* comme on le fait avec les patients à la salle d'urgence. Les choses importantes sur les papiers rouges.

Dans son agenda, les dessins qu'elle trace quand elle parle au téléphone, les centaines d'autocollants, les réunions, l'horaire de travail, le nettoyage chez le dentiste, le rendez-vous chez le psychologue, la date d'anniversaire de sa mère, de son père, du chien, le souper au resto avec Pierre-Luc, la date de retour de son livre *Comment tomber enceinte?* à la bibliothèque. Il y a aussi la date des menstruations et celle de l'ovulation surlignées en fluo.

Tout est noté, classé, calculé, évalué, pensé, décoré.

Dans la rangée des galettes et biscuits, un enfant hurle. Son cri fait grimacer tous ceux qui passent dans la même rangée et fait presque trembler les tablettes autour.

Sa mère tente de le calmer. Elle essaie des mots doux, une voix stricte. Elle lève le ton, baisse le ton. Tente une figurine, une voiture de plastique. Le faux dilemme, la décompte jusqu'à trois et finalement, le chantage.

Elle regarde autour. Ses yeux miroitent. On dirait qu'elle se noie et qu'elle cherche une bouée de sauvetage ou n'importe quoi pour maintenir sa tête hors de l'eau.

La panique ancrée au fond des yeux. La fatigue couchée dans le creux de ses cernes.

La jeune maman décide qu'elle a perdu ce combat. Elle ouvre une boîte de biscuits double chocolat, même si elle prône le sans-sucre. Ses mains tremblent. Elle se gratte les cheveux à plusieurs reprises comme si c'était un tic nerveux.

Le petit garçon engloutit le biscuit. Pendant qu'il mastique, il ne hurle pas.

La maman relâche les épaules.

Opale s'approche. Elle aimerait pouvoir s'occuper de ce petit pour donner un peu de répit à sa mère. En même temps, elle se retient, elle ne voudrait pas l'insulter et laisser sous-entendre qu'elle peut faire mieux.

Opale se perd dans ses pensées. Imagine transformer le coin salle à manger du département des mets cuisinés en garderie. Un service de garde inclus pour les clients. Elle se voit en train de bricoler avec tous ces minis-humains. Ensemble, ils découpent des légumes et des fruits en papier, apprennent l'origine des oranges et des caramboles. Tout cela pendant que les parents font leur course, sans stresser.

Ensuite, elle se met à cuisiner des galettes avoine et raisins et des muffins choco-framboise. Elle contemple les jeunes pendant qu'ils dégustent sa cuisine. Ils en raffolent même. Et puis après avoir lavé leurs doigts tout gommant, elle leur lit une belle histoire d'animaux. Ils veulent tous revenir voir Mademoiselle Opale.

Opale sort de sa rêverie.

Le petit garçon recommence à chigner. Le chocolat barbouille son visage et ses doigts. Sa mère lui donne un autre biscuit et change de rangée à la vitesse du son.

Opale passe dans le coin des produits laitiers. Jette un œil à sa liste. Prend une pinte de crème à café. En levant les yeux, elle aperçoit une immense affiche au-dessus des réfrigérateurs. Une maman et son garçon savourent un yaourt sur une couverture. Le soleil illumine leur visage heureux et les feuilles des arbres semblent onduler dans le vent. La complicité entre les deux personnages la rend jalouse. Elle imagine l'autre parent caché derrière son appareil, à les photographier. Une famille heureuse qui décide

de pique-niquer par un beau jour d'été. Une image parfaite pour un fond d'écran. Elle baisse les yeux, regarde son cellulaire. Son fond d'écran est un coucher de soleil rose, choisi au hasard parmi les images proposées par le logiciel d'exploitation.

Elle fait demi-tour en direction des fruits et légumes. Elle a oublié d'acheter un sac de carottes pour le potage de ce soir.

Avec son gros sac à main Gucci, Opale fait tomber des poires sur le sol. Regarde autour d'elle et les replace sur le tas. En levant la tête, elle aperçoit, près d'elle, une petite fille debout en plein centre du panier de provision de sa mère. L'enfant la fixe avec son sourire mouillé. Elle pige, à l'insu de sa maman, des poignées de raisins dans le sac entrouvert. À la manière d'un écureuil, elle les cache dans ses joues. Le jus du fruit éclate chaque fois qu'elle en croque un. La salive fruitée dégouline sur son menton et puis sur sa robe de princesse mauve. Une drôle de poupée. Surement une Roseline ou une Cassiopée.

Opale l'observe. D'habitude, elle s'émerveille devant les enfants, mais aujourd'hui, tous ceux qu'elle croise finissent par lui renvoyer l'image de la famille qu'elle n'a pas.

Son panier ne transportera peut-être jamais d'autres choses que des aliments. Aucun enfant assis inconfortablement sur la petite plaquette rouge du dessus. Elle ne pourra pas imiter le son d'une voiture de course et rouler à toute vitesse dans l'épicerie pour amuser sa progéniture.

Opale détourne ses yeux de la petite et attrape un sac de carottes. Elle feint de vérifier sa liste d'épicerie pour mieux écouter ce que la mère de la jeune poupée raconte à la femme qui l'accompagne.

- J'suis tellement à bout de préparer les lunchs de la semaine. Y'a ceux d'Antoine et de Raphaëlle à préparer tous les jours en plus des miens.
- Sans parler de toutes les collations santé qu'il faut pas oublier.
- Ouin... je finis par pu avoir d'idée pour varier moi.
- Attends que ta plus jeune rentre à l'école, ça va être encore pire.
- Eh boy! Ça presse pas.

L'autre femme se met à rire.

Opale s'éloigne.

Elle n'achètera peut-être jamais de carottes en bâtonnets, de ficellos, de biscuits emballés en format collation, de Minigo, de tranches de jambon comme ces femmes puisqu'elle n'aura probablement jamais à préparer de lunchs pour l'école. Elle n'aura peut-être pas l'occasion de couper des sandwiches en petits triangles, de trancher le haut des fraises pour en faire des fleurs, d'ajouter dans la boîte à lunch un dessert surprise ou d'y glisser un petit mot d'amour inscrit sur un post-it en forme de cœur.

La semaine prochaine, et l'autre d'après, elle errera encore seule dans les allées de l'épicerie *Bon marché*. Son panier sera vide d'enfant, mais rempli d'aliments sucrés qu'elle engloutira lors de ses prochaines menstruations.

Au comptoir de la boucherie, Opale hésite entre un paquet de tournedos de poulet et une brochette de poulet mariné. Elle déplie sa liste d'épicerie. Il ne reste plus beaucoup de choses à cocher.

À côté d'elle, près d'un présentoir à épices, une femme de dos. Elle porte une robe kaki qui lui descend jusqu'aux chevilles. Lorsqu'elle se tourne de profil, Opale ne peut s'empêcher de regarder la main gauche de la jeune femme, caressant son ventre rond. Opale est éblouie par cette inconnue. Elle pourrait être exposée au Musée des beaux-arts. Jolies rondeurs portant la vie, présentée sur un piédestal. Un beau bedon, rond comme une pastèque avec une poitrine aussi pulpeuse que les pêches dans le rayon des fruits. Autant de courbes mises en valeur par un vêtement ajusté. Une jeune femme débordante de maternité.

La femme se retourne vers elle. Elle la reconnaît aussitôt. Amélie Boissoneau, une amie d'enfance. Opale s'empresse de changer de direction pour éviter de la croiser, mais au

même moment, Amélie l'intercepte. Elle s'exclame de joie en voyant Opale. Elle s'avance de très près, l'enlace et lui donne des bécots de chaque côté des joues.

Son ventre frôle le sien.

Opale déglutit difficilement. La dureté de son ventre la surprend. Elle essaie tant bien que mal de cacher son désarroi.

- Hey! Salut Opale! Ça fait des siècles qu'on s'est pas vues! Comment tu vas?
- Hey! Ça va bien! Toi?
- Ça ne pourrait pas mieux aller!

Amélie lui désigne son ventre et le caresse.

- Oui! J'ai vu ça! Wow! Félicitations! Tu vas avoir un garçon ou une fille?
- Une petite fille! On va l'appeler Marguerite.

Opale continue d'afficher un sourire prémâché. Vérifie dans sa tête le registre des questions à poser à une femme enceinte.

- Je suis contente pour toi!
- Merci ! On est tellement heureux!... pis toi? Rien de nouveau.

Le cœur d'Opale s'emballe. Elle sait que LA question qu'elle redoute viendra.

- Non. Rien de nouveau.
- Pas d'enfants en vue?
- Pas pour l'instant, mais j'espère qu'un jour...

Amélie ouvre grand ses yeux comme si elle avait aperçu une licorne. Elle prend subitement la main d'Opale qui résiste un peu par surprise. Amélie dirige sa main vers elle et la dépose sur son ventre.

- Elle a bougé. Tu sens son pied?

Dans le creux de sa main, Opale ressent une légère pression. Sa gorge se noue. Ses yeux s'embuent. Elle retire brusquement sa main de peur de fondre en larmes.

- C'est merveilleux hein? Tu verras quand ce sera ton tour. C'est encore plus impressionnant quand tu ressens tous les mouvements du bébé à l'intérieur de toi. Moi, ça me fait capoter!

Opale attrape son cellulaire. Le consulte.

- Oups! Désolée Amélie, mais je viens de manquer un appel important. Je dois te laisser. Contente de t'avoir vue.

Et dans un filet de voix elle ajoute :

- Bonne chance pour ta grossesse.

Opale fait mine de composer un numéro et porte le téléphone à son oreille.

Elle passe devant un réfrigérateur et observe son mince reflet. Pose la main sur son ventre. Ferme les yeux.

Imagine la rondeur d'un melon d'eau.

Dans le département de la poissonnerie, Opale passe devant la table à glace sur laquelle sont étalées des crevettes, des pétoncles et des moules par dizaine. Un commis lui lance un *Puis-je vous aider madame?*

Opale ne répond pas. Elle fixe l'aquarium dans lequel on installe habituellement les homards. Le commis regarde la jeune femme en fronçant les sourcils. Elle semble absente d'elle-même. Plus rien n'existe autour. Elle s'approche tranquillement de l'aquarium vide. Il n'y a plus de trace de vie. Sans homards, ce n'est plus qu'un bocal vide. Et elle pourrait le remplir de toute sa peine qu'elle n'arrive plus à contenir.

Son ventre est un aquarium inhabité.

Opale parcourt la rangée des produits congelés. Jette un œil derrière son épaule pour s'assurer qu'Amélie n'est pas dans les parages. La voie est libre. Elle se stationne. Les crèmes glacées inondent son champ de vision. Tant de saveurs. Elle préfère la crème glacée au caramel et Pierre-Luc, celle au chocolat. Laquelle choisir?

Elle se demande si, enceinte, elle aurait eu des goûts extrêmes comme sa mère avec ses toasts à la confiture garnie de concombres.

Elle imagine les combos crème glacée les plus étranges. Crème glacée à la vanille avec des cornichons, crème glacée au caramel avec des olives, crème glacée à la fraise avec des tortillons de fromage salé ou bien crème glacée aux noisettes avec Doritos épicés.

Peut-être même que la crème glacée lui aurait répugné.

Opale opte pour la Rolo. Un bon compromis.

Elle s'imagine en pyjama avec un pot de crème glacée trônant sur son immense bedon.

Les images d'elle enceinte

planent dans sa tête

comme des avions en papier.

Et

S'écrasent

En confettis de larmes

Dans la pénombre de ses rêves déçus

Opale traîne dans les couloirs de l'épicerie. Prend son temps. Ne veut pas rentrer chez elle. Entendre le bourdonnement du silence qui parcourt en solitaire l'immensité de sa maison.

Elle s'arrête devant les salades préparées maison. Elles tentent toutes de la séduire et affichent fièrement leur liste d'ingrédients.

Taboulé, bruschetta, pois chiche et carotte, betterave et pomme, fusilli et jambon, poulet gourmet, homard et goberge.

Le bras d'Opale se tend vers la bien ordinaire macaroni au jambon. Puis une fois dans ses mains, elle réalise que la date de péremption est trop proche. Elle remet le plat dans le comptoir et choisit la voisine, carotte et céleri-rave.

Soudain, elle se sent comme les produits expirés qu'on retire des tablettes et qu'on jette à la poubelle.

Opale a dépassé la date limite, celle qu'elle s'était fixée pour arrêter de gonfler son espoir à l'hélium. Elle doit laisser partir son rêve comme on libère une colombe lors d'une occasion spéciale. La regarder partir et comprendre qu'elle ne reviendra peut-être plus.

Elle se sent humiliée comme Hester Prynne. Mais au lieu d'avoir une lettre brodée sur sa robe, elle a l'impression d'avoir un post-it collé sur le front.

Sur lequel figure les initiales S.O.P.K.

SOPK. Un parfum de crème glacée. Sorbet Orange Poivrée et Kiwi

SOPK. Syndrome des Ovaires PolyKystiques.

Opale se dirige vers les caisses. Elle déchire sa liste d'épicerie et la renvoie au fond de sa sacoche avec les autres papiers inutiles.

Couches et sucre en poudre

Laurie s'arrête devant l'épicerie *Bon marché*. La peur la foudroie.

Elle hésite à entrer. Sera-t-elle capable de gérer une autre crise ?

En même temps, elle est soulagée à l'idée de rencontrer d'autres êtres humains. Elle a besoin de voir d'autres visages que celui de son fils. Les grandes allées remplies d'aliments la changent des murs étroits de son 4 1/2. Son regard peut s'attarder sur autre chose que la pile de linge à plier, la tonne de vaisselle empilée, les taches de lait et de vomis séchés ou ses cheveux qui tapissent le linoléum.

Elle entre. Le panier fait un bruit de mécanique rouillée. Elle ne s'en rend pas compte. Ses oreilles sont habituées d'être écorchées par les cris stridents de son enfant.

Dans le coin des produits laitiers, une grande affiche au-dessus des réfrigérateurs : gros soleil, couleurs vives. Tulipes, jonquilles, marguerites. Image réconfortante, mirobolante : une mère et son fils dégustent un yaourt sur une couverture carreautee, dans un parc rempli de feuillus.

Elle repense aux photos d'elle et de son garçon qu'elle met régulièrement sur les réseaux sociaux. Avec des visages tout sourire. Sur ces photos, sa vie est fantastique. Une comédie.

Les clémentines sont en spécial à l'épicerie *Bon marché*. Elle prend deux caisses. Jette un œil à sa liste. Carotte, lait, pain, couches, litière.

Encore de la litière. Il lui semble qu'elle passe son temps à en acheter, de la litière. Quinoa ne fait que ça, déféquer et empester l'appartement pourtant rempli de chandelles fleur d'oranger et pamplemousse. Elle a beau ramasser quotidiennement les boules enrobées de granules et ajouter à tout moment du bicarbonate de soude au lilas, rien à

faire. Cette odeur humide et collante prend ses aises dans tout l'appartement. Elle reste accrochée aux vêtements, s'imisce dans les murs fraîchement repeints.

Les émanations du poulet rôti qui flottent dans l'épicerie *Bon marché* arrivent à lui faire oublier cette odeur d'urine de chat.

Laurie lit le reste de sa liste. Il lui faudrait des framboises, des avocats et du chou-fleur, parce qu'ils sont remplis de vitamine B8. Il paraît que c'est bon pour la repousse des cheveux. Elle avait lu un article sur Internet à ce sujet.

À l'entrée, le coin des plantes est inondé de cactus fleuris, de lys, de bulbes de tulipes et de chrysanthèmes qui parfument l'entrée de l'épicerie. Un plant, à l'écart des autres, a perdu son éclat. Ses branches sont cassées, ses feuilles, ridées. Elle enfonce un doigt dans la terre : elle est asséchée, désertique. Et si elle prenait soin d'elle ? Elle lui prodiguera de l'eau et de la tendresse en échange d'un peu d'oxygène. Parfois, il ne suffit que d'un peu d'attention pour se sentir revivifié.

Laurie dépose délicatement la plante dans le panier. L'enfant la suit des yeux. Il se retourne et arrache brutalement une des seules feuilles intactes.

Elle soupire.

Au rayon boulangerie, elle ressent un picotement désagréable dans le creux de son dos. Discrètement, elle passe la main sous son chandail et en ressort une dizaine de cheveux, qu'elle jette au sol. Jour après jour, ils tombent par poignée. Malgré les shampoings pour cheveux clairsemés, les capsules de Nutricap et toutes les autres précautions, la chute de ses cheveux prend de plus en plus d'ampleur depuis la naissance de son fils.

La coiffure d'une commis de la boulangerie attire son attention : une immense boule touffue et sauvage emprisonnée dans un filet sanitaire. Elle se souvient alors de ses cheveux avant l'accouchement : une forêt riche et dense qui en rendait jalouse plus d'une.

Elle dévore le présentoir à pâtisseries des yeux. Tout a l'air si bon ! Les pâtisseries de Manon Lepage sont reconnues pour être les meilleures en ville. Elle continue son chemin

avant que son fils n'aperçoive les tartelettes, les gâteaux ou les beignes de toutes les couleurs.

Dans la vitrine de la charcuterie, elle rencontre son reflet. Aucun employé ou client aux alentours. Elle s'observe de plus près. Les deux côtés de son crâne sont dégarnis de la même manière que ceux des hommes d'un certain âge. La gêne la démange autant que son cuir chevelu. Elle espère que les gens ne le remarquent pas trop. Chaque jour, elle camoufle ses rallonges dans le haut de sa tête. Tente de ramener un peu de volume, de cacher les trous épars se multiplient. Au fil du quotidien, la peau devient plus apparente, on voit des archipels se former. Ses cheveux tombent par plaques.

Elle écarte les racines. S'examine d'encore plus près. Son cœur accélère. Le haut de ses oreilles aussi commence à se dégarnir.

Que devient une rose sans ses pétales?

Une employée entre dans le département pour la servir. Elle est visible de loin à cause de son épaisse chevelure blanche que même son chapeau n'arrive pas à affaisser. Une chevelure étonnamment épaisse pour une femme de son âge.

Laurie s'éloigne brusquement du présentoir. Fait semblant de se recoiffer et repart dans l'autre sens.

Personne ne désire voir une jungle clairsemée.

Elle se dirige vers l'allée des biscuits. Sent une pression sur son thorax, des fourmillements dans la gorge. Si son garçon se mettait à faire une crise pour avoir des Oréo ou des Whippet ? Elle devrait peut-être changer d'allée ? Elle savait que c'était risqué de venir faire l'épicerie avec lui : les tentations sont partout.

Laurie repense à la dernière fois qu'elle est venue faire l'épicerie.

Il avait hurlé tout le long. Il s'était mis à frapper, à mordre et à se jeter par terre.

Parce qu'elle lui avait enlevé une boîte de barres tendres.

La panique avait pris d'assaut son corps. Les renflements involontaires. La respiration décousue. Les yeux turgescents. Elle retenait ses larmes avec agilité. Toute jeune, on lui avait appris à les taire, les larmes étaient symbole de faiblesse. Elle voulait montrer à quel point elle était forte.

Elle avait tenté de se calmer, à l'insu des autres, avec la petite pilule rouge, cachée dans son sac à main. Avait pris de grandes respirations pour tenter de construire une bulle autour d'elle. Ignorer les cris. Ignorer le regard des autres. Reproduire le chant de la grive des bois ou du chardonneret jaune dans sa tête.

Elle aurait aimé que quelqu'un la prenne dans ses bras et lui dise *je comprends ce que tu vis*.

Elle aurait aimé qu'une autre maman l'aide, par solidarité féminine. Qu'elle prenne son enfant et qu'ensemble elles essaient de calmer sa crise. Parce qu'à deux, parfois, c'est mieux.

Laurie passe dans le rayon de la poissonnerie. Elle montre l'aquarium à homards à son fils. Il tape des mains en voyant les crustacés bouger dans l'eau.

Pendant ce temps, Laurie en profite pour examiner le contenu de la table à glace. Pétoncles, crevettes, saumon. Elle choisit des moules fraîches. Beaucoup de moules. Un petit extra juste pour elle.

Le bruit des coquilles pleines qui s'entrechoquent dans le contenant.

Laurie a un moment d'absence.

Elle aimerait être comme les homards. Changer de vie comme ils changent de carapace.

Laurie change de section. Elle a besoin de farine et de sucre en poudre. Elle croise une belle maman rayonnante, avec ses deux petites filles. Le bonheur bourgeoise dans ses yeux. Ça semble si facile. Une pincée d'amour, 2 tasses de patience, ½ cuillère à soupe

de courage, une licorne et un arc-en-ciel. Laurie suit pourtant la recette à la lettre, mais le gâteau goûte l'amertume au lieu du chocolat.

Dans l'allée des couches, une ancienne collègue de travail. Pas moyen de l'éviter. La conversation s'engage.

Après avoir parlé de ses enfants, d'avoir vanté leurs prouesses, leur énergie, le bonheur qu'ils lui apportent, elle lui lance :

- Sinon, t'en veux-tu d'autres enfants?
- Non
- Hen ouin! Comment ça?
- En tukka, moi, si j'avais pu en avoir d'autres, j'en aurais déjà deux autres. C'est tellement la plus belle chose au monde être maman!

Laurie serre les dents, avale ses mots. Comme elle avale religieusement sa pilule contraceptive tous les jours. Sa plus grande obsession.

Quand sa collègue part enfin, Laurie végète dans l'allée encore un moment. Les autres clients la dépassent, la croisent, certains la frôlent. Personne ne la remarque. Elle pourrait disparaître dans des sables mouvants sans qu'aucun ne s'aperçoive de sa détresse. Cet endroit fourmille d'êtres humains et pourtant, elle se sent aussi désemparée que ce matin dans son appartement. Elle aimerait bien lancer une fusée éclairante pour qu'on vienne la sauver. Elle voudrait appeler à l'aide. Elle se répète tout bas *je suis une battante, une maman forte*. L'orgueil est souvent aussi têtu qu'une mauvaise herbe.

Loin devant elle, un enfant du même âge que le sien donne la main à sa mère, sans se trémousser, sans cligner trop fort des yeux. Avant qu'ils parviennent à leur hauteur, elle rebrousse chemin. Et lorsqu'elle atteint le bout de l'allée, son fils réussit à s'emparer d'une bouteille de vin qu'il laisse tomber. Le vin gicle dans tous les sens et tache sa nouvelle jupe. Son garçon sourit.

Les éclats de verre se noient dans une mare rouge foncé.

Dans l'allée des croustilles, une mère fait les courses avec ses quatre enfants. Deux dans le panier, un qui pousse et un autre qui se tient juste au bout. Encore une mère parfaite! Elle doit être l'une de ces mamans qui rêveraient de rester à la maison avec son enfant jusqu'à ce qu'il aille à l'école. Une maman qui s'extasie devant les dessins et les pipis de son enfant. Une maman qui écrit sur les réseaux sociaux pour dire à quel point sa vie est merveilleuse depuis qu'elle a des enfants. Elle joue dehors à tous les jours avec eux, n'oublie pas de leur mettre de la crème solaire, cuisine comme un chef, prépare des collations santé, planifie un tas de bricolage. Avec elle, ses enfants ne font jamais de crises. Elle joue parfaitement le rôle de sa vie.

Laurie pensait que serait aussi merveilleux d'être mère. Elle était certaine que le manuel d'instruction pour nouvelle maman était inscrit dans son code génétique. En regardant les autres mamans autour, c'est ce qu'elle se disait, mais le manuel d'instruction n'est jamais apparu. Ni en révélation dans ses rêves lapidaires, ni dans les signes de la main de son fils, ni dans sa tasse de café triplement réchauffé.

Depuis qu'elle a mis au monde son fils, elle n'arrive plus à prendre racine dans sa vie.

Quand tout le monde répond que le plus beau jour de leur vie c'est le jour de la naissance de leur enfant, Laurie, elle, se referme comme le fait une plante nyctinastique le soir venu. Ne pas répondre pour éviter le jugement. Mais à l'intérieur d'elle, elle crie plus fort que son fils.

Laurie, elle, n'a pas accouché sous une pluie d'arcs-en-ciel. Il n'y avait que sa peau devenue courtepoincte incolore, rapiécée par les points de suture.

Le souvenir de la tête de son bébé, coincé au niveau du pelvis. Et les mains de la gynécologue en elle pour tenter de le dégager. Elle avait poussé avec une force qu'elle ne connaissait pas pour projeter ce corps hors de son bassin. Ce corps qu'elle tentait de déloger depuis 16 heures, elle n'en pouvait plus de le sentir encore en elle.

Elle n'avait pas entendu le cri du nouveau-né. Elle ne s'était pas mise à exploser de joie quand on avait déposé son fils sur sa poitrine. Comme dans les films.

Elle ne l'avait pas regardé, ni enlacé. Plus aucune force ne l'habitait.

Ensuite, il y avait eu l'aiguille. Serpentant d'un bout à l'autre pour recoudre ce qui ne tenait plus qu'à un fil.

Malheureusement, certaines choses ne se recousent pas.

Depuis ce jour, Laurie a substitué son rôle de femme pour celui de maman.

Depuis ce jour, elle n'a plus jamais fleuri.

Les cris de l'enfant la sortent de sa bulle. Il se tortille. Donne des coups de pieds. Ne veut plus être dans le panier, mais elle sait que si elle le dépose à terre, il se mettra à courir dans l'allée, jettera tout sur son passage. Ses cris aigus attirent l'attention des autres clients. Elle sait ce qu'ils se disent : cet enfant est mal élevé.

Sa main tâtonne dans le fond du sac à langer à la recherche des biscuits miracles. Elle frôle les couches, les lingettes, un biberon, la pâte de zinc, un hochet, un thermomètre et finalement le paquet de biscuits pour le thé. Les cris s'intensifient. Il ne veut pas manger, ni être dans les bras. Elle chantonne pour le calmer, lui caresse les cheveux pour le réconforter. Il repousse sa main, se tape le visage, arrête de respirer et pousse un cri strident, à en faire éclater les tympanes. Les clients la dévisagent, froncent les sourcils. Leurs enfants à eux ne faisaient pas de crise dans les magasins. Cet enfant manque d'attention. Le problème vient sûrement de la mère.

La sueur perle sur ses tempes, ses mains tremblent. Son crâne la démange. La honte lui chauffe les joues. Elle aimerait être un caméléon pour se fondre dans le décor.

Et si elle cessait de faire l'épicerie ? Elle éviterait les crises.

Et si elle laissait le panier là, avec le bébé, au milieu de tous ces clients et de toute cette nourriture ? Elle abandonnerait le navire, les antidépresseurs, la chair de sa chair.

Et si elle se mettait à casser les pots et lancer les conserves les plus lourdes pour se défouler? Pour faire sortir son trop plein de colère.

Et si elle se mettait à hurler comme lui dans le magasin, pour que tout le monde se rende compte qu'elle n'en peut plus ?

Laurie ravale ses larmes et enterre au plus profond d'elle ses émotions pour continuer son chemin comme une mère conforme. Comme une maman qui a reçu un guide d'instruction dans son bagage génétique. Comme une gentille maman douce et compréhensive.

Une maman qui cuisine, qui chante, qui réconforte, qui rit, qui ne hurle pas, qui ne se met jamais en colère.

Tout le monde le dit : la colère n'appartient pas aux femmes.

L'épicerie *Bon marché*

Philippe, le concierge, passe la moppe vigoureusement sur les traces de chaussures.

Des talons plateformes, des espadrilles, des sandales pour enfants, des bottes à cap d'acier, des babouches, des mocassins, des flâneurs, des talons aiguilles, des souliers à crampons. Des milliers de traces de pas imprimés sur la céramique refroidie.

Il frotte consciencieusement pour que toute la saleté disparaisse. 2500 m² à récurer. Il veut que le plancher brille. Il aime ce sentiment de satisfaction lorsque tout a été nettoyé, séché et poli. Il sait que personne ne remarque son travail. Les gens constatent surtout ce qui a été oublié, un coin de comptoir encore poussiéreux ou quelques miettes éparpillées sous un réfrigérateur.

Depuis les récentes rénovations, le plancher est beaucoup plus facile à nettoyer et tout finit par s'y refléter, comme quand le soleil brille et qu'on voit la silhouette des arbres et des nuages miroiter sur un lac tranquille l'été.

Le magasin est bien entretenu, mais l'entrepôt reste dans un état lamentable. Lorsque le concierge traverse les grandes portes battantes, pour aller y chercher son balai et son nettoyeur à vitre, l'odeur forte des poubelles s'attaque d'abord à ses narines, puis s'en prend à sa gorge. Laisse un goût amer et poussiéreux. Il n'arrive pas à s'habituer à cette odeur de putréfaction qui s'infiltré jusque dans la peinture des murs qui s'écaillent. Les fissures sont des vaisseaux sanguins qui se prolongent.

Le compacteur à carton, lui, est encore en panne et des tonnes de boîtes s'empilent en formant des tours que l'on pourra bientôt appeler « gratte-plafonds ».

Le concierge sort rapidement de l'entrepôt. Renifle son uniforme. Il n'a pas été infecté. Il traîne toujours sa bouteille de parfum High intensity avec lui. Il n'arriverait pas à se concentrer si ses habits sentaient mauvais.

Philippe passe devant le comptoir de la charcuterie. La vitrine est brillante, contrairement à celle des autres départements. Murielle, la commis qui y travaille depuis plus de 30 ans, nettoie toujours minutieusement son département. Il sait qu'il n'a pas besoin de vérifier si les poubelles ont été vidées. Un peu plus loin, il écrase quelques grains de café avec ses chaussures. Se délecte de l'odeur qui en émane. Les clients sont souvent maladroits lorsqu'ils font moulin leur café.

Il s'arrête quelques instants, il jurerait avoir entendu une sonnette retentir au loin et pourtant, il n'en a jamais vu ici. Il fait le tour de l'épicerie, rien d'inhabituel, excepté cette photo de chat qu'il a trouvé dans l'allée des dentifrices. Au verso, il est écrit : monsieur Gaston.

Dans l'allée des congélateurs, Philippe observe ses triceps qui se contractent quand il passe le balai. Puis, il s'approche. Se dévisage. Il remarque que, un peu plus chaque jour, le temps façonne son visage comme on travaille le bois. Des rigoles autour de la bouche et de petites fioritures près des yeux. Sa barbe est un lierre décoratif. Il sourit. Comme un bon vin ou une commode antique, il prend de la valeur avec le temps.

Durant son quart de travail, le concierge ramasse des échantillons de vie. Des paquets de biscuits ouverts, des mitaines perdues, une liste de prénoms pour enfants, des verres de café en carton, quelques pièces de monnaie, des chewing gum collés en dessous des tables du bistrot, de vieux mouchoirs cachés entre des boîtes de macaronis, un gâteau Vachon à demi-mangé dans un sac en plastique.

Les listes d'épicerie qui traînent ci et là sur la céramique, il les récolte pour en faire des œuvres d'art. Des post-it en forme de pomme, des feuilles lignées, le verso d'une vieille facture, un bout de carton...Il les découpe à l'aide d'un exacto pour faire des formes dentelées. Ensuite, il fait du collage et ajoute des touches de peinture. Tout est fait avec minutie et passion. Une mosaïque de petits quotidiens épinglée sur son mur de salon.

Cette nuit, son attention s'arrête sur un gâteau pré-décoré dans le congélateur. Le couvercle a été forcé et il ne reste que la toile d'araignée en gelée décorative. Le centre est dépourvu de crème. La figurine de Spiderman a été dérobée. Les clients ne cessent

de le surprendre. Quand il arrive chez lui, il a des tonnes d'anecdotes à raconter à son bien-aimé.

Il doit maintenant nettoyer la salle de bain de l'épicerie. C'est la tâche qu'il déteste le plus. Cette fois, il lève les yeux au plafond, découragé. Le lavabo est rempli de poils de barbe, quelqu'un a décidé de se raser ici. Sur le coup, il a une impression de déjà-vu. C'est le genre d'élément insolite qu'il remarquait quand il faisait l'entretien ménager dans les chambres d'hôtel. Il jette un œil à la toilette. Encore bouchée. Le papier brun qui sert à essuyer les mains baigne dans une marre d'excréments et, à côté, une flaque d'urine ruisselle. Un client s'est soulagé dans le drain.

Une fois que tout est immaculé, il doit maintenant vérifier le coin boulangerie /pâtisserie. Les éclairs au chocolat et les short cakes aux fraises volent la vedette dans la légendaire vitrine de l'épicerie *Bon marché*. Même les touristes viennent admirer les gourmandises préparées par Manon Lepage, la plus grande pâtissière en ville. Leur simple vue provoque des vagues de salive qui éclaboussent son palais affamé. Le concierge balaye subtilement jusqu'au réfrigérateur et s'y infiltre. Farfouille pour trouver des pâtisseries fraîchement préparées, en train de refroidir. Il connaît l'angle de la caméra. Personne ne saura qu'il a englouti un tiramisu et l'une de ces fameuses viennoiseries aux raisins dont les clients vantent le goût. La recette a été transmise par l'ancienne propriétaire du magasin.

Il considère qu'il le mérite bien, après avoir nettoyé l'infecte salle de bain.

À 22h00 pile, quand il rentre travailler, tous les employés ont déjà quitté les lieux. Il est seul à travers les étagères et les réfrigérateurs. Il est seul et sa moppe zigzague au rythme des vieilles chansons country qu'il écoute. Malgré tout, il ne se sent jamais seul dans l'épicerie *Bon marché*. Il a cette impression d'être toujours accompagné. Il y a le vrombissement des réfrigérateurs, la musique de l'intercom, le vacillement des néons, le bruit de ses machines de nettoyage, le bourdonnement des mouches, le silence des araignées dans l'entrepôt. Il n'y a personne, mais tout est encore en mouvement. Et malgré la quantité phénoménale de produits ménagers qu'il utilise, les lieux conservent

une odeur particulière que le citron frais et le javellisant ne parviennent pas à détrôner. Le concierge est persuadé que cette indélogeable odeur de cierge brûlé et de confiture est un signe que l'ancien propriétaire du magasin rôde toujours dans les parages. Le concierge qui l'avait précédé et qui lui avait donné sa formation, lui avait raconté maintes anecdotes sur les anciens propriétaires. Il connaissait tout de leur histoire.

Il est même arrivé quelquefois que l'alarme d'incendie se déclenche sans qu'il n'y ait de fumée ou de feu.

C'est en 1940, quelques jours avant que les femmes du Québec obtiennent enfin le droit de vote, qu'Armand Charron tomba sous le charme de Fernande, féministe dans l'âme. Quelques années plus tard, ils décidèrent d'ouvrir leur propre commerce, l'épicerie *Bon marché*. Les gens du coin aimaient y faire leurs provisions. C'était devenu un lieu de rencontre pour toute la ville, un peu comme l'église le dimanche matin.

Fernande était une cuisinière hors du commun. Elle faisait des tartes, des pâtés à la viande et du pain maison qu'elle exposait dans la vitrine de la boutique. Et avant même que la chaleur des petits plats n'ait le temps de se dissiper, tout était vendu. Les habitants de la ville appréciaient beaucoup Armand et Fernande, ils avaient une bonne réputation. Leur générosité remplissait bien des bouches, il n'était pas rare qu'ils acceptent de faire crédit à des familles dans le besoin. Plusieurs jeunes arrivaient avec la liste de leurs parents et disaient : « C'est pour marquer ». Les propriétaires acceptaient alors le crédit jusqu'à la prochaine paye du jeudi, parfois plus longtemps.

Le couple n'avait jamais eu d'enfant. Bien que cela ait été mal vu à l'époque, Fernande tenait fermement à ne pas devenir mère. Sa vie de travailleuse autonome et de copropriétaire lui convenait parfaitement. Elle préférait compter l'argent, défaire les boîtes de commande et avoir un rouleau à pâte entre les mains plutôt que de tenir un biberon, une cuillère pleine de purée ou une couche bien sale. Après tout, leur magasin, c'était comme leur bébé.

Armand observait souvent Fernande transporter les boîtes les plus lourdes. Il n'avait pas peur qu'elle se blesse, elle était si forte, sa femme. Et puis, la sueur frisait ses cheveux sous sa nuque, en petits serpentins dorés. Même lorsque Fernande était en sueur, une odeur de confiture se dégageait de sa peau.

Le marché n'avait pas une grande superficie, mais on y retrouvait de tout : conserves, légumes, fruits, sucre, lait, liqueurs, jus, papier hygiénique, tabac, pâtes, lessive, chocolats, œufs, en plus des produits faits maison.

La sonnette, placée sur le comptoir près de la caisse, retentissait souvent. Fernande la détestait. Elle avait l'impression qu'on la sonnait comme on le fait avec un chien, mais Armand y tenait fermement. Après tout, ils n'avaient pas d'employés et lorsqu'ils se trouvaient dans l'entrepôt, ils devaient savoir quand un client avait besoin d'eux.

Puis, un jour, Fernande finit par mourir du cancer du sein. Armand tenta de s'agripper fermement à la vie, avec ses paumes larges comme des pagaies. Mais il se mit à maigrir, à vue d'œil, et plus rien ne fut pareil. L'odeur des tartes à la rhubarbe n'embaumait plus le commerce. Il n'entendait plus sa femme chanter les mauvaises paroles des chansons. Cela l'irritait au plus haut point. Pourtant, lorsqu'elle vivait encore, il lui disait : « Si tu ne connais pas les paroles, ne chante pas ! » Elle se mettait alors à ricaner et elle reprenait de plus belle.

Les souvenirs galopèrent sur les murs de l'épicerie à la manière d'un carrousel.

L'odeur du café lui rappelait à quel point sa femme était de mauvaise humeur le matin avant sa première gorgée.

Les seules plantes qui tapissaient le rebord des fenêtres de l'épicerie étaient des cactus et des succulentes. Sa femme était loin d'avoir le pouce vert. La plupart des plantes finissaient noyées ou desséchées.

Pour Armand, une chose était sûre : impossible de balayer le passé sous le tapis sans ensuite se prendre les pieds dedans.

Un jour, il constata que toutes les beautés du monde ne suffisaient pas à amoindrir sa peine. Aucun mot n'était sorti de sa bouche depuis des mois. Ses lèvres étaient collées, comme celles de sa femme, dans son cercueil.

On le retrouva dans l'entrepôt, entre les sacs de farine et les bouteilles de Coca-Cola.

Le corps raide, au bout d'une corde.

Plus tard, une grande compagnie d'alimentation décida d'acheter l'épicerie et d'agrandir. On ajouta plusieurs départements : la poissonnerie, les mets cuisinés, les fruits et légumes, le coin du café, le coin-bistro et une multitude d'allées et de réfrigérateurs. Plusieurs habitants y trouvèrent un emploi.

Personne ne sut réellement pourquoi la grande bannière avait décidé de conserver le nom de l'épicerie *Bon marché*.

L'épicerie devint plus grande et perdit un peu de son charme, mais par habitude, les habitants continuèrent d'aller y faire leurs provisions. Quand ils en sortaient, leurs vêtements étaient toujours imprégnés d'une odeur de confiture de fraise.

3h00 du matin

Philippe termine son quart de travail et ferme toutes les lumières du magasin.

Aujourd'hui encore, en démarrant sa voiture, il aperçoit cette petite lumière allumée au fond de l'épicerie. Au loin, on dirait un cierge, celui qu'Armand allumait pour parler à sa femme défunte les nuits où il ne dormait pas.

CONCLUSION GÉNÉRALE

À la lumière de l'analyse du recueil *Il est venu avec des anémones* de Lyne Richard, nous pouvons maintenant dire que la ville de Roses-sur-Mer est à la fois un décor et un personnage. Ce phénomène est possible grâce à la réversibilité cadre-personnage, mais également grâce aux différentes stratégies de spatialisation utilisées par l'auteure, comme la mise en place d'un lieu pré-codé (la mer), la cotextualisation, les figures spatiales projetées et la personnification de la ville. Roses-sur-Mer est dépeinte à la fois comme une mère ou une entité vengeresse qui donne la vie et la reprend. On remarque également une dichotomie autour des thèmes amour/ mort, création/destruction. D'ailleurs le recueil débute par la création de la ville et par sa destruction, ce qu'on peut considérer comme un « suicide » de la ville-personnage. L'ordre dans lequel les nouvelles ont été placées est important. On remarque que la mise en commun des textes aide à solidifier la vision que l'on se fait de la ville-personnage. Plusieurs figures spatiales, telles que le Resto chez Mado, la maison de Rose et le quai, reviennent d'une nouvelle à l'autre; d'ailleurs les personnages se croisent, eux aussi, très souvent.

À Roses-sur-Mer, le taux de suicide est très élevé, les habitants n'arrivent pas à investir le lieu, ils sont plutôt habités par leur désespoir. La ville est agissante et se mêle du destin des personnages tandis que, eux, la subissent passivement et silencieusement. Ils ont peur et n'osent pas partir malgré la menace qui plane. Dans le recueil, les rapports d'opposition sont importants; les êtres animés sont chosifiés tandis que les êtres inanimés sont anthropomorphisés.

La plupart des objets, dans le recueil, ne révèlent pas toujours les états d'âme des personnages; comme nous le pensions, ils font partie du décor et sont en mouvement : la robe de Rose de Chatigny, le coquillage, la maison de Rose. C'est surtout l'ambiance créée par l'auteure qui tend à humaniser le lieu. Notre angle d'analyse a changé quelques fois. Dans la plupart des études géocritiques, les figures spatiales étaient analysées dans

chaque nouvelle, et ce, séparément. Un peu plus tard, nous avons compris que, pour servir notre propos, nous devions plutôt opter pour un point de vue global du lieu dans le recueil plutôt que de l'analyser nouvelle par nouvelle. Nous avons également fini par conclure, après de longues réflexions, que le lieu était à la fois la ville, les rosiers et la mer et donc que la grande figure spatiale était constituée de plusieurs autres figures. C'est seulement à ce moment que nous avons pu avancer dans l'analyse.

Certaines figures spatiales, itératives sur le plan de l'ensemble du recueil, permettent de mieux ficeler le roman par nouvelles. La rose est la figure spatiale qui revient le plus dans l'œuvre à l'étude, elle est une métonymie de la ville de Roses-sur-Mer. Les roses sont vivantes, elles semblent être les yeux et les oreilles de la ville. Comme le remarque Maude Huard, dans son mémoire de maîtrise⁷²: « l'objet, plus petit, pourrait remplacer le lieu ou, plutôt, en devenir sa synecdoque⁷³ », un phénomène qui est fréquent dans la nouvelle. Nous ajouterions même que l'objet, quelle que soit sa taille, peut aussi devenir la métonymie d'un personnage. Dans *Il est venu avec des anémones*, la rose est multi symbolique puisqu'elle représente la ville et la malédiction de Rose – celle qui confère une origine, une odeur et une atmosphère inquiétante au lieu. De plus, le premier rosier, la robe de Rose de Chatigny ainsi que sa maison sont également des métonymies de Rose elle-même. De la même manière, le coquillage représente à la fois la mer et le bien aimé de Rose. Le restaurant chez Mado est également un exemple de lieu « synecdotique », il renvoie à la ville même. Considérant tous ces éléments, la description du lieu n'est pas nécessaire pour que l'on comprenne que le lieu diégétique est le même dans toutes les nouvelles. L'auteure insère quelques indices dans les nouvelles, comme un personnage, un objet ou une odeur déjà connus, sans compter que « ce que la nouvelle cherche à représenter, ce n'est pas, au premier chef, les attributs physiques d'un lieu, mais la chorésie qu'il impose [...] » (*MB*, p.400).

Notre première hypothèse était que les lieux s'avéraient révélateurs de la psyché des personnages. Nous croyons maintenant que les lieux ne traduisent pas toujours l'état

⁷² Maude Huard, *Quand la pluie traverse les murs suivi de L'objet comme figure spatiale à part entière dans Cet imperceptible mouvement d'Aude*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski, 2017, 191 p.

⁷³ *Ibid*, p. 4.

d'âme des personnages en miroir, mais ont plutôt une influence considérable sur eux. En plus d'être captifs de la ville, les personnages sont prisonniers de leurs démons intérieurs. La chorésie se traduit différemment pour chaque personnage, mais chose certaine, la plupart ne réussissent pas à investir le lieu. Ainsi, les protagonistes ne s'attachent pas à la ville, ils sont plutôt attachés à elle : ils n'agissent pas, ils subissent. Les habitants trainent la malédiction de Rose comme un boulet à leur cheville.

Nous avons tenté de mettre à l'épreuve la notion de réversibilité cadre-personnage dans le recueil *Les conserves*. Le défi était de réussir à rendre le décor plus vivant et de nous en servir pour révéler des informations importantes au lecteur. Puisque le lieu que nous avons choisi une – épicerie – est un lieu plus restreint qu'une ville, nous nous sommes concentrée principalement sur les objets que l'on peut retrouver dans ce genre d'endroit : des chariots, des aliments, des réfrigérateurs, des allées, des affiches, un aquarium à homard, afin de répondre au principe d'économie de la nouvelle. Nous avons compris que la vision des personnages sur une même figure spatiale aide à mieux comprendre leur personnalité. Ainsi, une même figure spatiale peut, d'une nouvelle à l'autre, dégager différentes odeurs, bruits et déclencher plusieurs émotions. Par exemple, dans la nouvelle « Melon d'eau », Opale aperçoit une immense affiche dans le coin des produits laitiers; elle présente une mère et son enfant en train de pique-niquer dans un parc, ils mangent un pot de yaourt le sourire aux lèvres. Opale s'extasie devant la scène et va même jusqu'à envier la mère sur le panneau. Elle aimerait connaître ce bonheur, partager un moment aussi intime avec la chair de sa chair, mais elle ne pourra jamais avoir d'enfants. De son côté, Laurie, dans la nouvelle « Couches et sucre en poudre », manifeste du dégoût devant cette comédie. L'affiche lui rappelle les photos qu'elle publie sur les réseaux sociaux, celles qui respirent le bonheur et l'hypocrisie. Cette affiche lui rappelle aussi à quel point il est difficile pour elle d'intégrer son rôle de mère, qui ne s'avère pas aussi rose qu'elle ne l'aurait cru. Ainsi, nous avons constaté qu'un même objet pouvait servir à différencier la psychologie d'un personnage à l'autre. Autre exemple, nous avons aussi utilisé les réfrigérateurs pour que les personnages soient confrontés à leur reflet dans les vitres. Ainsi, Opale voit son reflet et imagine son ventre rond; la jeune fille souffrant d'anorexie évite de se regarder; Manon idolâtre son image et finit par éprouver du dégoût pour elle-même. Dans le dernier exemple, nous avons utilisé

l'image projetée sur les congélateurs pour que le lecteur puisse mieux saisir l'évolution psychologique du personnage. Au départ, Manon se plait à regarder son image reflétée dans les congélateurs - elle révèle son côté narcissique. L'arrivée d'une jeune pâtissière, qui vient d'être engagée dans le même département, provoque un changement de comportement chez Manon ainsi qu'une modification de la perception des lieux. Manon voit son image se déformer, son estime commence à s'effriter; quand elle se regarde, elle ne voit que des rides et sa peau qui flétrit. Le lieu ne la fait plus briller comme avant.

Elle sort en trombe du bureau de son patron et circule dans la dernière allée. Les congélateurs la bombardent avec cette nouvelle image. C'est comme si on lui avait jeté une malédiction. Son visage, son corps ne sont plus les mêmes. Elle rebrousse chemin. Refait le même trajet, devant les mêmes congélateurs. Elle s'approche de la vitre. Ne se reconnaît plus. Ouvre toutes les portes, les referme. Toujours le même reflet hideux. Son sourire de pâte feuilletée s'émiette. Son image a fugué quelque part. Dieu sait où? Est-ce les congélateurs qui veulent lui jouer un tour? Elle compte jusqu'à trois. Le reflet qu'ils renvoient est toujours disgracieux. Elle est devenue une reine décatie. Les formes de son corps sont ramollies comme du marshmallow fondu⁷⁴.

Ce phénomène traduit sa peur de perdre son titre prestigieux: la reine de la pâtisserie.

En ce qui concerne l'aquarium à homards, pour un, il est un symbole de nostalgie - une figure spatiale qui sert à plonger le personnage dans ses souvenirs - pour l'autre, quand il n'y a plus de homards, il évoque le vide, l'absence de vie; pour certains, il n'est qu'un élément du décor.

Dans la nouvelle « Nectarines », afin de travailler la notion de lieu-miroir, nous avons tenté de faire évoluer la psychologie du personnage en modifiant le lieu du même coup. Nous avons exploré la dichotomie chaud/ froid pour montrer que le rapport au lieu du personnage change. Ainsi, la protagoniste, qui dégage une certaine chaleur humaine

⁷⁴ Stéphanie Michaud, Les stratégies de spatialisation dans le recueil de nouvelles *Il est venu avec des anémones* de Lyne Richard suivi de *Les conserves*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski, p. 104. Désormais, les références à ce mémoire seront indiquées par le sigle *LC*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

au début de la nouvelle, commence à se sentir de moins en moins à l'aise dans l'épicerie, depuis qu'elle y travaille, et tout semble se refroidir autour d'elle.

En nous penchant, dans notre analyse, sur la polysensorialité, concept de la géocritique, nous avons pu remarquer que les odeurs, les sons et les couleurs ont énormément d'importance dans le recueil, c'est-à-dire qu'ils sont révélateurs : ils sont souvent signe de mauvais présage. Ainsi, quand une odeur de rose apparaît dans une nouvelle, la mort n'est jamais très loin. En ce qui concerne le sens auditif, à *Roses-sur-Mer*, on n'entend que le chant de la mer ou le chant du train; les êtres, eux, sont silencieux. Ainsi, l'étude de la polysensorialité chez Lyne Richard nous a permis de nous questionner par rapport à l'importance des sens dans le genre nouvellier. De même, dans *Les conserves*, les odeurs, le décor et les sons ont servi à différencier les personnages entre eux et donc, à personnaliser leur perception d'un même lieu. Pour l'un, le bruit du charriot est agressant et tout le brouhaha augmente le niveau d'anxiété du personnage. Pour une autre - qui a l'habitude d'entendre son enfant hurler toute la journée - les bruits de l'épicerie passent inaperçus, sont presque silencieux. Nous avons tenté, tout comme Lyne Richard, de miser surtout sur l'atmosphère que dégage le lieu plutôt que d'en faire une description complète. Ainsi, le rapport au lieu est différent d'un personnage à l'autre puisqu'il est teinté par leur expérience, leur vécu. Comme le dit si bien Christiane Lahaie dans son essai : « La question du « qui perçoit quoi, d'où et comment ? » devient ici incontournable, car ce qui prête à ces figures leur statut intrinsèque, c'est justement la stratégie focalisatrice à l'œuvre au moment où elles apparaissent, stratégie qui a tôt fait de leur conférer une aura particulière » (*MB*, p.57). C'est donc dire l'importance de la focalisation dans la narration des figures spatiales. À la différence de Lyne Richard, dans notre recueil, le lieu est dépeint de plusieurs façons, c'est-à-dire que les focalisations sont mouvantes - parfois complémentaires, parfois antithétiques. Dans *Il est venu avec des anémones*, le lieu demeure aussi le même, mais le regard des personnages est teinté par leur personnalité et leur vécu.

Un lieu focalisé, qu'il soit situé dans la proximité immédiate du focalisateur interne, dans un souvenir lointain ou dans l'imagination, est toujours

le même objet. Cela n'affecte pas la nature de l'objet focalisé, mais dicte seulement des rapports différents ou des degrés variables de distance entre le focalisateur et l'objet focalisé⁷⁵.

Ainsi, l'épicerie, qui se retrouve dans toutes les nouvelles du recueil, est la même. Cependant, la perception des personnages traduit leur « manière d'être quelque part » (*MB*, p.35) et plus précisément dans ce lieu inventé. Par exemple, Alice dans la nouvelle « Croquettes pour chat », fait une crise d'anxiété en plein magasin. Ainsi, pour suggérer son malaise, nous avons utilisé les éléments du décor. Au fur et à mesure que sa respiration s'accélère et que sa trachée se comprime, Alice se sent étouffée par le décor. Les néons semblent propulser une chaleur cuisante, les gens sont agglutinés autour et c'est comme si les tablettes et les étagères se refermaient sur elle. Le lieu semble vivant grâce, entre autres, à la personnification de l'épicerie.

Alice ressent un malaise en regardant vers le plafond. Les étagères poussent comme des mauvaises herbes. Ils sont en croissance, toujours plus hauts. Alice s'agrippe à son panier. Elle vérifie s'il y a une issue derrière elle. Des gens, des gens, des gens. Elle tente de faire demi-tour. Le plafond menace de l'écraser. Tout semble se refermer sur elle comme la mâchoire d'une créature géante. La panique commence à la dévorer. Les gens l'observent, elle en est certaine. (*LC*, p.135)

Nous avons également tenté de greffer des espaces projetés au lieu diégétique principal, c'est-à-dire que nous avons utilisé certaines figures spatiales pour projeter le narrateur dans un lieu à teneur analeptique ou imaginaire (onirique). Par exemple, dans la nouvelle « Café colombien » Laurie, une enseignante, tente de fuir le quotidien à de nombreuses reprises en se perdant dans ses pensées. Ainsi, lorsque la narratrice prend une bouteille de vin espagnol, elle s'imagine en Espagne, entourée de vallées verdoyantes, avec un verre de vin à la main. Le café en grain colombien, qu'elle moule dans la machine, la transporte en Colombie. La chorésie est donc fuyante, car le personnage

⁷⁵ Ronen, Ruth, « La focalisation dans les mondes fictionnels », *Poétique*, n.83, septembre, p.316 dans *Ces mondes Brefs*, 1990, p. 57.

n'investit pas le lieu, il tente de s'évader psychologiquement. Paradoxalement, le lieu clos permet à ce personnage de se sentir moins prisonnière de sa vie, il représente la liberté. Contrairement à Laurie, le personnage d'Alice, dans la nouvelle « Croquettes pour chat », se sent prise au piège dans l'épicerie. Ainsi, suivant l'idée de Lyne Richard au sujet de la mer et son côté paradoxal, nous nous sommes amusée à créer des oppositions, dans notre recueil, afin d'intensifier la réalité et les émotions de chacun. Par exemple, tandis qu'une femme est infertile et doit faire face à cette réalité, une autre regrette presque d'être mère.

Une autre de nos contraintes était d'attribuer à nos nouvelles des titres avec des aliments pour qu'à la fin – dans la table des matières – on puisse y lire une liste d'épicerie. Aussi, le titre *Les conserves*, que nous avons attribué au recueil, n'a pas été choisi par hasard. Tout d'abord, le titre évoque à la fois les contenants, l'épicerie, la mémoire, les nouvelles elles-mêmes, qui sont comme autant de conservations d'un lieu, de ses personnages et de leurs secrets qu'ils gardent scellés. Les personnages enferment leurs émotions à l'intérieur d'eux-mêmes comme on confine une mixture dans un bocal. Au final, les différentes nouvelles, assemblées dans un même recueil, sont des substances conservées dans un récipient, tout comme les personnages qui se retrouvent dans un même lieu clos.

Outre le genre de la nouvelle, le recueil *Il est venu avec des anémones* et notre recueil *Les conserves* ont plusieurs attributs en commun : le lieu comme point central qui traduit l'état psychologique des personnages, le ton dramatique des nouvelles, le décor souvent personnifié et les personnages qui sont pris dans des impasses. Comme Lyne Richard, afin de mieux ficeler notre recueil de nouvelles, nous avons fait se rencontrer quelques personnages et nous avons choisi l'ordre des nouvelles dans ce sens, pour que le lecteur arrive à faire des liens. La notion de cotextualisation a donc été utile pour rendre le tout cohérent.

En bref, l'étude du lieu dans la nouvelle nous a mené à une meilleure compréhension du genre de la nouvelle et nous a aidés à enrichir notre création. Nous avons acquis les outils nécessaires pour camper un lieu vivant dans une nouvelle et

l'utiliser au service du principe d'économie. Nous avons compris que dans la nouvelle, rien n'est laissé au hasard, tout « devient signifiant » (*MB*, p.418).

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS

Corpus étudié

RICHARD, Lyne, *Il est venu avec des anémones*, Montréal, Québec Amérique, 2009, 181 p.

Corpus exploratoire (inspiration pour la création)

AUDE, *Cet imperceptible mouvement: nouvelles*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels poche », 1997, 117 p.

AUDE, *Éclats de lieux*, nouvelles, Montréal, Lévesque éditeurs, coll. « Réverbérations », 2012, 140 p.

BOUDREAU, Geneviève, *La vie au-dehors*, Montréal, Boréal, 2019, 168 p.

CHASSAY, Jean-François, *Les lieux du combat*, Montréal, Leméac, 2019, 184 p.

CLERMONT, Stéphanie, *Le jeu de la musique*, Montréal, Le Quartanier, 2017, 344 p.

DESLAURIERS, Camille, *Femme-boa : nouvelles*, Québec, L'Instant même, 2005, 120 p.

DESLAURIERS, Camille, *Eaux troubles : nouvelles*, Québec, L'Instant même, 2011, 97 p.

HÉBERT, Anne, *Les fous de bassan*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, 248 p.

LAHAIE, Christiane, *Insulaires*, Québec, L'Instant même, 1996, 126 p.

LAHAIE, Christiane, *Hôtel des brumes*, Québec, L'Instant même, 2012 107 p.

PROULX, Monique, *Les aurores montréalaises*, Montréal, Boréal, coll. (Boréal compact), no 85, 1997, 248 p.

RICHARD, Lyne, *Hurler sans trop faire de bruit*, Montréal, Québec Amérique, 2010, 232 p.

RICHARD, Lyne, *Les cordes à linge de la Basse-Ville*, Montréal, Levesque éditeur, 2018, 138 p.

RICHARD, Lyne, *Prismacolor No 325*, Québec, Éditeur Levesque, 2021, 168 p.

Sur Lyne Richard

BONNEVILLE, Josée, « Lyne Richard, Pierre Cayouette, Lison Beaulieu »
Lettres québécoises, n°128, 2007, p. 14-15.

LAVOIE, Sébastien, « Lyne Richard, Ryad Assani-Razaki, Francine D'Amour »,
Lettres québécoises, n° 137 2010, p.35-36.

LECLERC, Ravel, « Paul Chanel Malenfant, Danielle Roger, Lyne Richard »,
Lettres québécoises, n°149, 2013, p. 38-39.

PAQUIN, Jacques, « Lyne Richard, Jean Désy, Jean Yves Collette et Michel Gay.»
Lettres québécoises, no 138, 2010, p. 42-43.

ST-HILAIRE-TREMBLAY, Marie, *Les pâles dormeuses: Suivi de Le corps et ses lieux de mémoire dans le recueil de poésie Une dernière pomme en septembre ou ailleurs de Lyne Richard*, thèse de doctorat, Université Laval, 2011, 87 p.

Sur la nouvelle et le roman par nouvelles

[s.a], « Les nouvellistes réfléchissent sur la nouvelle », Québec français, n° 66,
1987, p. 60-69.

ALLARD, Jacques et coll., *Sexuation, espace, écriture : la littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, 487 p.

ANDRÈS, Philippe, *La nouvelle*, Paris, Ellipses, 1988, 188 p.

ASSELIN, Guillaume, « Lire l'espace », *Spirale*, n° 230, 2010, p. 47-49.

AUGÉ, Marc, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, 149 p.

AUDE, « Question de genre », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 11, 1987, p. 3.

AUDET, Marie-Claude, *Arrêtez de pleuvoir*, nouvelles suivi de *Le personnage de nouvelles : prisonnier de son espace?*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2005, 134 p.

AUDET, René, « Pour une lecture hypertextuelle du recueil de nouvelles »,
Études littéraires, vol. 30, n° 2, 1998, p. 69-83.

AUDET, René, « La nouvelle au pluriel : le recueil », *Québec français*, n° 108,
1998, p. 74-78.

AUDET, René, *Au-delà des frontières textuelles : Le recueil de nouvelles et sa lecture hypertextuelle*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1988, 87 p.

- AUDET, René, *Des textes à l'œuvre : la lecture du recueil de nouvelles*, Québec, Éditions Nota bene, 2000, 159 p.
- AUDET, René, « Logiques du tout et du disparate. Le recueil de nouvelles, le roman et leurs tensions génériques », dans LANGLET, Irène (dir.), *Le recueil littéraire. Pratiques et théories d'une forme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 213-222.
- AUDET, René, *La nouvelle québécoise contemporaine*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005, 273 p.
- AUDET, René, « Roman éclaté ou diffraction narrative et textuelle ? Repères méthodologiques pour une poétique comparée », *Voix et images*, vol. XXXVI, n° 1, 2010, p. 13-26.
- AUDET, René et Philippe MOTTET (dir.), *Portrait d'une pratique vive, La nouvelle au Québec (1995-2010)*, Québec, Nota Bene, 2013, 433 p.
- AURAIX-JONCHÈRE, Pascale et Alain MONTANDON (dir.), *Poétique des lieux*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal : Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, 2004, 347 p.
- BEAUDOIN, Daniel et Francis FAVREAU, « La nouvelle ? Qu'est-ce que c'est ? », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 22, 1990, p. 77-83.
- BEAUMIER, Jean-Paul, « Le recueil de nouvelles : brochette ou creuset ? », dans LAHAIE, Christiane et Nathalie WATTEYNE (dir.), *Lecture et écriture : une dynamique. Objets et défis de la recherche en création littéraire*, Québec, Nota bene, 2001, p. 75-84.
- BÉLISLE, Jacques, « La nouvelle, genre sans règles fixes ? », *XYZ. La revue de la nouvelle*, vol. 1, n° 2, 1987, p. 71-73.
- BELLEAU, André, « Pour la nouvelle », *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, p. 65-68.
- BIRON, Michel, « Un sous-genre hybride : la nouvelle romanesque », *Voix et Images*, vol. 30, n° 1, 2004, p. 125-130.
- BÉDARD, Mario et Christiane LAHAIE, « Géographie et littérature : entre le *topos* et la *chôra* », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, n° 147, 2008, p. 391-397.
- BLANC, Jean-Noël, « Pour une petite histoire du "roman par nouvelles" et de ses malentendus », dans Vincent Engel (dir.), *Le genre de la nouvelle dans le*

monde francophone au tournant du XXI^e siècle, Actes du colloque de l'Année Nouvelle à Louvain-la-Neuve, 26-28 avril 1994, Québec/Dole/Echtermach, L'instant même/Canevas/Phi, 1995, p. 173-178.

BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 294 p.

BOIVIN, Aurélien (1998), « La nouvelle », *Québec français*, n° 108, 1995, p. 61.

BOIVIN, Aurélien, « La nouvelle québécoise : Présentation », *Québec français*, n° 160, 2011, p. 19.

BORDELEAU, Francine, « Sur le front de la nouvelle », *Lettres québécoises*, n° 87, 1997, p. 14-17.

BOUCHARD, Emmanuel, « “Le contour des choses” : lectures de l’objet dans *Les yeux des autres* de Michèle Péloquin », dans AUDET, René et Philippe MOTTET (dir.), *Portrait d'une pratique vive, La nouvelle au Québec (1995-2010)*, Québec, Nota Bene, 2013, p. 251-270.

BOUCHARD, Pierre-Olivier, « Lecture et écriture de l’objet : La géographie imaginaire chez Balzac et Butor », *Études littéraires*, vol. 44, n° 1, 2013, p. 133-144.

BOUCHARD, Christian, « Le conte et la nouvelle dans le *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec* », *XYZ : La revue de la nouvelle*, n° 15, 1988, p. 70-73.

BOUCHER, Jean-Pierre, *Le recueil de nouvelles : [études sur un genre littéraire dit mineur]*, Montréal, Fides, 1992, 216 p.

BREUX, Sandra, « Ces spectres agités (Louis Hamelin, 1991) » *Cahiers de géographie du Québec*, no°52, 2008, p. 471-487.

BRULOTTE, Gaëtan, « En commençant par la fin », dans WHITFIELD, Agnès et Jacques COTNAM, (dir.), *La Nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, Montréal, XYZ, 1993, p. 93-102.

BRULOTTE, Gaëtan, « De l’écriture de la nouvelle », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 47, 1996, p. 65-93.

BRULOTTE, Gaëtan, « Cent ans de révolte dans la nouvelle québécoise », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 99, 2009, p. 63-83.

BRULOTTE, Gaëtan, « Espace et sexuation dans la nouvelle québécoise contemporaine », dans ALLARD, Jacques et coll., *Sexuation, espace, écriture : La Littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, p. 117-137.

- BRULOTTE, Gaëtan, *La nouvelle québécoise. Essai*, Montréal, Hurtubise, 2010, 335 p.
- BRULOTTE, Gaëtan, « Une lecture de la nouvelle québécoise : parcours temporel », *Québec français*, n° 160, 2011, p. 20-24.
- CARPENTIER, André, « Réflexions sur la nouvelle », *Québec français*, n° 66, 1987, p. 36-38.
- CARPENTIER, André, « Commencer et finir souvent. Rupture fragmentaire et brièveté discontinue dans l'écriture nouvelle », WHITFIELD, Agnès et Jacques COTNAM, (dir.) (1993), *La Nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, Montréal, XYZ, 1993, p. 35-48.
- CARPENTIER, André et Denis SAUVÉ, « Le recueil de nouvelles », dans François Gallays et Robert Vigneault (dir.), *La nouvelle au Québec*, Québec, Fides, 2006, p. 11-36.
- CARPENTIER, André, *Ruptures : genres de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, 2007, 159 p.
- ENGEL, Vincent (dir.), *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle*. Actes du colloque de l'Année Nouvelle à Louvain-la-Neuve, 26-28 avril 1994, Québec/Dole/Echtermach, L'instant même/Canevas/Phi, 1995, 270 p.
- COLEMAN, Patrick, « L'évolution de la nouvelle au Québec », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 10, 1987, p. 61-69.
- DÉNOMMÉ BEAUDOIN, Maude, *Le coeur bègue, recueil de nouvelles suivi de Les représentations de la vieillesse chez trois nouvelliers québécois (1994-2001)*, thèse de doctorat, Université de Sherbrooke, 2007, 300 p.
- DÉRY, Maude, *Sur le fil [sic] suivi de La rencontre du langage et de l'émotion dans la nouvelle intimiste québécoise contemporaine; le cas de Cet imperceptible mouvement d'Aude* », mémoire de maîtrise, Université Laval, 2010, [nombre de pages inconnu].
- DESLAURIERS, Camille, *Femme-boa (nouvelles), suivi de Le parcours initiatique de l'héroïne de nouvelle chez Aude et Esther Croft* (essai), thèse de doctorat, Université de Sherbrooke, 2003, 437 p.
- DESLAURIERS, Camille et Lemieux, Joanie, « La fragmentation chez la nouvelle québécoise Aude : l'unité par le morcellement », paru dans *Loxias*, no°41, mis en ligne le 25 mai 2013, URL : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id:7404> (page consultée le 18 mars 2018).

- DESLAURIERS, Camille, *Stratégies de spatialisation dans la nouvelle « Underground Glasgow »* du recueil *Insulaires*, de Christiane Lahaie, dans Anne-Yvonne Julien et André Magord (dir.), *Littératures québécoise et acadienne contemporaines : au prisme de la ville*, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 294.
- DI MÉO, Guy (dir.), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 1996, 207 p.
- ÉVRARD, Franck, *La nouvelle*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 62 p.
- GAGNON, Marie-Andrée, *Hacher menu, recueil de microrécits suivi de Étude de l'extrême brièveté dans le recueil de récits Troublant d'Hugues Corriveau*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2011, 202 p.
- GALLANT, Janine et al., *L'œuvre littéraire et ses inachèvements*, Longueuil, Groupéditions, 2007, 268 p.
- GALLAYS, François et Robert VIGNEAULT (dir.), *La nouvelle au Québec*, Archives des lettres canadiennes, Montréal, Fides, 1996, tome IX, 264 p.
- GAULIN, Michel, « Considérations sur le genre narratif bref », *Lettres québécoises*, n° 89, 1998, p. 45-47.
- GODENNE, René, *La nouvelle*, Paris, Honoré Champion, 1995, 178 p.
- GODENNE, René, *Études sur la nouvelle de langue française III*, Genève, Éditions Slatkine, 2005, 462 p.
- GROWJNOSKI, Daniel, *Lire la nouvelle*, Paris, Nathan Université, 2000, 210 p.
- GRZYBOWSKA, Aleksandra, « La substantifique moelle des personnages dans les nouvelles de Suzanne Jacob », dans René AUDET et Philippe MOTTET (dir.), *Portrait d'une pratique vive, La nouvelle au Québec (1995-2010)*, Québec, Nota Bene, 2013 p.119-145.
- HANDFIELD, Camélia, *Dans le vide suivi de Étude de l'évocation dans le recueil de nouvelles Qui a tué Magellan ? de Mélanie Vincelette*, mémoire de maîtrise, Université à Sherbrooke, 2012, 117 p.
- HUARD, Maude, *Quand la pluie traverse les murs suivi de L'objet comme figure spatiale à part entière dans Cet imperceptible mouvement d'Aude*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski, 2017, 191 p.
- HUFFMAN, Shawn « L'enfermement et le bref chez Gabrielle Roy, Anne Hébert et Adrienne Choquette », dans Michel Lord et André Carpentier, (dir.) (1997), *La nouvelle québécoise au XX^e siècle : de la tradition à l'innovation*, Québec, Nuit blanche, p. 74.

- ISSACHAROFF, Michael, *L'espace et la nouvelle : Flaubert, Huysmans, Ionesco, Sartre, Camus*, Paris, Josée Corti, 1976, 120 p.
- KAINE, Élisabeth, « Les objets sont des lieux de savoir », *Ethnologies*, vol. 24, n° 2, 2002, p. 175-190.
- LAFOREST, Daniel, « Une brique à valeur de fanal », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 104, 2010, p. 86-91.
- LAHAIE, Christiane, « La nouvelle : théories et pratiques de l'écriture », *Québec français*, n° 108, 1998, p. 62-64.
- LAHAIE, Christiane, « Le recueil de nouvelles : paysage inachevé ou inachevable ? », dans Janine Gallant et al., *L'œuvre littéraire et ses inachèvements*, Longueuil, Groupéditions, 2007, p. 21-28.
- LAPALME, Marie-Claude, *Comme des galets sur la grève (nouvelles), suivi de Rêver le "réel" : l'espace dans la nouvelle fantastique onirique (essai), thèse de doctorat*, Université de Sherbrooke, 2010, 441 p.
- LAROCHE, Maximilien, « Sentiment de l'espace et image du temps chez quelques écrivains québécois », *Voix et images du pays*, vol. 7, n° 1, 1973, p. 167-182.
- LEFEBVRE, Henri, *La production de l'espace*, Paris, Éditions Anthropos, 1974, 485 p.
- LÉVESQUE, Gaëtan, « Du côté des revues », *XYZ : La revue de la nouvelle*, n° 10 1987, p. 74-75.
- LAMBERT, Fernando, « Espace et narration : théorie et pratique », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 111-121.
- LANGLET, Irène (éd.), *Le recueil littéraire : pratiques et théorie d'une forme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, 333 p.
- L'HÉRAULT, Marie-Josée, *Taiko, suivi de, Du recueil de nouvelles au quasi-roman*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 2000, 148 p.
- LORD, Michel, « Les genres narratifs brefs : Fragments d'univers », *Québec français*, n° 66, 1987, p. 30-34.
- LORD, Michel, « Bibliographie de la nouvelle littéraire québécoise », *Québec français*, n° 66, 1987, p. 42.
- LORD, Michel, « La forme narrative brève : genre fixe ou genre flou ? Prolégomènes à un projet de recherche sur la pratique québécoise »,

WHITFIELD, Agnès et Jacques COTNAM, (dir.), *La Nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, Montréal, XYZ, 1993, p. 49-61.

LORD, Michel, « La nouvelle dans toutes ses impuretés », *Lettres québécoises*, n° 79, 1995, p. 29-30.

LORD, Michel et André CARPENTIER (dir.), *La nouvelle québécoise au XX^e siècle : de la tradition à l'innovation*, Québec, Nuit blanche, 1997, 161 p.

LORD, Michel, « Fantômes étranges et figures épiques dans le récit fantastique bref », *Recherches sociographiques*, vol. 33, n° 2, 1992, p. 299-321.

LORD, Michel, « Un quart de siècle en nouvelles », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 100, 2000, p. 35-36.

LORD, Michel, *Brèves implosions narratives : La nouvelle québécoise (1940-2000)*, Québec, Nota bene, coll. « Sciences humaines/littérature », 2009, 340 p.

LORD, Michel, « Au cœur de toutes les renaissances, une traversée de la matière fictive : la longue histoire des genres narratifs brefs en France », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 102, 2010, p. 65-78.

LORD, Michel, « La nouvelle québécoise du troisième millénaire naissant : territoire de la québécity en marche », *Québec français*, n° 160, 2011, p. 25-29.

LOUVEL, Liliane et Danièle BERTON (dir.), *L'Incipit*, Poitiers, La licorne (UFR Langues Littératures : Maison des sciences de l'homme et de la société), 1997, 361 p.

LOUVEL, Liliane et Claudine VERLEY, *Introduction à l'étude de la nouvelle : littérature contemporaine de langue anglaise*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1993, 250 p.

MARCHEIX, Daniel et Nathalie WATTEYNE (dir.), *L'Écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007, 277 p.

MAUGHAM, W. Somerset, *L'art de la nouvelle*, Monaco, Éditions du Rocher, 1998, 99 p.

MINELLE, Christina, *La nouvelle québécoise (1980-1995); portions d'univers, fragments de récits*, Québec, L'instant même, 2010, 235 p.

MOSER, Gabriel et Karine WEISS, *Espaces de vie : aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin, 2003, 396 p.

- MOTTET, Philippe et Sylvie VIGNES-MOTTET (dir.), *La nouvelle québécoise contemporaine*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail (*Littératures* n° 52), 2005, 273 p.
- OZWALD, Thierry, *La nouvelle*, Paris, Hachette, 1996, 191 p.
- PARATTE, Henri-Dominique, « L'architecture de la nouvelle. Émergence d'un lieu ailleurs », dans Whitfield, Agnès et Jacques Cotnam (dir.), *La nouvelle : écritures(s) et lecture(s)*, Montréal, XYZ éditeurs, coll. « Dont actes », n° 10, 1993, 226 p.
- PELLERIN, Gilles, *Nous aurions un petit genre*, Québec, L'instant même, 1997, 217 p.
- PELLERIN, Gilles, *Anthologie de la nouvelle québécoise actuelle*, Québec, L'Instant même, 2003, 282 p.
- PELLERIN, Gilles, « Influence argentine sur la nouvelle québécoise », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 120, 2010, p. 67-73.
- POIRIER, Guy et Pierre-Louis VAILLANCOURT, *Le bref et l'instantané : à la rencontre de la littérature québécoise du XXI^e siècle*, Orléans (Ontario), Éditions David, 2000, 236 p.
- RENAUD, Kiev (2015), *Le roman par nouvelles : essai de définition d'un genre suivi du texte de création* Notes sur la beauté, mémoire de maîtrise, Montréal, Université McGill, 2015, 105 p.
- RICARD, François, « Le recueil », *Études françaises*, vol. 12, n° 1-2, 1976, p. 113-133.
- SAINT-GELAIS, Richard, « Le roman saisi par la logique du recueil », dans LANGLET Irène (dir.), *Le recueil littéraire. Pratiques et théories d'une forme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 223-235.
- THERIEN, Carolyne, *Tasséomancie (nouvelles), suivi de Effets de cotextualisation dans Insecte de Claire Castillon (essai)*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2015, p. 69.
- TIBI, Pierre, « La nouvelle : essai de compréhension d'un genre », dans CARMIGNANI, Paul (dir.), *Aspects de la nouvelle (II)*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 1995, p. 9-78.
- Travaux de l'équipe d'accueil FORELL — Formes et représentations en littérature et linguistique, *De la brièveté en littérature*, Poitiers, URF de langues et littératures de l'Université de Poitiers, 1993, 191 p.

TREMBLAY, Nicolas, « La nouvelle : forme fragmentaire », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 105, 2011, p. 85-91.

WHITFIELD, Agnès et Jacques COTNAM (dir), *La nouvelle : écritures(s) et lecture(s)*, Montréal/Toronto, XYZ éditeur/Éditions du GREF, coll. «Documents/Dont Actes», 1993, 226 p.

ZIENTHEN, Antje et al, « La littérature et l'espace » *Arborescences(3)*, 2013

L'espace et la géocritique

ALLARD, Jacques et coll., *Sexuation, espace, écriture : la littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, 487 p.

ASSELIN, Guillaume, « Lire l'espace », *Spirale*, n° 230, 2010, p. 47-49.

ASSELIN, Pierre-Luc, *Le dôme (nouvelles) suivi de L'espace narratif et l'évolution identitaire des personnages dans « Cet imperceptible mouvement » de Aude [sic]*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2010, [nombre de pages inconnu].

AUGÉ, Marc, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, 149 p.

AURAIX-JONCHÈRE, Pascale et Alain MONTANDON (dir), *Poétique des lieux*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal : Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, 2004, 347 p.

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, (1970 [1957]), 214 p.

BÉDARD, Mario et Christiane LAHAÏE, « Géographie et littérature : entre le *topos* et la *chôra* », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, n° 147, 2008, p. 391-397.

BLANCHOT, Maurice (1955), *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 294 p.

BOUCHARD, Pierre-Olivier, « Lecture et écriture de l'objet : La géographie imaginaire chez Balzac et Butor », *Études littéraires*, vol. 44, n° 1, 2016, p. 133-144.

BOUVET, Rachel, Isaac Bazié et Basma El Omari, *L'espace en toutes lettres*, Québec, Éditions Nota Bene, 2003, 306 p.

BOYER, Marc, *L'espace et le fantastique : Étude de la spatialisation dans quelques nouvelles fantastiques de Bertrand Bergeron, d'Hughes*

Corriveau et de Carmen Marois, mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2004, 146 p.

BROSSEAU, Marc, « L'espace littéraire en l'absence de description : Un défi pour l'interprétation géographique de la littérature », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, n° 147, 2008, p. 419-437.

BROSSEAU, Marc et Micheline CAMBRON, « Entre géographie et littérature : frontières et perspectives dialogiques », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 3, 2003, p. 525-547.

DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien*, Paris, Union générale d'éditions, 1980, 349 p.

CHIRON, Éliane et Claire AZÉMA (dir.), *L'objet et son lieu : [actes du colloque L'objet et son lieu, 15 décembre 2001]*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, 230 p.

CLAVAL, Paul, *Géographie culturelle : une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Armand Colin, 2003, 287 p.

DESCHÊNES PRADET, Maude, *Hivernages, roman par fragments suivi de Habiter l'imaginaire : pour une géocritique des lieux inventés, essai*, thèse de doctorat, Sherbrooke, Université de Laval, 2017, 364 p.

DESLAURIERS, Camille, « Stratégies de spatialisation dans la nouvelle « Underground de Glasgow » du recueil *Insulaire*, de Christiane Lahaie », paru dans *Littératures québécoise et acadienne contemporaines au prisme de la ville*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 291-302.

DI MÉO, Guy (dir.), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 1996, 207 p.

FOUGÈRE, Éric, *La littérature au gré du monde : espace et réalité de Cervantes à Camus*, Paris, Classiques Garnier, 2011, 228 p.

FRÉMONT, Armand, *La région, espace vécu*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, 223 p.

GAULIN, Michel, « Robert Vigneault, Rainier Grutman et Christian Milat, Christiane Lahaie », *Lettres québécoises*, n° 140, 2010, p. 44-45.

GRANGER, Gilles-Gaston, *La pensée de l'espace*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1999, 238 p.

GUILLEBAUD, Jean-Claude, *L'esprit du lieu*, Paris, Arléa, 2000, 157 p.

- ISSACHAROFF, Michael, *L'espace et la nouvelle : Flaubert, Huysmans, Ionesco, Sartre, Camus ; préf. de Victor Brombert*, Paris, J. Corti, 1976, 120 p.
- KAINE, Élisabeth (2002), « Les objets sont des lieux de savoir », *Ethnologies*, vol. 24, n° 2, p. 175-190.
- LAFOREST, Daniel, « Une brique à valeur de fanal », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 104, 2010, p. 86-91.
- LAHAIE, Christiane, *Ces mondes brefs : pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine (avec la collaboration de Marc Boyer, Camille Deslauriers et Marie-Claude Lapalme)*, Québec, L'Instant même, 2009, 456 p.
- LAHAIE, Christiane, « Entre géographie et littérature : la question du lieu et de la mimésis », *Cahiers de géographie du Québec*, vol 52, n° 147, 2008, p. 439-451.
- LAHAIE, Christiane, « Les figures spatiales évanescentes de la nouvelle québécoise contemporaine », *Québec français*, n° 160, 2011, p. 30-33.
- LAHAIE, Christiane, « Configurations spatiales et structures mémorielles dans la nouvelle littéraire », dans *Littérature et espaces*, Juliette Vion-Dury, JeanMarie Grassin et Bertrand Westphal (dir.), Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Espaces humains », 2003, p. 507-515.
- LAHAIE, Christiane (2013), « Le paysage dans la nouvelle québécoise », *Québec français*, n° 169, p. 40-43.
- LEMIEUX, Joanie, *Les trains sous l'eau prennent-ils encore des passagers? suivi de Fragilité des espaces et fragmentation formelle dans Banc de brume ou Les aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain d'Aude*. Rimouski, [Québec], Université du Québec à Rimouski, 2002, 208 p.
- LAMBERT, Fernando (1998), « Espace et narration : théorie et pratique », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, p. 111-121.
- LAROCHE, Maximilien, « Sentiment de l'espace et image du temps chez quelques écrivains québécois », *Voix et images du pays*, vol. 7, n° 1, 1973, p. 167-182.
- LEFEBVRE, Henri, *La production de l'espace*, Paris, Éditions Anthropos, 1974, 485 p.

- NEPVEU, Pierre, *Lectures des lieux : essais*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004, [Nombre de pages inconnu].
- NOËL, Martine, *L'imaginaire forestier : Une géocritique de trois romans franco-ontariens*, Thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 2012, 103 p.
- PANKOW, Gisela, *L'homme et son espace vécu : analyses littéraires*, Paris, Aubier, 1986, 187 p.
- PIAGET, Jean et Bärbel INHELDER, *La représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, 574 p.
- PRAT, Michel, *Auteurs, lieux et mythes*, Paris, L'Harmattan, 2002, 256 p.
- ROPARS-WUILLEUMIER, Marie Claire, *Écrire l'espace*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2002, 178 p.
- ROCHON, Hélène. *Configuration des espaces et questionnement identitaire dans les recueils de nouvelles de Jean Éthier-Blais*, mémoire de maîtrise, Université de Moncton, 2008, 125 p.
- TALLY, Robert, *Spatiality*, London, Routledge, 2013, 171 p.
- VION-DURY, Juliette, Jean-Marie Grassin, Bertrand Westphal *et al.*, *Littérature et espaces : actes du XXXe Congrès de la Société française de littérature générale et comparé*, SFLGC; Limoges, 20-22 septembre 2001, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Espaces humains », 2003, 668 p.
- WEISGERBER, Jean, *L'espace romanesque*, Lausanne, Éditions l'Age d'homme, 1978, 265 p.
- WESTPHAL, Bertrand (dir.), *La géocritique : mode d'emploi*, Limoges, PULIM, 2000, 311 p.
- WESTHAL, Bertrand, *La géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, Coll. « Paradoxe », 2007, 278 p.
- ZIETHEN, Antje, « La littérature et l'espace », *Arborescences*, n° 3, 2013, p. 3-29.
- ZIETHEN, Antje *et al.*, « Lire le texte et son espace : Une introduction », *Arborescences*, n° 3, 2013, p. 1-6.
- Autres
- DESJARDINS, Gaston, *La mer aux histoires : Voyage dans l'imaginaire maritime occidental, de l'antiquité méditerranéenne jusqu'aux rives du Saint-Laurent*, Québec, Les Éditions GID, 2007, 349 p.

HÉBERT, Louis, *Introduction à l'analyse des textes littéraires : 60 perspectives*, 2020, 473 p.

MIEKE BAL, « The Laughing Mice or On Focalization », *Poetics Today*, vol.2, n° 2, Winter, 1981, p.205.

